Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

+ *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.

+ *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.

+ *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.

+ *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertati di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Carayon Jes. 736

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉS

PAR LE P. AUGUSTE CARAYON

DE LA MÊME COMPAGNIE.

—

XVI

POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

—

1867

Digitized by Google

Digitized by Google

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉS

PAR LE P. AUGUSTE CARAYON,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

XVI

POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1867

Digitized by Google

Digitized by Google

DOCUMENTS INÉDITS.

CHARLES III

ET LES JÉSUITES

DE SES ÉTATS D'AMÉRIQUE

EN 1767.

DOCUMENT P.

POITIERS
HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
—
1867

Digitized by Google

Digitized by Google

Dans l'introduction placée en tête des trois *Documents* sur l'expulsion des Jésuites européens, soumis directement ou indirectement au pouvoir de Charles III, nous avons promis de donner quelques autres documents sur les sacriléges destructions opérées, par la *Pragmatique* royale de 1767, dans les possessions espagnoles de l'Amérique.

Ce décret comparable, du moins par ses funestes résultats, aux édits des anciens persécuteurs du catholicisme, couvrit les Indes et l'Amérique de telles et si grandes ruines que, cent ans après sa promulgation, et malgré d'héroïques travaux, beaucoup de ces ruines couvrent encore le sol du Nouveau-Monde.

Digitized by Google

Les ravages causés par la *Pragmatique* furent semblables à ceux de l'incendie qui, en un seul jour, anéantit un magnifique monument œuvre de plusieurs générations, et qu'un siècle de travaux ne parvient pas à rétablir en sa splendeur primitive.

Nous n'avons pas à revenir sur l'incomparable aberration de Charles III : les faits sont là, comme témoins irrécusables de sa faute; et leur témoignage accusateur est confirmé par la parole du Souverain-Pontife.

Les trois documents qu'on va lire sont de simples et naïves *relations*, où ne se trouve pas un seul mot de blâme à l'adresse de Charles III ou de son gouvernement. Une telle mesure de patience et résignation étonnera peut-être quelqu'un de nos lecteurs catholiques, ému par le spectacle de la ruine et anéantissement des célèbres *Réductions*;

Digitized by Google

où, de compte fait, plus de *quatre-cent-soixante-dix-sept mille* pauvres sauvages recevaient l'incomparable bienfait de la civilisation, par le catholicisme, quand la *Pragmatique* vint fondre sur eux et les disperser!

Non, le placide récit de nos Pères exilés n'indignera point, ne surprendra point le lecteur, car, il se le rappellera, nos missionnaires n'avaient point à discuter, ou protester: ils écrivaient pour leurs frères; et, dans ces *relations* destinées à l'intimité, l'écrivain avait devant les yeux la patience du divin Modèle qui, en présence du plus grand excès de la malice humaine, ne le condamnait alors que par son silence: *tacebat*!

Mais si les victimes de Charles III ont gardé le silence, l'Eglise a parlé pour elles, en les louant, en les recueillant avec affection dans son sein; et si elle n'a point inscrit le

Digitized by Google

signataire de la *Pragmatique* parmi les persécuteurs, c'est qu'elle voulut user d'une extrême miséricorde en faveur d'un extrême aveuglement.

Et, nous devons l'avouer, nous ne voyons d'autres circonstances atténuantes à faire valoir en faveur de Charles III que cet extrême *aveuglement*; et même nous devons souligner cet euphémisme commandé par le respect dû aux têtes couronnées.

Digitized by Google

Cette seconde partie des Documents sur Charles III et les Jésuites, en renferme trois, comme la première, et tous les trois sont relatifs à notre expulsion d'Amérique.

Le premier se compose du journal du P. Joseph Peramas, commencé au Paraguay, en juillet 1767, et terminé à Faenza, en Italie, au commencement de 1769. Le journal du P. Peramas est un manuscrit latin dont le P. Boero nous a donné, en 1858, une traduction italienne.

Le second document est une relation inédite du P. Pierre Weingartner, missionnaire au Chili, adressée à son supérieur, le P. Erhard. La pièce originale, écrite en latin, fait partie des archives de notre maison de Maria-Laach (autrefois abbaye bénédictine), dans la Prusse rhénane.

Digitized by Google

Le troisième document est tiré du journal de Christophe de Mürr, qui le publia en latin dès l'année 1784. Nous devons à ce très-érudit et très-honnête protestant la conservation de précieux documents historiques sur notre Compagnie, et nous sommes heureux d'en manifester ici toute notre reconnaissance.

En tête de l'Appendice se trouvent les explications relatives aux pièces qu'il contient.

Digitized by Google

CHARLES III

ET

LES JÉSUITES DE SES ÉTATS D'AMÉRIQUE

EN 1767.

PREMIER DOCUMENT

JOURNAL DU P. JOSEPH PÉRAMAS, CONTENANT LE RÉCIT DES CHOSES ARRIVÉES AUX JÉSUITES DU PARAGUAY EN L'ANNÉE DE LEUR EXPULSION.

Le 12 juillet 1767, environ quatre heures après le coucher du soleil, on vint frapper à la porte de notre collége à Cordoue de Tucuman. Le portier ayant demandé le nom du visiteur et le motif de sa venue, il lui fut répondu qu'on venait chercher un prêtre pour assister un mourant.—Je vais de suite le chercher, répliqua le Frère, et il courut avertir le Père Recteur, qui désigna pour cet office le P. Joseph

Digitized by Google

Paez, en lui adjoignant un compagnon. Arrivés à la porte, ils se virent, au moment même où elle s'ouvrait, en présence d'un capitaine entouré de soldats et qui dirigea ses deux pistolets contre la poitrine du Frère en lui disant ces seuls mots : Conduisez-moi chez le Père Recteur. — Et moi, reprit le Père Paez, je me rendrai auprès du malade. —Non, poursuivit le commandant ; mais vous aussi, vous viendrez avec moi : car maintenant il ne s'agit pas d'autre chose. Et la même injonction fut adressée au sous-ministre, Ignace Deya, lequel, réveillé par le bruit qui se faisait, était descendu, à peine vêtu, pour en connaître la cause.

Ainsi accompagnés d'hommes en armes, ils entrèrent dans la chambre du P. Pierre-Jean Andreu, alors Recteur de la maison, à qui l'officier ordonna de sortir immédiatement de son lit pour entendre le message qu'il était chargé de lui transmettre, aussi bien qu'à ses religieux, au nom du roi. Le Père Andreu s'étant levé se mit à genoux, et dans une courte prière il offrit à Dieu son acte de résignation. Pendant ce temps, le sous-ministre, placé entre deux soldats, était envoyé pour réveiller les autres Jésuites et les conduire au réfectoire de la communauté. Un sentiment de surprise et de frayeur inexprimables s'empara de ceux-ci à la vue des gens de guerre dont la maison était pleine, et ils se regar-

Digitized by Google

daient les uns les autres tout interdits. Quelques-uns des plus jeunes survinrent avec leurs manteaux, croyant qu'ils étaient appelés à l'église pour y faire la communion.

Tous étant réunis dans le réfectoire, le capitaine commanda au notaire de lire à haute voix le décret du roi portant arrêt d'exil et de confiscation de nos biens. La lecture achevée, l'officier nous assura des égards et de l'affection avec lesquels il exécuterait sa mission conformément aux intentions du roi. Le notaire prit ensuite le nom et le degré de chacun, et quand il en fut au novice Dominique Paez : Pour vous, lui dit-il, vous êtes libre en votre qualité de novice de vous retirer et d'abandonner les Pères. — Et vous, répondit celui-ci, vous n'avez qu'à écrire mon nom, comme il vous est prescrit, sans vous mettre en peine du reste.

Cette formalité accomplie, le Père Recteur demanda en grâce qu'à raison de la solennité du dimanche il fût permis à l'un d'entre nous de dire la messe et aux autres de l'entendre, ce que le capitaine refusa absolument; et, après être sorti du réfectoire en y renfermant les Pères, il rentra bientôt pour se faire livrer les clefs de toutes les chambres.

Cependant, la première émotion un peu calmée, le Père Recteur ordonna de faire l'heure habituelle d'oraison. Tous s'y appliquèrent avec une ferveur

Digitized by Google

extraordinaire, un excellent sujet de méditation s'offrant de lui-même dans les circonstances actuelles, et le fruit qu'on en retira se reconnut à l'allégresse et à la constance avec lesquelles, dès ce moment et dans la suite, nous nous encourageâmes à soutenir toutes les contradictions pour demeurer inébranlables dans notre vocation. Les plus généreux exemples ne nous firent pas défaut à cet égard. Des vêtements étrangers et tous les moyens d'assurer son évasion mis à la disposition de l'un des prisonniers furent repoussés avec une invincible fermeté. D'autres, et presque tous, pouvaient, s'ils l'eussent voulu, échapper à l'exil et rentrer dans leur patrie et leurs familles. Mais l'amour de la Compagnie prévalut dans tous les cœurs.

L'édit de bannissement ayant été notifié dans la même forme aux Pères du séminaire de Monserrat, ils furent transférés au collége et renfermés avec nous dans le réfectoire où, pour obéir à la défense qui nous était faite d'en franchir les limites, on dut transporter des meubles d'un usage indispensable en pareille extrémité. Le magistrat de la cité se présenta pour dresser l'inventaire général de la maison, et l'on fit signifier aux habitants, par le crieur public, d'avoir à s'abstenir de toute manifestation en faveur des Jésuites, comme de toute plainte contre l'arrêt du roi. On ne put cependant arrêter

Digitized by Google

les larmes et les gémissements d'un grand nombre, et une multitude de voix s'élevèrent pour réprouver énergiquement une semblable exécution.

Dans l'absence de l'évêque, l'archidiacre fut invité par le commandant à vouloir bien réunir le clergé séculier à l'église pour l'informer de l'exil des Pères et l'exhorter au nom du roi à seconder l'exécution de la sentence. On promit en même temps aux pensionnaires de Monserrat de leur procurer des directeurs et des maîtres nouveaux s'ils consentaient à demeurer dans cet établissement. Mais ils déclarèrent de commun accord que pas un d'entre eux n'avait le courage de rester après le départ des Pères : ce que voyant, on établit des gardes à leur porte pour les empêcher de déserter la maison.

Le jour étant venu, nous fûmes rejoints par le Père Louis de los Santos qui, alors malade, n'avait pas été réveillé avec les autres. Il ne faisait que de se lever sans rien soupçonner des événements de la nuit, et de sa chambre il se dirigeait vers l'église pour y célébrer la messe lorsque, aperçu par les soldats, il nous fut amené. Nous voyons également apparaître le Père Jean Valdivieso, retenu jusque-là par la fièvre dans la maison du noviciat et qui, libre d'y prolonger son séjour, comme le lui proposait le capitaine, préféra, au mépris de ses souffrances, aller partager la fortune des autres Jésuites.

Digitized by Google

Le Frère coadjuteur Augustin Lezcana, chargé de l'entretien du jardin de Sainte-Anne à un mille de Cordoue, se réunit encore à nous. Arrivé de grand matin au collége pour y assister à la messe, et repoussé par les soldats qui en gardaient l'entrée, il se rendit à l'église des Dominicains où, ses exercices de piété terminés, il fut instruit de notre sort par le Prieur du monastère qui, en raison de la gravité des circonstances, avait mis tous ses religieux en oraison au pied de l'autel de la sainte Vierge et convié au son de la grosse cloche tout le peuple à des prières publiques. Les religieuses de Sainte-Thérèse et de Sainte-Catherine se signalèrent par les mêmes manifestations.

Vers le soir on nous apporta des matelas, mais non toutefois en nombre égal à celui des prisonniers, et ce fut une providence, car le réfectoire, malgré ses vastes proportions, n'offrait pas l'emplacement voulu pour en étendre à terre cent trente-trois, ainsi que notre nombre l'eût exigé. On les disposa le mieux possible sur les dalles, dessus et dessous les tables, sur les chaises. Le matin on les entassait les uns sur les autres pour faciliter la circulation. Il était nuit close quand un grand fracas de marteaux nous fit comprendre qu'on barricadait la porte extérieure. Le commandant se logea dans la chambre du Recteur et les soldats dans les autres.

Digitized by Google

13 juillet. — Le Père Louis Vasquez, parti trois jours auparavant pour aller dire la messe et entendre les confessions de quelques novices à neuf milles de Cordoue, nous arrive dans la matinée. Prévenu de notre situation au moment où il approchait de la ville, et supplié de se mettre à couvert, il ne fit que hâter davantage le pas de son cheval et réclamer plus vivement du capitaine l'honneur d'être associé aux épreuves de ses frères. Mais lorsqu'il franchit le seuil du réfectoire et qu'il vit dans quelles étroites limites nous étions resserrés, il éclata en sanglots, et ses larmes en tirèrent de tous les yeux.

Les pensionnaires de Monserrat demandèrent au commandant d'être admis auprès des Pères pour leur faire leurs adieux. Mais ils ne purent l'obtenir, et il leur est seulement permis de prendre congé d'eux par écrit.

Vers midi l'officier se présente de nouveau et s'informe du Père Recteur s'il ne se trouve dans la maison rien de plus que les cinq mille neuf cents écus recueillis dans la caisse : à quoi le Père répond qu'il n'y a sur cette somme que dix-neuf cents écus appartenant au collége, le reste ayant été fourni en prêt par Don Joseph Garay, doyen de la cathédrale, ainsi qu'il résulte de l'acte qu'il a par-devers lui. La clef du secret, dont il est très-longuement parlé dans la vie du Père Andreu, lui est encore ré-

Digitized by Google

clamée. Le capitaine insistait beaucoup sur les questions d'argent, persuadé, comme il l'était, de tout ce qu'on lui avait raconté des richesses immenses de nos établissements, et c'était avec une stupéfaction extrême qu'il se voyait trompé dans ses espérances : car, en dehors de la modique somme trouvée dans la chambre du Recteur et du Procureur, il ne se rencontrait en effet, dans les autres, que des objets de nulle valeur. Les soldats qui par amour du pillage avaient fouillé partout répétaient en riant que tous les trésors des Jésuites consistaient en disciplines et en cilices; et, après avoir rassemblé tous ces instruments de pénitence, ils en remplirent une corbeille qu'ils apportèrent aux Pères.

Pendant la nuit les novices furent conduits de notre réfectoire au monastère des Pères de Saint-François où ils donnèrent des témoignages d'une rare vertu au milieu des épreuves par lesquelles on essaya d'ébranler leur constance, et Clément Baigorri se distingua entre tous les autres.

14 juillet. — Arrivée des Pères Pierre Nolasque Lopez, Jean de Molina, et Vincent Sans qui habitaient Altagracia, campagne du collége. Le Père Lopez eut avant de partir le temps de célébrer la messe et de consommer les saintes espèces, mais sous la surveillance de deux soldats armés.

Ce même jour nous recevons une lettre des pen-

Digitized by Google

sionnaires de Monserrat dans laquelle ils expriment avec la plus vive et la plus touchante affection la douleur qu'ils éprouvent de l'éloignement des Pères, et ils leur adressent le dernier adieu en protestant qu'ils conservent d'eux un souvenir éternel. Leur Recteur, le Père Physcer, répond à cette lettre, au nom de tous, avec une égale effusion de cœur.

15 juillet. —De grand matin nous arrivèrent les PP. Martin Briones et Christophe Sanz, préposés à l'administration de la terre de Caroya, dépendance du séminaire de Monserrat ; et un peu plus tard les PP. Antoine Quinones et Joseph Fernandez, habitant au même lieu pour y rétablir leur santé. Ils en furent arrachés avec tant de précipitation et de brutalité, qu'on ne leur permit pas même d'assister deux serviteurs malades qui moururent, à peu de temps de là, sans sacrements. Sur le soir nous vinrent les Pères de Sainte-Catherine : c'était une propriété assez considérable d'où l'on tirait les ressources pour le noviciat et la Province ; là encore on chercha, mais en pure perte, les trésors tant de fois rêvés.

Aujourd'hui les pensionnaires de Monserrat nous envoient en aumône des mouchoirs, des chemises et autres objets du même genre, et ils ne cessent plus de nous secourir jusqu'à notre départ.

16 juillet. — Rien de nouveau, si ce n'est pour

Digitized by Google

tous la grâce d'une résignation et d'une constance qui ne se démentent pas. Les jeunes gens servent d'exemple aux anciens par leur gaieté et leur fermeté, et la générosité des vieillards déjà courbés sous le poids des années excite l'émulation des jeunes gens.

17 juillet. — Ce matin arrive le P. André Vulnes resté à la villa Sainte-Catherine pour cause d'infirmités et qui, sans vouloir attendre sa guérison, sollicite et obtient de nous être associé. Deux Pères et un Frère coadjuteur de Calamuchita nous rallient également le soir. Cette terre avait été laissée à la Compagnie pour l'entretien des maisons de retraite de la Province dans lesquels, à diverses époques de l'année, un nombre considérable de personnes de l'un et l'autre sexe était admises gratuitement pour y faire séparément les exercices spirituels.

Quelques jeunes gens doués des plus heureuses qualités s'offrent spontanément pour accompagner les Pères dans leur exil et pour leur rendre tous les services dont ils seront capables. J'en vis un, de l'âge le plus tendre, qui, introduit dans la salle où nous étions, ne cessa de pleurer amèrement tout le temps qu'il passa au milieu de nous.

18 juillet. — On apprend que les élèves de Monserrat ont écrit à l'évêque afin de s'assurer pour directeurs et pour maîtres plusieurs prêtres sécu-

Digitized by Google

liers de très-bonne réputation qu'ils lui désignent. Un de ces pensionnaires, Grégoire Funes, implore l'entrée de la Compagnie qu'il ambitionnait depuis longtemps déjà, et sa mère fait preuve d'un courage héroïque en appuyant ses instances auprès du commandant, alors qu'elle sait à n'en pouvoir douter qu'elle le dévoue par cela même aux souffrances de l'exil et d'un très-long voyage sans espérance de le revoir jamais. Un autre, naguère aussi notre élève, écrit à sa mère pour lui demander l'autorisation de consacrer une large part de son héritage au soulagement des Jésuites exilés. De nombreuses aumônes nous furent effectivement envoyées par l'un et l'autre, comme aussi par beaucoup d'habitants de la ville.

19 juillet. — Arrivée des PP. Pierre Martinez et Pierre Nogal (1). Ils parcouraient tous deux le diocèse de Cordoue en y donnant des missions, et ils étaient à vingt-quatre lieues de la ville épiscopale, lorsque le bruit de la captivité de leurs frères parvint à leurs oreilles, comme une vague rumeur. Ils expédièrent sur-le-champ un courrier pour s'en-

(1) Ce dernier, parvenu en Italie, habita longtemps le sanctuaire de Galloro, proche le village d'Aricia, et après avoir eu, en 1817, la consolation de revêtir de nouveau l'habit de la Compagnie dans cette maison et d'y accueillir les autres Pères, il y mourut l'année suivante après un demi-siècle d'exil. (*Note du P. Boero.*)

Digitized by Google

quérir de la vérité ; et, en ayant été instruits, ils partirent tout aussitôt pour rejoindre les captifs. Les larmes de ces populations qui leur étaient vivement attachées les accompagnèrent le long de la route. L'argent et les provisions nécessaires dans leur pénurie leur furent offerts. Mais ils refusèrent tout, ne se réservant que leur bréviaire et leur crucifix.

20 juillet. — Le Père Pierre Rodriguez et le Frère coadjuteur Joseph Carranza nous arrivent de Candelora, propriété du grand collége. Dans chacune des terres de la Compagnie se trouvaient répartis au moins un Père et un Frère, l'un pour s'occuper du détail des choses matérielles, et l'autre pour se dévouer au salut des âmes. Les prêtres, appelés souvent jusqu'à six lieues de distance et plus loin encore pour assister les malades et les mourants, exploraient aussi les possessions des seigneurs espagnols afin d'y entretenir la piété parmi les Européens et les esclaves indiens qu'on y employait en grand nombre. Mais, à l'approche de Pâques surtout, leurs travaux se succédaient sans interruption à cause de la multitude de ceux qui, dans l'absence de curés, venaient de fort loin se confesser à eux.

21 juillet. — Dans la soirée, les novices nous sont ramenés du couvent de Saint-François. Pendant le séjour qu'ils avaient été contraints d'y faire,

Digitized by Google

ils avaient maintenu inviolables l'ordre et la discipline du noviciat, ce dont ils furent plus spécialement redevables à la sollicitude de Clément Baigorri. La persévérance de ce jeune Religieux eut à lutter contre mille tentations ; mais il se montra inébranlable, et telle fut la sagesse de ses réponses que ses parents eux-mêmes y applaudirent et l'exhortèrent à rester irrévocablement uni aux Pères. Tous ses compagnons ayant également protesté ne pas vouloir séparer leur sort de celui des Jésuites et apposé leur signature au bas de cette protestation, ils effectuèrent leur retour sous la garde des soldats. On avait jugé prudent d'opérer cette translation à la faveur des ténèbres pour éviter l'affluence des spectateurs ; mais, sur les indices que le peuple en eut, il se répandit dans les rues et couvrit de ses bénédictions et de ses applaudissements ces généreux enfants.

22 juillet. — Le capitaine vint prendre congé de nous une heure après le coucher du soleil. Nos lits et les malles renfermant notre linge sont transportés une heure plus tard sur les chariots déjà tout préparés au dehors, sans qu'il nous soit permis de nous pourvoir d'autre chose, à l'exception cependant de nos bréviaires et de nos écrits particuliers. Vers minuit on nous intime l'ordre de sortir du réfectoire et de partir. Des quarante chariots échelonnés à

Digitized by Google

notre porte, les plus commodes reçoivent deux des Pères les plus âgés ou les plus infirmes et un Frère coadjuteur. Dans les autres se casent quatre Pères, ou quatre jeunes scolastiques, ou encore autant de Frères coadjuteurs. Les chars, d'un usage habituel pour voyager en Amérique, ont douze palmes de long sur cinq de large et neuf de haut : d'où il est facile de comprendre la gêne à laquelle sont condamnées quatre personnes resserrées dans cet étroit espace avec leurs lits et leurs bagages. Nous sommes en tout trente-sept prêtres, cinquante-deux étudiants, onze novices et trente Frères. Au premier ébranlement de nos chars tirés par des bœufs, les serviteurs du collége nous saluent par une immense explosion de sanglots et de cris. Mais aucun des habitants de la ville ne peut avoir accès jusqu'à nous, toutes les issues des routes qui avoisinent notre maison étaient rigoureusement gardées et interdites par la force armée. Nous avançons très-lentement pendant le reste de la nuit et sous l'impression d'une affliction et d'une tristesse qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

23 juillet. — Halte à neuf milles de la ville et sans passer outre pour cette première journée. Trois chariots ont versé, ce qui a entraîné un retard considérable. Un grand nombre d'amis et des personnages considérables de Cordoue, venus tout exprès pour

Digitized by Google

nous saluer, rejoignent ici notre caravane. Parmi eux s'est glissée une noble dame qui, pour mieux tromper la surveillance des soldats, a pris un vêtement d'homme afin de revoir et de saluer son propre frère une dernière fois.

24 juillet. — Nous atteignons dans la soirée les bords d'une petite rivière appelée par les Espagnols le *Rio segundo*. Là nous rencontrons un jeune homme du nom de Louis Castagnares, qui, à la veille de conquérir ses degrés en théologie, s'est résolu à nous accompagner jusqu'à Rome et a fui secrètement de la maison de ses parents en laissant, pour son père, une lettre destinée à lui révéler son dessein. Nos représentations réussissent toutefois à le détourner de cette entreprise. Nous recevons encore la visite d'un autre habitant de Cordoue et de son fils qui nous accompagnent tous deux le lendemain pendant un long trajet. Notre escorte se compose de quarante soldats armés dont dix sont des vétérans de l'armée royale et les autres des indigènes. Le capitaine Bobadilla est à leur tête.

25 juillet. — Fête de saint Jacques, apôtre et le patron de l'Espagne. Au point du jour, nous passâmes le *Rio segundo*, et les Pères Emmanuel Querini et Ladislas Oros offrirent le saint sacrifice de la messe sur la rive opposée, dans une petite église dédiée à Notre-Dame de la Colonne. Ce fut pour

Digitized by Google

tous une consolation ineffable d'assister à cette messe, la première que nous entendions depuis notre incarcération à Cordoue. La messe achevée, nous reprenons notre marche jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Tout le convoi bivouaque alors en pleine campagne, et nous y gagnons du moins le plaisir d'observer à notre aise une éclipse de soleil.

26 juillet.— Fête de sainte Anne; nous ne pouvons avoir la messe, attendu que si le Père Querini a obtenu avec beaucoup de peine un autel portatif, nous manquons toutefois de tente pour garantir le célébrant du soleil et du vent. — Le lendemain, nous arrivons chez Clément Chiopa, le propriétaire de nos chariots.

28 juillet. — Nous traversons la rivière *Tercero*, et, la nuit venue, nous nous arrêtons à peu de distance de là et nous prenons quelque nourriture. Durant tout ce voyage on ne nous accorda qu'un repas chaque jour, et, toujours fort restreint pour la quantité, il est encore d'une qualité très-inférieure. Plusieurs nobles habitants de Cordoue continuent à nous visiter jusqu'ici et nous apprennent qu'à la nouvelle de notre expulsion une personne d'un rang distingué est morte de chagrin et qu'une autre a perdu la raison.

29 juillet. — Vers midi, nous sommes à *Esquina de Ballestros* où s'achève notre journée, et nous

Digitized by Google

voyons accourir à nous, dans la soirée, Joseph-Emmanuel Martiney qui, depuis notre départ, avait abandonné le séminaire de Monserrat. Il retourne à la ville après nous avoir tous affectueusement entretenus.

30 juillet. — Nous arrivons au lieu dit *le Frayle Muerto*. Trois messes sont célébrées dans la chapelle construite en cet endroit. Quelques voyageurs venant de Buenos-Ayres annoncent que les Jésuites de cette ville ont été saisis à l'improviste et renfermées dans la maison des Exercices.

31 juillet. — Fête de notre Père saint Ignace. Le capitaine Bobadilla est instamment prié de nous laïsser entendre la messe et recevoir la sainte Eucharistie. Mais il n'y veut pas consentir et nous voyageons tout le jour jusqu'à la nuit close, nourris *pane tribulationis et aqua lacrymarum*.

1^er^ août. — Nous arrivons au fleuve *Salso* ainsi nommé à cause de ses eaux saumâtres. L'arrestation des Pères de Buenos-Ayres nous est confirmée par d'autres voyageurs de cette ville qui nous disent en outre que neuf des principaux habitants ont été emprisonnés et deux autres proscrits en punition de leur attachement pour les Jésuites. Un homme d'un rang très-élevé, Michel Fogle, a été menacé d'un malheur beaucoup plus grave, ayant été soupçonné d'avoir, par ses lettres, répandu ailleurs la

Digitized by Google

nouvelle de la capture des Jésuites; il n'a échappé à la mort à laquelle il avait été condamné que par l'intervention de l'archevêque et des plus illustres citoyens.

2 août. — Une vive crainte s'empare de nous à la nouvelle qu'on nous donne de l'irruption des Indiens sauvages sur la route, et nos soldats se tiennent sur la défensive. Cependant nous gagnons sans encombre Altacruz, lieu de peu d'importance : les habitants nous confirment à leur tour la présence des barbares dans le voisinage. Mais leur attestation est suspecte au dire de quelques-uns, comme étant inspirée par le désir de nous refuser les soldats et les bœufs qu'ils devaient fournir.

3 août. — Le matin avant de quitter Altacruz trois d'entre nous purent dire la messe et tous les autres s'approcher de la sainte table avec une extrême consolation. Nous nous reposons le soir à *la Esquina*.

4 août. — Nous campons à côté de trois petits bois que les gens du pays ont nommés *les Iles* parce que, de loin, ils produisent réellement l'effet de trois îles jetées au milieu de cette aride et vaste plaine des *Pampas* dont l'étendue est de plus de neuf cents milles. On n'y découvre pas un arbre, pas un coteau, ni même une butte ou un rocher.

Digitized by Google

C'est un immense désert où paissent d'innombrables troupeaux de chevaux et de bœufs qui s'y multiplient à l'infini.

5 août. — Fête de Notre-Dame-des-Neiges. En ce jour la neige tomba autrefois à Rome par miracle; et nous, sans miracle, nous sommes glacés par le froid. La campagne est couverte de givre tandis que souffle un vent très-âpre contre lequel nous protégent fort mal la paille et les peaux de nos charrettes.

6 août. — Nous marchons tout le jour et une bonne partie de la nuit. Vers onze heures du soir seulement, il nous est permis de manger quelque chose et de rompre ce long jeûne.

7 août. — A midi nous sommes au petit hameau de *Pergamino* qui renferme quelques cabanes en terre et en chaume, et une chapelle. Notre capitaine, avant d'y entrer, dispose en ordre ses soldats et assigne à un ou deux d'entre eux la garde de chacun des chariots, ce qui nous semble plus risible qu'imposant. Ici finit la plaine des Pampas; et, à partir de ce point jusqu'à Buenos-Ayres, on rencontre des collines et des vallées très-fécondes et très-cultivées.

8 août. — Repos à *Arrecife*, près du fleuve Salso. Nous y sommes avertis de l'apparition, dans le port de Montevideo, de nouveaux missionnaires

Digitized by Google

venant d'Europe, ce qui semble à peine croyable, car on ne s'explique pas comment Sa Majesté Catholique dirige d'autres Jésuites sur l'Amérique pendant qu'elle lui enlève, pour les ramener en Europe, ceux que ce pays possédait déjà (1).

9 août. — Dans l'après-midi nous traversons la petite rivière *Areco*, et nous nous établissons pour la nuit à peu de distance de ses bords.

10 août. — Fête de saint Laurent. Pas de messe parce que le capitaine presse le voyage.

11 août. — Arrivée à *Luxano*, lieu de nulle importance. Le curé, Don Charles Beiarano, monte sur la tour de l'église pour nous voir au passage. Mais il n'ose s'approcher de nous, malgré le vif désir qu'il en éprouve; l'évêque de Buenos-Ayres ayant défendu à tout son clergé, sous peine d'excommunication, de traiter de quelque manière que ce fût avec les Pères de la Compagnie.

12 août. — Nous franchissons la rivière *delle*

---

(1) Ce fut l'une des plus belles inventions du comte d'Aranda pour ne rien laisser transpirer de ses desseins vis-à-vis des Jésuites d'Espagne. Il fit procéder, selon l'usage, aux frais du trésor royal, à l'expédition des nouveaux missionnaires pour l'Amérique; et sur le vaisseau même qui les emportait, il envoya au gouverneur de Buenos-Ayres l'ordre de les faire retourner en arrière avec les autres, sans leur permettre de débarquer. (Boero, *Vie du P. Pignatelli*, lib. II, § VIII.)

Digitized by Google

Conche. Au milieu de la nuit quelques nobles personnages de Buenos-Ayres viennent nous saluer.

13 août. — Deux heures après midi nous passons devant Buenos-Ayres à la distance de six milles, et nous apercevons avec tristesse ces maisons et ces colléges où la plupart d'entre nous avaient mené une vie paisible et laborieuse. Buenos-Ayres est la capitale et la métropole de la province de Rio-de-la-Plata. C'est le siége de l'évêque et du gouverneur.

14 août. — Nous cheminons tout le jour et jusqu'à trois heures après le coucher du soleil. Aujourd'hui le jeûne est obligatoire à cause de la vigile de la sainte Vierge, et le bon capitaine nous le fit observer très-rigoureusement, ne nous accordant rien jusqu'à la fin de la journée.

15 août. — Fête de la glorieuse Assomption de la très-sainte Vierge. L'un de nous dit la messe sur l'autel portatif, et les autres reçoivent la sainte communion. Une petite chapelle appartenant à notre collége de Buenos-Ayres se trouvait sur la route; mais le capitaine ne voulut pas la laisser ouvrir. Notre voyage est retardé par la nature fort marécageuse de la plaine qui s'étend jusqu'au golfe de Barragan et par les flaques d'eau dont elle est coupée en divers endroits.

16 août. — Nous avançons d'une lieue seulement

Digitized by Google

à raison des difficultés de la route. Aujourd'hui dimanche, le capitaine, nous ne savons pour quel motif, nous fait jeûner spirituellement et corporellement en nous privant de la messe et différant notre repas jusqu'au soir.

17 août. — Il faut s'épuiser en longs et pénibles efforts pour réussir à faire une demi-lieue à travers toutes ces eaux. Nous recevons la visite d'un capitaine français et de plusieurs de ses matelots qui arrivent des îles Malouines.

18 août. — Le lever du jour nous trouve à l'entrée du golfe Barragan et sur les bords du Rio-de-la-Plata, dans un petit bourg de cent feux environ. Sortis de nos chariots, nous prenons place dans les canots qui doivent nous conduire à un navire mouillé à trois lieues en deçà de l'embouchure du fleuve et destiné à nous ramener en Europe. Un accueil plein de courtoisie nous y attendait, de la part du capitaine Gabriel Guerra, aussi bien que de son équipage et de ses soldats. Les lits des prêtres sont établis dans la chambre du milieu; ceux des autres à l'étage inférieur, et partout où l'on découvre un peu de place; mais, notre chiffre s'élevant à cent-cinquante environ par l'adjonction de trente-et-un autres Jésuites, il est facile de se représenter la gêne à laquelle nous sommes réduits sur la *Venere*, vaisseau de médiocre grandeur. Une

Digitized by Google

remarque curieuse à faire, c'est que deux mois auparavant les Pères Emmanuel Sierra et François Oliva avaient donné avec succès une mission sur ce même vaisseau, choisi maintenant pour nous expulser de l'Amérique comme des scélérats et des perturbateurs du repos public. Non loin de nous, deux autres navires de l'État, le *Lepre* et le *Smaraldo*, sont également prêts à mettre à la voile.

19 août. — Arrivée de notre Recteur, le Père Andreu, qui ayant eu le vent contraire n'avait pas pu aborder le jour précédent. Avec lui survint le capitaine Bobadilla pour se faire délivrer un acte authentique de la remise des Jésuites qui lui avaient été confiés à Cordoue. Un de nos jeunes étudiants de théologie, François Martinez, est gravement malade et semble au moment de succomber. Mais le danger d'être envoyé à terre, comme ses parents et ses amis le demandent instamment dans l'intérêt de sa santé, l'effraie beaucoup plus que la perspective de la mort, et il résiste à toutes les prières et les larmes en protestant vouloir plutôt mourir dans la société de ses frères que vivre séparé d'eux.

20 août. — Les deux capitaines Guerra et Bobadilla se rendent à Buenos-Ayres.

21 août au 29. — Préparatifs de départ.

29 août. — Pluie torrentielle mêlée de tonnerre et d'éclairs. Une violente tempête brise la chaîne

Digitized by Google

qui retenait l'ancre, et l'on jette aussitôt la maîtresse ancre, qui, par la grâce de Dieu, se maintient plus ferme. L'ouragan s'apaise à la fin de la journée.

30 août. — Messe de communion pour la fête de sainte Rose de Lima.

31 août. — Plusieurs de nos Frères récemment arrivés en Amérique sur le *Saint-Ferdinand* sont admis sur notre vaisseau. Ils comptent dans leurs rangs cinq prêtres, quatorze jeunes scolastiques et un frère coadjuteur. Les autres sont à Montevideo avec nos novices, appelés à subir encore un examen. C'est le P. Xavier Baras qui, en sa qualité de procureur, a présidé au voyage et conduit d'Europe cette nouvelle légion d'ouvriers. Son compagnon, le P. François Salinas, déjà frappé d'une sérieuse maladie, n'a pas plus tôt connu la promulgation de la sentence d'exil qu'il sentit empirer son état, et il expira peu de jours après, en débarquant à Montevideo. Parvenu dans ce port, le *Saint-Ferdinand* s'était vu interdire, par le gouverneur, la liberté de laisser aucun Jésuite descendre à terre sans son autorisation expresse. Le lendemain, ce même gouverneur se rendit sur le navire avec une forte escorte, pour y notifier le décret du roi; et, s'étant préalablement emparé de tout ce que les missionnaires possédaient, il les fit ensuite intro-

Digitized by Google

duire dans la ville et renfermer dans notre collége. Nous apprîmes de ceux qui se réunirent à nous les épreuves de leur traversée et la formidable tempête dont ils furent assaillis dès qu'ils eurent pris la mer. Incapable de résister à l'impétuosité du choc, le *Saint-Ferdinand* dut s'abandonner à la merci des flots, et il resta trois heures entières couché sur le flanc, menacé à chaque instant d'être submergé par les eaux qui déjà s'y frayaient un passage. Enfin pour l'alléger, on eut l'idée d'abattre le mât d'artimon, et alors seulement il put se relever et poursuivre sa course. Mais on fut obligé d'aller jusqu'à trois fois relâcher en différents ports, afin de réparer ses avaries et de se pourvoir de vivres. Des quarante missionnaires faisant partie de cette expédition, vingt étaient réservés pour la province du Paraguay et les vingt autres pour celle du Chili. Sortis de Gibraltar le 11 janvier, ils atteignirent Montevideo le 25 juillet, et après environ sept mois de souffrances non interrompues, ils trouvèrent en touchant au port une tempête plus redoutable que celle qui avait failli les engloutir dans l'Océan.

Aujourd'hui nos novices sont transportés de Montevideo à Buenos-Ayres, et le gouverneur de cette ville, Don François Bucarelli, nous envoie deux cents chemises.

1^er^ septembre. — Un vent très-fort s'élève et les

Digitized by Google

eaux du fleuve sont violemment agitées par l'action du reflux de la mer. — Le dimanche 6 je puis en ce jour célébrer la messe pour la première fois depuis la promulgation de notre exil.

8 septembre. — Fête de la Nativité de la sainte Vierge. Un des prêtres célèbre la messe; les autres prisonniers et quelques matelots communient.

10 septembre. — Nous apprenons qu'à Buenos-Ayres nos novices soutiennent vaillamment le combat et persévèrent généreusement dans leur vocation. Mais deux autres, arrivant d'Europe, se laissent vaincre et renoncent à la Compagnie.

11 septembre. — Le gouverneur Bucarelli nous envoie cent livres de tabac et cent paires de bas.

15 septembre. — Le navire le *Paiaro* arrive du golfe de Barragan au cap Lara, où nous sommes à l'ancre, pour appareiller de concert avec nous.

17 septembre. — Nous voyons charger à bord une grande quantité d'argent appartenant aux négociants européens. Le nombre des caisses dans lesquelles on l'avait déposé était si considérable qu'on était obligé de les compter une à une en les consignant; et, à chaque fraction de dix, un matelot répétait à haute voix : *La première est la part de Dieu*, simple formule de convention en ce temps-ci, mais qui rappelait la pieuse coutume par laquelle les rois catholiques consacraient autrefois au culte

Digitized by Google

divin la dixième partie de l'or et de l'argent qu'on tirait d'Amérique.

18 septembre. — Le vaisseau royal la *Catalana* arrive du golfe Barragan.

19 septembre. —Ramenés de Buenos-Ayres, nos Pères des deux colléges de *Santa-Fé* et de *Corrientes* sont, sous nos yeux, conduits, les premiers au nombre de dix sur le *Paiaro*, et les douze autres sur la *Catalana*. On nous amène le P. Joseph Quiroga, homme d'une habileté fort remarquable dans les sciences mathématiques et qui pendant plus de vingt années avait été chargé par le roi d'explorer toutes les mers et les golfes de l'Amérique pour en mesurer l'étendue, lever les cartes et en faire la description dans l'intérêt public.

Aujourd'hui nos jeunes novices, vainqueurs dans toutes les luttes, nous sont rendus au milieu des démonstrations de l'allégresse générale. Antoine Bada, Frère coadjuteur du collége de Corrientes, s'est joint à eux.

20 septembre. — Transport de provisions. — La réponse de Monseigneur Emmanuel Abad-y-Llana, évêque de Cordoue, à la lettre des pensionnaires de Monserrat, dont nous avons parlé à la date du 18 juillet, nous est communiquée Il y censure ouvertement la doctrine de la Compagnie, et il exhorte les étudiants à rompre entièrement avec

Digitized by Google

toutes les idées qui leur ont été inculquées précédemment. Il est bon d'observer que peu d'années auparavant, en 1764, j'avais entendu le même prélat, dans son église de Cordoue, exalter jusqu'aux nues les entreprises et la doctrine de la Compagnie. Les hommes changent avec les temps.

On nous dit encore que les élèves de Monserrat ont illuminé le séminaire et tiré des feux d'artifice la veille de saint Ignace, et que la fête du saint a été solennisée avec pompe dans l'église principale de Cordoue aussi bien que dans celle des PP. Dominicains et des religieuses de Sainte-Thérèse.

22 septembre. — Le capitaine et ses principaux officiers s'opposent à la prétention exprimée par le gouverneur de Buenos-Ayres de nous adjoindre d'autres passagers : car la multitude des personnes déjà embarquées sur *la Venere* et le défaut d'espace suffisant, leur fait appréhender l'invasion de la peste, surtout pour le moment où ils seront exposés aux brûlantes chaleurs de la ligne.

24 septembre. — Le *Saint-Étienne* arrive du golfe de Barragan avec un convoi de quarante Jésuites enlevés de leurs maisons de Buenos-Ayres.

26 septembre. — Vers huit heures du matin et au signal que donne le canon, un grand pavillon se déploie sur le mât principal. C'est l'indice du départ. Aussitôt, du golfe de Barragan se détache

Digitized by Google

pour rallier notre flotte, un navire qui porte six novices récemment envoyés d'Europe et avec eux le P. Cosme Ayullo, prêtre du collége de Buenos-Ayres.

27 septembre. — Dimanche. Nous avons la messe. Arrivée du pilote Jean-Antoine Guerrero, très-expert dans la connaissance de tous les passages du fleuve et, pour cela, chargé de diriger notre marche.

28 septembre. — On lève l'ancre ; mais, le vent étant devenu contraire, on la jette de nouveau.

29 septembre. — Saint Michel. Il y a messe. A neuf heures, le canon retentit, et toute cette flotte sur laquelle sont répartis deux cent trente-quatre Jésuites exilés met à la voile et s'ébranle. Nous naviguons tout le jour entraînés par le Rio de la Plata jusqu'à ce que sur le soir on jette l'ancre vis-à-vis de la colonie du Saint-Sacrement.

30 septembre. — Nous avons la messe. Je ne dois pas oublier de dire que les habitants de Buenos-Ayres ne cessèrent de nous envoyer des secours abondants tout le temps que nous fûmes retenus au cap Lara; et un soldat ayant été à la ville pour acheter du tabac à nos frais, il en reçut gratuitement une provision très-copieuse dont le marchand fit, de grand cœur, présent aux Jésuites proscrits.

Digitized by Google

1er au 6 octobre. — Le vent contraire nous condamne à l'immobilité.

7 octobre. — Nous naviguons jusqu'à trois heures après midi. Mais alors un violent tourbillon de vent s'élève et nous contraint de nous arrêter. On jette deux ancres, mais inutilement; la troisième, grâce à Dieu, maintient le vaisseau en sûreté.

8 octobre. — Bien que le vent soit bon, nous ne pouvons aller en avant à cause du reflux de la rivière.

8 et 9 octobre. — Vent contraire. Vers le milieu du jour nous découvrons de loin un vaisseau qui s'étant approché est reconnu pour le *Saint-Nicolas* sur lequel sont tout récemment venus d'Europe nos derniers missionnaires.

10 octobre. — Saint François de Borgia. Messe et nombreuses communions.

11 octobre. — A huit heures du matin nous mettons à la voile avec un vent favorable. En passant le canal d'Ortiz nous rencontrons les débris d'un navire portugais qui a fait naufrage là peu d'années auparavant. Le fleuve est affreusement dangereux en cet endroit, et le pilote avoue que les marins ne le traversent qu'avec une très-grande sollicitude; mais, Dieu aidant, nous le franchissons rapidement avec un ciel serein et un vent léger et propice. Le soir nous jetons les ancres en

Digitized by Google

face de Montévideo. Cette petite ville est une colonie créée par les canariens au commencement de ce siècle, et j'ai connu l'un de ses premiers fondateurs.

12 octobre. — Nous voguons heureusement au courant du fleuve. La sonde donne déjà soixante pieds de profondeur, et le jour suivant nous nous apercevons que nous avons dépassé l'embouchure du Rio de la Plata dont la largeur présente environ cinquante lieues d'étendue.

Et maintenant que nous nous éloignons du continent d'Amérique, il me semble à propos, avant de passer outre, de faire une rapide exposition de l'état dans lequel se trouvait notre Province du Paraguay quand la sentence d'exil lui fut intimée.

En 1767 la Province du Paraguay comptait cinq cent-soixante-quatre Jésuites, parmi lesquels trois cent-quatre-vingt-cinq prêtres, cinquante-neuf jeunes étudiants, onze novices et cent-neuf Frères coadjuteurs. Elle comptait dans la ville de Cordoue cinq maisons, le grand collége, le noviciat, le séminaire de Monserrat pour la jeune noblesse, une maison pour les exercices spirituels, et une Université où l'on enseignait la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la théologie et le droit canon. Il y avait à Buenos-Ayres le collége Saint-Ignace, le collége de Notre-Dame de Bethléem, deux maisons d'exer-

Digitized by Google

cices, dont une pour les hommes et l'autre pour les femmes. On enseignait aussi dans cette ville les lettres et les hautes sciences. La Province possédait en plus les sept colléges de Santa-Fé, de Santiago-del-Estero, de Corrientes, de l'Assomption, de Tucuman, de Salta et de Rioxa, une résidence à Montevideo et une autre dans la vallée de Calchaquis.

Mais ce qui valut à la Province du Paraguay son renom et sa réputation la plus glorieuse, ce qui la fit surtout bien mériter de l'Église catholique, ce furent les missions au moyen desquelles les Jésuites convertirent un si grand nombre d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ; allant, au prix des travaux et des fatigues inouïs, au prix même du sang de beaucoup d'entre eux, arracher du fond de leurs forêts ces hommes qui s'y cachaient à la manière des bêtes féroces pour les former à une vie non-seulement sociale et civile, mais sainte et si parfaite qu'au rapport d'une multitude de témoins, ils purent être comparés à bon droit aux généreux chrétiens de la primitive Église. On ne saurait lire sans attendrissement la narration succincte, composée et publiée par le célèbre Louis-Antoine Muratori sous le titre de : *Il Cristianesimo felice*.

Or pour donner quelque idée de ces missions, il faut indiquer d'abord celle des *Chiquitos*, située à plus de six cents lieues de Cordoue : elle se composait

Digitized by Google

de dix villages ou réductions suivantes, déjà bien établies :

I. Réduction de Saint-François-Xavier.
II. Réduction de l'Immaculée-Conception.
III. Réduction de Saint-Raphaël.
IV. Réduction de Saint-Michel.
V. Réduction de Saint-Joseph.
VI. Réduction de Saint-Jean.
VII. Réduction de Saint-Jacques.
VIII. Réduction de Sainte-Anne.
IX. Réduction du Sacré-Cœur de Jésus.
X. Réduction de Saint-Ignace.

Ces dix Réductions renfermaient vingt mille Indiens convertis, et leur nombre croissait chaque année par le zèle des néophytes qui, tantôt seuls, tantôt accompagnés de quelque missionnaire, s'en allaient à la recherche de leurs compatriotes et, par leurs douces et affectueuses manières, les décidaient à quitter leurs solitudes natives pour venir s'établir avec eux dans les Réductions. De rudes labeurs, souvent même les mauvais traitements, les blessures et la mort, étaient pour les néophytes et pour les Pères la conséquence de ces courses lointaines. Après avoir vu en 1762 trois de ses compagnons indiens périr de la main des barbares, le P. Narcisse Patzi fut sur le point d'être massacré à coups de lances, et le 19 août 1763 le P. Antoine

Digitized by Google

Eruaso sacrifia glorieusement son sang et sa vie sous le fer des cruels Guaicuri à la conversion desquels il s'était consacré. Tel fut encore, en 1765, le sort d'un néophyte indien dont le corps, retiré du lieu où il avait été enseveli un an auparavant, fut retrouvé entier, exempt de corruption et porté en triomphe dans une de nos Réductions.

De la mission de Chiquitos nous passerons à celle du Chaco qui s'étendait à diverses peuplades et nations et se divisait comme il suit :

I. Réduction de Saint-Joseph des *Vilelas*.
II. Réduction de Saint-Etienne de *Luli*.
III. Réduction de la Très-Sainte-Vierge de la colonie des *Pasaini*.
IV. Réduction de Notre-Dame-du-Bon-Conseil des *Omoampi*.
V. Réduction de Saint-Baptiste des *Isistinensi*.
VI. Réduction de l'Immaculée-Conception des *Ciriguanni*.
VII. Réduction de Saint-Ignace des *Tobi*.
VIII. Réduction de Saint-Ferdinand des *Abiponi*.
IX. Réduction de Saint-Jérôme des *Abiponi*.
X. Réduction de Saint-François-Xavier des *Mocovi*.
XI. Réduction de Saint-Pierre des *Mocovi*.
XII. Réduction de l'Immaculée-Conception des *Abiponi*.

Digitized by Google

XIII. Réduction de Bethléem des *Maboy*.
XIV. Réduction du Saint-Rosaire des *Abiponi*.
XV. Réduction de Saint-Jean Népomucène des *Guani*.

Environ dix mille Indiens convertis habitaient ces quinze Réductions, et ce chiffre promettait d'augmenter à l'infini par le désir que manifestaient beaucoup de tribus de se réunir aux néophytes, quand le décret vint leur arracher les missionnaires.

La mission la plus nombreuse et la mieux établie était celle des Guarani située pour la plus grande part le long des bords de l'Uruguay et du Parana. Elle avait trente-deux villages ou Réductions.

I. Réduction de Saint-François-Borgia.
II. Réduction de Saint-Nicolas.
III. Réduction de Saint-Louis.
IV. Réduction de Saint-Laurent.
V. Réduction de Saint-Michel.
VI. Réduction de Saint-Jean.
VII. Réduction des Saints-Anges.
VIII. Réduction des Trois-Rois. *Yapeyù*.
IX. Réduction de la Sainte-Croix.
X. Réduction de Saint-Thomas.
XI. Réduction de l'Immaculée-Conception.
XII. Réduction de Saint-François-Xavier.
XIII. Réduction de Sainte-Marie-Majeure.
XIV. Réduction des Saints-Martyrs-Japonais.

Digitized by Google

XV.. Réduction des Saints-Apôtres.
XVI. Réduction de Saint-Joseph.
XVII. Réduction de Saint-Charles.
XVIII. Réduction de la Purification.
XIX. Réduction de Sainte-Anne.
XX. Réduction de Notre-Dame-de-Lorette.
XXI. Réduction de Saint-Ignace-Mineur.
XXII. Réduction du Saint-Sacrement.
XXIII. Réduction de Notre-Dame-d'Ytapua.
XXIV. Réduction de la Très-Sainte-Trinité.
XXV. Réduction du Saint-Nom-de-Jésus.
XXVI. Réduction des Saints-Cosme et Damien.
XXVII. Réduction de Saint-Jacques.
XXVIII. Réduction de Sainte-Rose-de-Lima.
XXIX. Réduction de Saint-Ignace-Majeur.
XXX. Réduction de Notre-Dame-de-Foi.
XXXI. Réduction de Saint-Joachim.
XXXII. Réduction de Saint-Stanislas.

Les réductions des Guarani présentaient encore un ensemble de quatre-vingt-treize mille Néophytes Indiens à la suite de la peste qui, en 1764, envahit un grand nombre de Réductions et fit périr plus de dix mille victimes (1).

13 octobre. — Nous entrons dans l'Océan et nous avons l'Europe devant nous.

(1) Je me permettrai, à cause de l'opportunité, d'ajouter ici quelques renseignements au journal de l'Auteur. Les Pères chargés de cul-

Digitized by Google

17 octobre.— Vent contraire et mer en courroux. La situation est pire dans la nuit, et une tempête furieuse éclate. Les vagues s'élèvent à une hauteur énorme et le navire semble à tout moment prêt à être englouti par les flots. On plie les voiles, et les marins effrayés sont tous à leur besogne. La nuit entière se passe dans d'extrêmes frayeurs et de con-

---

tiver toutes ces missions ne furent pas expulsés avec les autres, et dans la crainte de provoquer un soulèvement parmi des populations profondément affectionnées aux Jésuites, le gouverneur de Buenos-Ayres, François Bucarelli, différa pendant un an de leur notifier le décret royal. Cependant il pria le Provincial, le Père Emmanuel de Vergara, de vouloir bien user de sa prudence pour disposer les missionnaires et les Indiens à se soumettre docilement aux ordres du Roi. Ses désirs furent exaucés. L'année suivante les Pères reprirent la route de l'Europe; et les nouveaux chrétiens, bien que frémissant d'indignation, ne se laissèrent emporter à aucun acte de révolte. On sait ce qu'il advint depuis de ces contrées florissantes, conquises pied à pied, défrichées au prix des travaux de tant d'Apôtres, arrosées et fécondées avec les sueurs et le sang de tant de martyrs. La plus grande portion des Réductions déjà formées, et à plus forte raison celles qui ne faisaient que de commencer, se trouvèrent aussitôt anéanties: les habitants retournèrent à leurs forêts, à la vie animale qu'ils y menaient auparavant; et l'œuvre si laborieuse de tant d'années fut détruite en un instant, avec un dommage inappréciable pour la religion et l'Église.

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que des missions de la seule Province du Paraguay et je crois convenable de joindre à ces renseignements quelques indications empruntées au rapide aperçu que j'ai entre les mains de toutes les missions de l'Assistance d'Espagne dans les diverses Provinces d'Amérique et d'Asie avec le chiffre des

Digitized by Google

tinuelles prières. — Le lendemain, la mer est encore agitée et le navire battu avec force par les vagues. Nous sommes cependant sans crainte, malgré la violence du vent parce que nous l'avons en poupe.

1er novembre. — Fête de Tous les Saints. Messe. La mer est calme. Un gros oiseau reste presque toute la journée à voltiger autour du vaisseau.

Néophytes convertis et dirigés par les Pères de la Compagnie.

1. Province du Chili. — Mission de Chiloe.	7,718
2. Province de Chito. — Missions de Archidona et Maynas.	7,586
3. Province du Pérou. — Mission des Juli, Ciriguani et Mochi.	55,000
4. Province du Paraguay. — Mission des Ciquiti, du Chaco et des Guarani.	113,716
5. Province du Nouveau-Royaume. — Missions de l'Orénoque, et des Lani.	6,594
6. Province des Philippines. — Missions des îles Mariannes, et des Tagales.	165,052
7. Province du Mexique. — Mission de Cinaloa et de la Californie.	122,001
Total	477,667

Qu'on ajoute à ce tableau les nombreuses missions de l'Assistance de Portugal, et l'on pourra juger du compte terrible qu'auront à rendre au tribunal de Dieu tous ceux qui, rivalisant d'efforts et de perfidies pour anéantir des œuvres d'une importance si manifeste pour l'Église, réussirent malheureusement à les renverser de fond en comble. Mais après cette digression, reprenons le journal du Père Joseph Peramas. (*Note du Père Boero.*)

Digitized by Google

Trois fois on le vise à coup de fusil, mais sans pouvoir l'éloigner. — Le lendemain, plusieurs messes sont dites à l'intention des fidèles défunts.

3 novembre. — Vent très-faible. *La Catalana*, partie de concert avec nous, s'approche, et nous apprenons du pilote qu'elle a failli périr dans la tempête du 17 octobre et que pour l'alléger il a fallu jeter à la mer une bonne partie des provisions et en particulier celles d'eau douce.

13 novembre. — Vent très-favorable, ce qui est attribué à la protection de saint Stanislas que nous avions souvent invoqué dans une neuvaine préparatoire à sa fête. Nous avons la messe, mais à cause de la violence des vents on ne peut distribuer la sainte communion à ceux qui la désirent. Le soleil tombe d'aplomb sur nos têtes. Le lendemain, vent propice mais un peu froid, bien que nous soyons sous la zone torride.

15 novembre. — Vent favorable. Le ciel est couvert et le vaisseau assailli de fréquentes bourrasques qu'on dit être très-ordinaires dans le voisinage de la Ligne. On donne le saint Viatique à un matelot malade. Les principaux officiers précèdent le Saint-Sacrement avec des torches allumées, et les soldats suivent en armes. Des pavillons aux couleurs variées sont suspendus de chaque côté du

Digitized by Google

passage conduisant à la cabine du malade, qui mourut le 17.

22 novembre. — Aujourd'hui, d'après les observations faites, nous passons la Ligne et nous en rendons grâces à Dieu par diverses prières. Nos marins s'affectionnent, eux aussi, à la dévotion envers saint Stanislas et reconnaissent lui être redevables d'un si heureux voyage. Ils s'engagent à célébrer solennellement sa fête quand ils seront arrivés au port.

8 décembre. — Fête de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge.

21 décembre. — Saint Thomas apôtre. Messe. Selon les observations faites, nous sommes à la hauteur des îles Canaries.

24 décembre. — Vent favorable, mais très-fort. Mer en fureur. Nous nous confions toutefois au divin Enfant et les paroles du psaume que nous avons lu au troisième nocturne nous reviennent à la mémoire : *Tu dominaris potestati maris; motum autem fluctuum ejus tu mitigas.* — Le lendemain, solennité de Noël. Le vent tombe un peu et l'on peut ainsi célébrer une messe. Le soir la mer s'agita de nouveau.

1^er^ janvier 1768. — La Circoncision de Notre-Seigneur. Cinq messes sont célébrées.

3 janvier. — Ciel chargé d'abord, et ensuite se-

Digitized by Google

rein. Messe. A peine avons-nous découvert le cap Saint-Vincent que le *Te Deum* est récité en action de grâces.

4 janvier. — Nous marchons toute la nuit avec peu de voiles, les pilotes craignant de donner sur quelque côte voisine. Le jour arrivé, un navire s'approche. C'était le *Saint-Joseph* venu de la Havane. Nous pouvons à grand'peine voir et reconnaître le rivage à cause du brouillard. Dans l'après-midi, nous saluons par les décharges de l'artillerie Notre-Dame de la *Regla* dont le sanctuaire vénéré est à peu de distance de Cadix. Au coucher du soleil nous jetons l'ancre sous le fort de Matagarda.

5 janvier. — Tout était disposé pour prendre terre au Port-Sainte-Marie, mais le capitaine n'ose s'y risquer par la peur que le reflux de la mer ne laisse pas assez de fond dans le canal qui mène du Port-Sainte-Marie à Cadix. Le lendemain, Epiphanie de Notre-Seigneur, messe.

7 janvier. — Nous descendons enfin du vaisseau dans les canots, mais nous courons un grave péril en traversant le canal. Cependant nous parvenons au port à la nuit close, nous y sommes attendus par des soldats en armes qui nous conduisent à l'Hospice. C'est une maison très-grande et bien construite dans laquelle tous nos missionnaires avaient l'habitude de se réunir en attendant leur départ pour les Indes.

Digitized by Google

Nous sommes les premiers destinés à l'habiter depuis le décret d'exil : car bien que plusieurs des Nôtres arrivés de Coraca et de la Havane aient débarqué ici avant nous, ils ont été toutefois distribués dans différentes communautés religieuses.

Aussitôt entrés à l'Hospice, nous rendons à Dieu de solennelles actions de grâces pour nous avoir préservés de tant de dangers et amenés sains et saufs jusqu'ici. Au milieu de tous les malheurs que nous avons déjà soufferts et au-devant desquels nous allons encore, nous ressentons une souveraine consolation à la lecture du Bref si beau et si consolant que Sa Sainteté le Pape Clément XIII a récemment adressé au Roi-catholique pour lui demander de rétracter la sentence injustement portée contre la compagnie de Jésus.

8 janvier. — Les agents du gouvernement aux soins desquels nous sommes remis prennent les noms de ceux qui ont besoin de vêtements et ordonnent qu'ils en soient pourvus.

9 janvier. — On prend aussi note des noms, du pays, des ministères et du degré de chacun de nous. Le navire *Paiaro* aborde avec d'autres Pères de notre Province du Paraguay et le vaisseau *Notre-Dame de Lorette* le suit de près avec ceux de la Province du Nouveau-Royaume.

10 janvier. — Nous recevons à l'hospice les seize

Digitized by Google

Pères embarqués sur le *Paiaro* et les soixante dix-huit du Nouveau-Royaume venus avec huit autres du collége de Panama dépendant de la Province de Quito. Ils avaient été deux jours auparavant en grand danger de faire naufrage auprès de Cadix.

11 janvier. — Les employés du gouvernement font le relevé des noms et des pays des Pères nouvellement arrivés.

15 janvier.—La *Catalana* de laquelle nous avons fait souvent mention arrive dans le port.

17 janvier. — Nos douze Pères amenés sur la *Catalana* débarquent et se réunissent à nous dans l'hospice. On ne peut dire avec quelle allégresse ils sont accueillis.

19 janvier.—Le navire royal la *Saetta* entre dans le port avec les Pères mexicains.

20 janvier.— Nous recevons dans l'hospice vingt-six Pères de la Province du Mexique arrivés hier.

27 janvier. — Le saint Viatique est donné au Frère coadjuteur Augustin Almedina, de notre Province du Paraguay.

29 janvier. — Environ quatre-vingts Pères et Frères sont atteints de rhumes violents et de catharres, ce qu'on attribue à l'humidité du lieu et à la nécessité où nous sommes, vu notre multitude, de dormir sur des matelas étendus à terre.

Digitized by Google

11 février. — Tous les recteurs et les supérieurs des maisons et colléges des quatre Provinces du Paraguay, du Mexique, du Nouveau-Royaume et de Quito se réunissent pour délibérer sur la réponse à faire aux ministres du roi qui leur avaient demandé une procuration écrite au moyen de laquelle on eût la faculté de poursuivre en leur nom les procès commencés et de faire payer les débiteurs ou détenteurs. Les Pères déclarèrent ne pouvoir l'accorder, parce que n'étant pas, disaient-ils, les propriétaires, mais les administrateurs de leurs biens, ils n'avaient ni droit ni juridiction à transmettre, d'autant qu'ils étaient dépouillés de leur office et que leurs maisons étaient occupées. Ce refus transmis à la cour de Madrid provoqua l'envoi d'un commissaire avec l'ordre formel d'exiger des Jésuites, sous les peines les plus sévères, d'avoir à remettre les actes déjà requis. Ils convinrent donc de les donner, mais en y insérant certaines conditions clairement exprimées. Les ministres soupçonnant les Jésuites d'avoir placé sur les banques une grande quantité d'or et d'argent, espéraient la recouvrer, et comptaient, au moyen de ces procurations, avoir un moyen de s'en emparer. Malheureusement les ministres en furent pour leurs frais d'imagination, et la triste réalité fit évanouir tous leurs beaux rêves sur le trésor inépuisable des Jésuites.

Digitized by Google

12 février. — Le Viatique et, bientôt après l'Extrême-Onction, sont administrés au Frère coadjuteur Benoît Ribadeneira qui vers dix heures passait à meilleure vie, à l'âge de cinquante-trois ans. Le Viatique est en même temps porté de nouveau au Frère Augustin Almedina.

13 février. — Le Frère Ribadeneira est enterré dans l'église de l'Hospice; mais le gouverneur ne consent à la célébration de la messe et des obsèques qu'en exigeant un secret et une circonspection extraordinaires. Le lendemain, on fit la recommandation de l'âme au Frère Augustin Almedina, qui meurt le 15; le 16 il est, comme le dernier défunt, enterré sans bruit.

17 février. — Le *Saint-Étienne* entre au port avec les Jésuites dont nous avons parlé le 24 septembre. Vers la fin de la navigation, moururent les Pères Nicolas Contucci, Jérôme Nugnez et Sébastien Garau. Ils eurent beaucoup à souffrir de la faim et de la soif, et ce fut un miracle si d'autres ne succombèrent pas par suite des privations, plus encore que de maladie proprement dite. Le *Saint-Jean* sur lequel se trouvaient quatre-vingts Jésuites, la plupart Mexicains, gagne aussi le port. Les Jésuites du *Saint-Étienne* sont casés à l'hospice, et tel est l'épuisement de leurs forces que, le carême commencé, les médecins leur interdisent le jeûne.

Digitized by Google

19 février. — Le saint Viatique est donné à un Frère coadjuteur du Nouveau-Royaume. L'arrivée à l'hospice des Jésuites du *Saint-Jean* vient augmenter notablement la gêne. Le rez-de-chaussée et les vestibules sont eux-mêmes remplis de lits et de matelas, au point qu'il devient quasi impossible de se mouvoir.

20 février. — Par ordre du Roi, trente Jésuites Italiens et Allemands venus des Indes sont internés au monastère des Pères Mineurs de Saint-François-de-Paule; et nos novices transférés chez les franciscains, pour y être examinés de nouveau, ou, pour mieux dire, tentés une troisième fois sur le fait de leur vocation.

21 février. — Une neuvaine en l'honneur de saint François Xavier est faite par des prêtres séculiers avec une grande affluence de peuple dans l'église des religieuses de la Conception.

23 février. — Le Viatique est donné au Père Louis Fernandez arrivé sur le *Saint-Étienne*.

26 février. — Une lettre des novices nous rend compte de ce qui les concerne. Présentés, le 24, au gouverneur et interrogés sur leurs résolutions, ils avaient répondu d'une voix unanime qu'ils entendaient persévérer à tout prix dans la Compagnie. Le nouveau décret pour lequel le roi ordonnait à tous les novices, décidés à suivre les Pères, de

Digitized by Google

déposer l'habit de Jésuite et de poursuivre par terre, à leurs frais, le voyage jusqu'en Italie, leur ayant alors été notifié, ils déclarèrent se soumettre à ces conditions et être prêts à prendre la route de Rome en habits de pèlerin et demandant l'aumône, à l'exemple de saint Stanislas leur patron. Dans la lettre adressée à leur Père Maître, ils sollicitaient des recommandations et la règle de conduite à suivre pendant le voyage. On leur répondit prudemment en les exhortant à se recommander à Dieu de tout leur cœur et à faire avec son aide ce qu'ils jugeraient le plus opportun. Aujourd'hui le vaisseau royal *la Fortunata* entre dans le port avec un chargement de cinquante et un Jésuites, de la province du Nouveau-Royaume, après avoir perdu deux Pères, l'un à la Havane et l'autre en mer.

27 février. — L'hospice est assigné pour demeure aux Pères signalés hier, et leurs novices sont envoyés au couvent des Franciscains.

28 février. — On examine sérieusement s'il ne serait pas à propos de transporter les Jésuites du Paraguay de l'hospice à la maison dite de *Guia*. Le jour suivant, ce projet est encore repris, l'arrivée de tant d'autres proscrits rendait l'exiguité de l'hospice désormais intolérable.

1^er^ mars. — Dans la soirée, translation de tous les Jésuites du Paraguay, les malades exceptés, à

Digitized by Google

la maison de *Guia*. C'est une édifice très-vaste, sur les bords du *Guadalete*, et distant d'une portée de fusil seulement de leur première habitation. Il y a là un oratoire avec trois autels où, bien qu'avec difficulté, nous pouvons satisfaire notre dévotion.

5 mars. — Arrivée d'un navire sur lequel avaient pris passage quelques membres de notre Province.

9 mars. — Nous accueillons parmi nous Cosme Agullo avec un compagnon prêtre et un jeune Coadjuteur sortis en même temps que nous du Rio-de-la-Plata et parvenus à la suite d'une heureuse navigation dans le port de Ferrol-en-Galice. De là ils avaient poussé, dix jours après, jusqu'à la Corogne où le magistrat public s'était opposé à leur débarquement; la question fut portée à Madrid et l'ordre transmis de diriger les novices sur Santiago et les autres sur Cadix.

Aujourd'hui quatre-vingts Jésuites de la Province du Mexique abordent aussi dans notre ville. Leur traversée n'avait pas duré moins de quatre-vingt-treize jours, à la prendre du moment où ils avaient quitté la Havane sur le *Saint-Julien* où ils eurent beaucoup à souffrir; les vivres leur ayant manqué une grande partie de la route. Ils allèrent rejoindre à l'hospice les autres Jésuites Mexicains.

Digitized by Google

29 mars. — Mort d'un Jésuite à l'hospice.

30 mars.—Le navire la *Pellegrina* et le vaisseau *Saint-Zenon* entrent dans le port avec les Jésuites du Mexique qui, le 24 décembre, avaient quitté la Havane.

31 mars. —Jeudi-saint. A trois heures après midi les Jésuites du Mexique descendus à terre sont reçus à l'hospice au nombre de cinquante-six, ce qui, avec seize autres religieux du collége de Popayan, de la Province de Quito, porte à soixante-douze cette nouvelle caravane. Un seul Frère coadjuteur du Mexique mourut dans le trajet; mais tous eurent à lutter contre les horreurs de la tempête. La poupe du navire fut si endommagée par le choc des vagues qu'il fallut se procurer des planches pour la réparer, et le timon ne résista qu'à grand'peine. A la hauteur de l'île de Terceire, les navigateurs demeurèrent exposés durant un mois à toute la violence du vent, et l'ouragan le plus affreux se fit sentir avec tant de furie durant deux jours que les marins épouvantés faisaient vœu sur vœu, et que le capitaine promit à Dieu l'équivalent du grand mât s'il sauvait son navire. La privation de vivres se fit aussi sentir, et les passagers eurent beaucoup à souffrir de la disette.

7 avril. — La *Vizarra* entre dans le port avec soixante-dix-neuf Jésuites du Mexique.

Digitized by Google

8 avril. — Les Jésuites de la *Vizarra* sont conduits au couvent de Saint-Jean-de-Dieu, à l'exception du Provincial et de quatre autres qui sont envoyés à l'hospice où était alors concentrée toute la Province mexicaine. Partie de la Havane le 24 décembre, la *Vizarra* avait tenu la haute mer cent cinq jours, quoique d'ordinaire la traversée ne soit que d'un mois et demi jusqu'à Cadix. Le manque de vivres et cinq fortes bourrasques ajoutèrent aux épreuves du voyage. De deux coups de foudre qu'essuya le navire, l'un tua vingt bœufs, l'autre dix porcs, et le grand mât fut brisé. Mais, par une protection spéciale de sainte Barbe, les passagers, non plus que la coque du navire et les provisions de poudre, n'éprouvèrent aucun dommage.

16 avril. — Entrée dans le port de l'*Achille* avec sept Jésuites du Mexique. Une embarcation leur est aussitôt expédiée; mais à son retour, et à l'embouchure du fleuve, le pilote, intimidé en voyant l'agitation des flots, n'ose avancer et ramène les Jésuites à bord.

16 avril. — Les sept religieux du Mexique débarquent et se rendent au couvent de Saint-Jean. Entraîné par un courant impétueux sur les bancs de sable du canal de Brahama, l'*Achille* avait été sur le point d'y rester engagé, mais grâce à Dieu il put s'en arracher à temps. Ce péril passé, il

Digitized by Google

échappa également à la tempête qui se déchaîna contre lui le jour de saint Joseph. Les missionnaires avaient quitté la Havane le 5 mars, et en quarante-trois jours ils avaient fait autant de chemin que la *Vigara* en cent cinq. Aujourd'hui encore survint un autre navire avec soixante Jésuites Mexicains.

18 avril. — Descendus à terre, les soixante proscrits sont conduits au monastère de Saint-Augustin. Arrivée d'un navire américain avec quarante-quatre Jésuites de la Province de Quito qu'il avait pris à Carthagène. Un des leurs mourut dans le trajet.

19 avril. — Les Jésuites de Quito arrivés hier sont débarqués et logés au couvent de Saint-Jacques.

20 avril. — La *Felice* aborde aujourd'hui dans le port avec soixante-quatre autres Jésuites de Quito. Seize d'entre eux sont établis dans notre maison de *Guia* et les autres au couvent de Saint-Dominique et à l'hôpital de la Charité. Ils avaient laissé la Havane le 16 mars. Leur navigation, très-pénible de Carthagène à la Havane, s'était ensuite continuée paisiblement jusqu'à Cadix. Ils eurent le malheur de perdre quatorze de leurs compagnons, soit dans le trajet par terre, de Quito à Carthagène, soit dans le courant de leur voyage par mer.

22 avril. — Mort d'un Jésuite à l'hospice. Dans notre maison de *Guia* les derniers sacrements sont,

Digitized by Google

sur notre demande, administrés au Frère Emmanuel Baliñas, de la Province de Quito, par le curé de la paroisse qui, de son église, lui apporte solennellement le Saint-Sacrement. Le malade ne l'a pas sitôt reçu qu'un greffier, accouru avec son attirail indispensable, s'efforce de lui arracher la déclaration de son nom, de son pays et des emplois exercés par lui dans la Compagnie, formalité que sa récente arrivée d'Amérique n'avait pas encore permis de remplir. Cependant le moribond ne prononçait pas un mot, et son étrange visiteur s'opiniâtrait à vouloir le faire parler, lorsqu'un jeune Jésuite, témoin avec plusieurs autres de cette triste scène, se tournant vers cet homme : « Ne comprenez-vous donc pas, lui dit-il, que votre présence ici est souverainement importune? Le mourant vient à peine de recevoir le saint Viatique et vous prétendez lui disputer les courts instants de son action de grâces pour savoir de lui son nom et ses occupations? Eh! laissez-le tranquille, car il va tout à l'heure aller rendre compte à ce juge auquel, vous aussi, vous aurez à dire un jour qui vous êtes et ce que faites! » A ces mots notre scribe, devenu muet comme le moribond, battit en retraite sans demander d'autres informations.

24 avril. — Le Frère Jean Alessandro, de la Province de Quito, meurt à l'hospice.

Digitized by Google

28 avril. — Mort à l'hospice du P. François Ren de la Province de Quito.

30 avril. — Entrée dans le port de la *Esperanza* avec cent-quatre-vingt-dix-neuf Jésuites dont un fort petit nombre vient du Chili ; tous les autres sont de Lima.

1er mai. — Des cent-quatre-vingt-dix-neuf Jésuites arrivés hier, quatre-vingt-dix sont envoyés à la maison de *Guia*, et le reste partagé entre l'hospice et les deux monastères de Saint-Jean et Saint-François. Ils avaient, au nombre de cent quatre-vingt-un, mis à la voile à Callao, port de Lima, le 28 octobre 1767, et s'en étaient allés relâcher le 30 novembre à Valparaiso où ils laissèrent leurs malades et perdirent un Frère coadjuteur de Lima. Ils reprirent la mer le 1er janvier, leur chiffre s'élevait alors à deux cents par l'adjonction de quelques nouveaux compagnons du Chili, et, après s'être vu enlever un autre Frère et avoir éprouvé au cap Horn un calme de vingt-deux jours, ils entraient à Cadix après quatre mois d'une heureuse navigation ; ayant, dans ce bref espace de temps, tourné toute l'Amérique Méridionale, pour venir du Pérou en Europe. Aujourd'hui, afin de faire place aux Jésuites de Lima, quinze des derniers venus de la Province de Quito passent de notre logis à l'hôpital de la Charité, six autres au monastère de Saint-François et trois à celui de la

Digitized by Google

Victoire ou des Minimes : ces neuf derniers appartenaient d'ailleurs à des Provinces qui, ne relevant pas de la couronne d'Espagne, ne devaient pas, suivant la lettre du décret royal, être confondus avec les sujets espagnols. Aujourd'hui encore arrivent de Caracas sur un navire américain trente-neuf Jésuites du Nouveau-Royaume. Un quarantième était mort en mer.

2 mai. — Dans la matinée nos novices sont expédiés du couvent de Saint-François à la ville voisine de Xerès pour y être répartis entre les diverses communautés de religieux; leur courage, le calme et la joie répandus sur leurs traits excitent l'admiration de tous ceux qui les rencontrent. A midi les Jésuites du Nouveau-Royaume débarquent et viennent partager notre habitation.

3 au 8 mai. — Rien de nouveau, sinon le bruit qui se propage du prochain embarquement. des Jésuites dont la ville était encombrée.

9 mai. — Nous avons eu cette nuit, pour nous récréer, un concert de flûtes, cymbales, violons, contre-basses et autres instruments de musique convoqués à dessein sous nos fenêtres.

Cette musique servit de souper à la plupart des Nôtres qui, à onze heures du soir, n'avaient point encore été appelés au réfectoire, et ce, par le fait du boulanger qui avait manqué une fournée d'insipi-

Digitized by Google

des galettes, que devaient manger telles quelles ceux qui ne voulaient pas se coucher sans avoir rien pris.

11 mai. — Les employés du gouvernement réclament aujourd'hui des Recteurs de Lima un acte semblable à celui qu'ils ont exigé des autres Recteurs le 11 février, et avec menace d'une détention perpétuelle et de la privation de tout subside, en cas de refus. Cette formalité accomplie, le brave notaire demande je ne sais quelle rétribution. Comment, en effet, se persuader que les supérieurs du Pérou n'aient pas apporté avec eux quelque mine d'or ! Mais sa demande ne lui valut que des sourires.

14 mai. — Nous sommes prévenus par un habitant de la ville qu'à la requête des *Mécontents* (tel était le nom sous lequel on désignait ceux qu'on supposait vouloir sortir de la Compagnie), on préparait une maison pour les recevoir. Déjà on avait promis aux Jésuites d'Amérique de les reconduire en ce pays et de faire pleuvoir sur eux les prélatures et les dignités ecclésiastiques, à la seule condition de renoncer, avec le consentement du Pape, à la Compagnie de Jésus. Mais s'étant aperçus de la réprobation qu'un pareil dessein soulevait parmi tous les Jésuites comme aussi dans le public, aucun n'osa y donner suite, et cela fut signifié au marquis

Digitized by Google

de Ferri qui avait ourdi cette trame. L'asile inutilement préparé pour les *Mécontents* servit à caser quelques-uns des Jésuites qui encombraient l'hospice.

17 mai. — La nuit précédente, des écriteaux portant ces deux sentences de la sainte Écriture furent suspendus dans un grand nombre d'endroits de la maison de *Guia* : — *Quis est homo formidolosus et corde pavido? Vadat et revertatur in domum suam, ne pavere faciat corda fratrum suorum, sicut ipse timore perterritus est.* — *Fili mi, miserere mei, quæ te in utero novem mensibus portavi, et lac triennio dedi et alui, et in ætatem istam perduxi.* Pas un mot n'était ajouté à ces citations. Cependant les *Mécontents* n'en saisirent pas moins l'allusion, et ils se plaignirent au Père Recteur. Mais on ne découvrit jamais quel était celui qui avait écrit ou affiché ces inscriptions, et quatre des plus jeunes, interrogés sur ce fait par les offensés, assurèrent n'en rien savoir.

18 mai. — Six de nos Frères passent du couvent de Saint-Jérôme dans notre maison. Le jour suivant François Tarza, de la Province du Mexique, meurt au couvent de Saint-Jean.

21 mai. — On augmente aujourd'hui le nombre des gardes de notre maison de *Guia*.

Digitized by Google

24 mai. — Un Frère coadjuteur de la Province de Quito meurt à Saint-Jean.

27 mai. — Neuf membres de la Province du Paraguay se retirèrent aujourd'hui, alléguant je ne sais quel prétexte pour couvrir leur fuite, qui n'en est pas moins une fuite véritable et notoire. Parmi eux se trouvait ce Frère Martinez dont nous disions, le 19 août de l'année dernière, qu'alors en danger de mourir, il craignait plus que la mort le malheur d'être ramené à terre et de rester en Amérique. Et maintenant, sans nulle excuse de maladie, mais à la seule instigation de ses compagnons, il faiblit et disparut. Dans la suite, il le regretta, aussi bien que les autres ; mais, comme il arrive toujours dans les circonstances de ce genre, le repentir vint trop tard et resta sans remède. Aux neufs déserteurs (du Paraguay) se rallièrent quarante-et-un religieux de la Province de Lima dont une partie furent conduits au monastère de Saint-Augustin et l'autre à celui de Saint-François où les attendaient leurs complices. Ceux qui refusèrent de pactiser avec eux abandonnèrent ces deux maisons pour se réfugier dans la nôtre, et le Recteur du Paraguay, le P. Pierre Jean Andreu, insista auprès des autorités compétentes afin d'obtenir l'éloignement des prévaricateurs et d'arracher par ce moyen tout germe de discorde du milieu de nous, car nos jeunes gens les atta-

Digitized by Google

quaient vigoureusement, les traitant de séditieux, de déserteurs, de transfuges, et les comparant aux novateurs à cause de leurs menées sourdes et cachées. Or les coupables, s'irritant de ces reproches, y répondaient avec amertume.

28 mai. — De la maison dont il a été question le 14 mai, vient un Jésuite de Lima qui dit avoir des communications très-importantes à faire à l'un des habitants de la nôtre, et puis, sous un autre prétexte il sort, en assurant devoir y rentrer dans un moment. Mais, tout au contraire, il s'en fut aussitôt rejoindre les fugitifs réunis au couvent de Saint-François.

29 mai. — La liste des déserteurs se grossit de quelques religieux des provinces du Mexique et du Nouveau-Royaume.

29 mai. — Un des Nôtres meurt au couvent de Saint-Jean. On apprend de celui qui tient le livre des dépenses que durant le mois d'avril quarante-six mille ducats ont été dépensés pour la nourriture et les vêtements des Jésuites retenus dans la ville du Port-Sainte-Marie, d'où il résulte que le dénuement dans lequel on nous laisse ne procède pas de la parcimonie du roi, mais de l'avarice et de la déloyauté des gens qui ont le maniement de l'argent.

1er juin. — Aujourd'hui lecture est faite aux déserteurs de deux décrets du roi, dans l'un desquels

Digitized by Google

le Prince les honore du titre de ses fils et les couvre de sa protection et leur fait espérer les dignités et les prélatures.

2 juin. — Un Scolastique de Quito passe de la maison de *Guia* à celle des déserteurs, en feignant d'y aller seulement pour être logé plus commodément et pour répondre à l'invitation d'un ami. Mais c'était pur stratagème. Un autre transfuge venant de l'hôpital de la Charité se joint à lui.

5 juin. — Nous apprenons que les déserteurs de Lima établis au monastère de Saint-Français ont écrit au comte d'Aranda (celui-là même qui dirigeait toute l'affaire de notre expulsion), pour lui montrer l'inutilité de les envoyer en Italie solliciter la dispense de leurs vœux, quand ils peuvent très-bien le faire sans quitter l'Espagne. Mais le comte leur fit déclarer que le voyage d'Italie était absolument nécessaire.

6 juin. — De nouvelles lettres de Madrid enjoignent aux déserteurs de préparer, chacun en particulier, leur supplique pour Rome et de l'adresser, non pas au Général de la Compagnie, mais au Souverain-Pontife. Il leur est également prescrit de la faire en double exemplaire, le premier devant être expédié à Rome, mais par Madrid ; tandis que le second leur restera pour le porter eux-mêmes en Italie. Ordre vient d'être transmis, de la part des minis-

Digitized by Google

tres du roi, de séparer les Jésuites d'Amérique de ceux d'Europe.

7 juin. — Les commissaires royaux s'occupèrent des moyens d'opérer la séparation, mais elle fut différée par l'opposition des Jésuites américains restés fidèles à leur vocation et qui protestent ne pas vouloir se séparer des Européens qu'ils aiment comme des frères et des compagnous dignes de tout leur attachement.

8 juin. — Les Américains concertent entre eux la manière d'empêcher la séparation décrétée à Madrid à la persuasion des déserteurs qui s'en allaient répétant que beauconp de leurs compatriotes suivraient leur exemple s'ils ne subissaient l'influence des Européens.

9 juin. — Les lits et les effets des Américains logés à l'hospice et à la maison de *Guia* sont transportés sur les navires.

10 juin. — Embarquement des Jésuites des quatre Provinces du Mexique, de Lima, de Quito et du Paraguay. Nous finissons aujourd'hui la neuvaine du Sacré-Cœur de Jésus. Nous avions décoré la chapelle aussi bien que le permettaient l'exiguité du lieu et de nos ressources. Une messe solennelle et des prières publiques étaient célébrées chaque jour de la neuvaine, et aujourd'hui nous avons même de la musique.

Digitized by Google

11 juin. — Fête de saint Barnabé. Aujourd'hui tous tant que nous sommes de Jésuites d'Europe attachés à la Province du Paraguay, nous allons nous établir sur le *Stato-del-Regno*, navire suédois dont tous les marins étaient Luthériens. Toutefois nos lits étaient mieux que sur la *Venere*.

A peine arrivés sur le navire, le vicaire de l'armée royale, Antoine Fanales, nous lit un décret qui défend aux Jésuites de célébrer la messe, et justifie son interdiction par les deux raisons suivantes : 1° elle semble se conformer davantage à l'édit de proscription ; 2° le Cardinal Patriarche consulté sur ce point en a décidé ainsi. En conséquence, un chapelain est attaché à chaque navire, et celui qui nous est échu ayant demandé au vicaire si, à supposer qu'il tombât malade, un Jésuite serait autorisé à dire la messe à sa place pour que les passagers pussent satisfaire au précepte de l'Église, Antoinio Fanales répondit par un refus et, menaçant de sévir contre tout Jésuite qui célébrerait en pareille circonstance, il exigea que cette défense fût affichée sur le grand mât. Au lieu du divin sacrifice, nous fûmes donc contraints d'offrir à Dieu celui dont parle le Psalmiste : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus*. Mais un sort plus triste encore attendait nos Frères sur le *Buon-Consiglio* : car ils eurent un aumônier qui ne les admit pas même

Digitized by Google

à la communion et malheur au Jésuite qui ne se serait pas confessé à lui! Aujourd'hui le *Soledad* entre presque sous nos yeux avec un nouveau chargement de Jésuites de Lima et de Quito.

12 juin. — Aujourd'hui dimanche notre chapelain nous dit la messe. Les Jésuites du Nouveau-Royaume s'embarquent sur le *Buon-Consiglio*.

13 juin. — Fête de saint Antoine et messe. Arrivée dans le port du *Buon-Successo* portant des Jésuites du Mexique.

14 juin. — Tous les Jésuites restés dans la ville sont distribués sur divers navires, à la seule exception des malades que les médecins ont déclarés hors d'état de supporter la navigation. Parmi ces derniers un étudiant de théologie, Jean Suarez, qui se sentait bien plus consumé par le chagrin que par la maladie, vient aujourd'hui à notre bord plaider si énergiquement sa cause auprès du Frère Thomas Falconer Jésuite anglais, très-expérimenté dans l'art de la médecine et honoré par le gouverneur de la ville comme un autre Galien, que ce Frère anglais, cédant à ses désirs, lui obtient l'autorisation de partir. L'habileté du Frère Falconer lui avait acquis une si haute réputation dans la ville de Cordoue du Tucuman que, pauvres et riches, tous voulaient être soignés par lui et qu'on accourait de fort loin pour le consulter. En ce même jour, les déserteurs

Digitized by Google

sont embarqués sur le navire suédois le *Jason*, nom d'un heureux présage pour des hommes qui aspiraient à la *Toison-d'Or* des riches dignités, honneurs et prélatures. Les vaisseaux réservés aux autres sont : la *Sainte-Elisabeth* pour les Jésuites qui ne dépendaient pas de la couronne d'Espagne; le *Stockholm*, navire suédois ; la *Donna-Amabile*, Danois ; la *Costanza*, de Raguse ; le *Néron*, anglais : tous quatre affectés aux Américains : car la séparation qu'on n'avait point exécutée à terre se réalisait au moment de l'embarquement. Les Européens occupaient le *Stato-del-Regno* et le *Buon-Consiglio*, le premier, suédois, comme nous l'avons dit, et le second de Raguse : le nombre des Jésuites naviguant ainsi de concert était de mille environ.

Mais, au moment d'abandonner l'Espagne, il est bon, ce semble, il est juste d'arrêter un dernier regard sur le temps de notre séjour à Cadix. Là, jamais une heure de paix, de tranquillité ou de repos ; chaque jour de fort tristes nouvelles de Madrid, avec la perspective de les voir empirer le lendemain. Le joug qui pesait sur nous s'aggravait du très-mauvais vouloir des commissaires royaux. Avec eux, jamais de demeure stable, mais aujourd'hui en un lieu, demain en un autre : de nouveaux ordres se succédant continuellement les uns aux autres. Répartis dans des maisons où l'espace

Digitized by Google

manquait, nous avions quelquefois un mort à droite et un mourant à gauche. Les soldats qui gardaient notre porte ne laissaient pénétrer ni parents, ni amis, ni aucune lettre, à moins qu'elle ne fût la triste méssagère de la calomnie ou de l'insulte. Mais plus cruel était le glaive dont notre cœur était déchiré à la vue des désertions qui se propagèrent dans nos rangs, quand quelques lâches commencèrent à semer le découragement dans l'âme de plusieurs, et que tantôt l'un, tantôt l'autre, quelquefois plusieurs ensemble se montrèrent infidèles à leur vocation. La présence de nos bons et intrépides novices nous consolait, il est vrai ; mais ils nous furent ravis, ou bien disséminés dans les couvents de Xerès, où ils eurent à subir une si dure persécution de la part d'un ministre hostile et de quelques religieux indignes de ce nom : ils entendirent soulever de telles accusations contre la *détestable* Compagnie de Jésus que la constance de quelques-uns vint à se démentir. Au milieu de tant de motifs de tristesse, la splendide ville de Cadix, ce rendez-vous si riche, si beau, si populeux de toutes les nations de l'Europe ne fut plus pour nous qu'un sépulcre. Mais la Corse, alors en armes, vers laquelle nous allions tourner nos pas ne nous souriait pas davantage.

15 juin. — De grand matin nous nous mettons

Digitized by Google

en mouvement. A midi le calme nous arrête, et vers le soir s'élève un vent contraire qui va en augmentant : le lendemain il disperse les navires et nous sommes poussés sur les côtes d'Afrique. Nous nous abritons derrière le cap Spartel et si près du littoral que nous distinguons les arbres. Nous ne voyons toutefois ni villes, ni châteaux.

17 juin. — Fête de saint François-Régis. Notre Saint nous envoie un vent propice avec le secours duquel, ayant doublé le cap, toute la petite flotte gagne le détroit. La journée est fort tranquille, et les deux plages offrent un beau coup d'œil. A l'entrée du détroit, Tanger; plus loin les champs et les agriculteurs maures; à la sortie, la forteresse de Ceuta. Du côté de l'Espagne, Tarifa, la vedette d'Algéziras et le rocher de Gibraltar. Derrière nous l'Océan, en avant la Méditerranée. à gauche l'Europe, à droite l'Afrique et dans le détroit les navires en si bel ordre et si près les uns des autres que nous pouvions nous saluer mutuellement de la voix. Je ne sais s'il me fut jamais donné de contempler un si beau spectacle.

18 juin. — Nous continuons à côtoyer l'Espagne et nous dépassons Malaga, le matin même du jour auquel on solennise la fête de ses protecteurs saint Cyriaque et sainte Paule. La plage de Motvil où abondent les cannes à sucre est sous nos yeux,

Digitized by Google

et le soir nous découvrons la vedette d'Almeria et les cimes neigeuses des montagnes de Grenade.

19 juin. — Calme le matin. Dans la soirée nous doublons le cap de Gatas, et ensuite le vent nous devint contraire.

20 juin. — Vent contraire. Toutefois, en louvoyant un peu, nous nous approchons de Carthagène. Aujourd'hui nos matelots suédois lavent avec du vinaigre le plancher et les boiseries du navire. Ils sont très-scrupuleux à l'endroit de la propreté. Mais, pour ce qui est des précautions à prendre contre le feu, ils ne s'en inquiètent pas plus qu'on ne ferait dans une maison toute de marbre.

21 juin. — Fête de saint Louis de Gonzague, messe, communion pour les Jésuites. Nous sommes très-près du grand port de Carthagène; mais, faute de vent, nous n'avançons pas. Le commandant de la flotte fait tirer un coup de canon et hisser un pavillon pour appeler en consulte les capitaines des autres navires. Ils accourent au plus vite dans leurs canots; et celui de la *Constance* ayant déclaré que son vaisseau faisait eau jusqu'à la hauteur de dix doigts par heure, le commandant, ayant réparti ses marchandises et son équipage sur les autres vaisseaux, l'envoya se réparer à Carthagène pour ne pas l'exposer à quelque grand désastre. Nous recevons, pour notre part, une augmentation de six

Digitized by Google

Jésuites, dont cinq du Mexique et un du Nouveau-Royaume.

22 juin. — Nous sommes en face de Carthagène; mais l'île placée en avant du pont nous en dérobe la vue, et ce n'est qu'après avoir passé outre que nous apercevons de loin le port, les vaisseaux qu'il abrite et une partie de la ville. Le vent, extrêmement variable jusqu'à quatre heures de l'après-midi, passant avec une extrême rapidité d'un point à l'autre, souffle successivement dans la direction des trente-deux lignes indiqués sur la carte marine. Mais la durée de chacun est telle qu'elle ne se prolonge pas au delà de trois minutes, et le changement de l'une à l'autre est si contraire aux lois ordinaires que les matelots s'en désespèrent, car ils n'ont pas achevé de disposer les voiles suivant la direction d'un vent que déjà s'en élève un tout contraire. A la fin cependant, le vent devient favorable, et nous laissons derrière nous le cap Palos.

23 juin. — La nuit nous emporte si loin de l'Espagne que, le matin venu, nous ne la voyons plus; mais dans l'après-midi nous découvrons de nouveau les rivages d'Alicante.

24 juin. — Nativité de saint Jean. Messe et communion. Le vent contraire nous oblige à louvoyer tout le jour.

26 juin. — Dimanche, messe. Calme, chaleur

Digitized by Google

excessive. Aujourd'hui le pourvoyeur François Taralia s'en va, sur une embarcation, demander de navire en navire si les Jésuites sont traités convenablement. Le Roi avait fourni libéralement aux frais de notre subsistance; mais la traversée, se prolongeant au delà des prévisions, nous réduisit à la disette.

27 juin. — Bon vent. Le matin nous découvrons Cabrera, petite île séparée de Majorque par un canal étroit. Aujourd'hui le *Néron* arbore le pavillon anglais comme pour réclamer secours de la Capitane qui l'invite par un coup de canon à plier ses voiles, et marche à sa rencontre. Mais le *Néron*, poursuivant sa course et laissant, malgré l'ordre d'amener, flotter son pavillon, la Capitane fait une seconde décharge, avance rapidement sur lui et le rejoint enfin. Le *Néron* s'arrête alors, et le vice-amiral passe à son bord d'où il ramène deux cuisiniers qui s'étaient battus.

29 juin.—Saint Pierre, prince des apôtres. Messe et communion. Vent contraire; mais, en courant des bordées, nous nous rapprochons suffisamment de Majorque pour que les habitants des Baléares eussent pu, au moyen de leurs frondes, attaquer notre flotte, s'ils eussent été encore aujourd'hui ces habiles tireurs que Ovide nous représente dans le second livre des *Métamorphoses*.

1^er^ juillet. — Vent contraire suivi de calme. Le

Digitized by Google

Buon-Consiglio, ayant hissé son pavillon pour avertir la Capitane, dépêche un canot au-devant d'elle, parce que son commandant, s'apercevant qu'on manœuvrait dans la direction d'Ajaccio, entendait déclarer que, pour lui, il avait pris l'engagement d'aller directement à Bastia.

2 juillet — Visitation de la Bienheureuse Vierge. Point de messe, quoique le temps n'y mît aucun obstacle; et notre pilote suédois, luthérien, s'en étonne et m'assure que ce jour est celui d'une grande fête pour la ville de Stockholm. La vérité est que notre équipage le célèbre à sa manière par les chants qu'il exécute en chœur et par le silence qu'il observe ensuite. Le soir nous accostons Minorque; au coucher du soleil le vent se déchaîne et souffle en tempête toute la nuit.

3 juillet. — Dimanche. Pas de messe à raison de l'agitation du vaisseau, car la mer est si bouleversée que nous ne pouvons nous tenir debout et que le navire semblait une salle de danse. Nous entrions dans le golfe du Lion redoutable aux navigateurs à cause des bourrasques dont il est habituellement le théâtre : et de fait, dès cette nuit le vent souffle avec violence; le jour suivant, l'agitation de la mer devint intolérable.

5 juillet. — Vent modéré et favorable. Cependant le navire était fortement agité. Je faillis par ma-

Digitized by Google

ladresse prendre un bain de mer en tombant de la dunette sur le côté découvert du navire. Si la main de Dieu ne m'eût retenu, j'allais au fond de l'abîme.

6 juillet. — Nous avons la Sardaigne en vue. Mais le calme s'opiniâtre maintenant, et les flots, en courroux il y a peu de temps, sont actuellement parfaitement immobiles. La messe est dite, et le saint Viatique donné à Jean Suarez, étudiant en théologie, qui la nuit précédente avait reçu l'Extrême-Onction. Le calme nous laisse tout le loisir de contempler la Sardaigne et de nous rappeler les vers de Claudien et les autres récits qui nous parlent d'elle. Un bon petit vent nous porte, le soir, vers la Corse, et, quoique de loin, nous la saluons de ces vers : *Corsica Phoceo tellus habitata colono*, etc.

7 juillet. — Le retour du calme nous laissait immobiles, en contemplation devant la Corse. Enfin un petit souffle s'élevant, nous voguons vers Ajaccio.

8 juillet. — Vent d'arrière, mais si faible qu'il ne put nous introduire dans le port. La nuit arrivée, les commandants se consultèrent pour décider s'ils devaient aller en avant, s'arrêter, ou regagner la haute mer. La Capitane faisait signe d'avancer, se fiant à la direction des phares. Mais nos Suédois, n'étant jamais entrés dans ce port, n'osèrent pas s'y aventurer; ils reprirent le large, et le vent ayant

Digitized by Google

cessé un peu après minuit, l'impétuosité des flots entraîna leur navire vers des écueils voisins. On se hâta de le remorquer à l'aide du canot; mais il était incapable de lutter contre la force des vagues et de retirer le navire des écueils dont nous approchions. Nous en étions à peine éloignés d'une portée de fusil, et nous allions y faire naufrage, si Dieu par miséricorde n'eût subitement fait changer la direction du vent.

9 juillet. — Calme le matin, et déjà le flux de la mer nous ramenait aux écueils, quand se leva une brise favorable avec laquelle nous entrâmes dans le port et jetâmes l'ancre à quatre heures de l'après-midi. A peine le bruit de notre arrivée fut-il répandu dans Ajaccio que les Jésuites de cette ville accoururent à bord des navires pour nous saluer et nous embrasser, nous donner de leurs nouvelles, et nous demander des nôtres, celles du voyage et toutes les choses qui nous concernaient : tout cela fut pour nous d'une grande consolation.

10 juillet. — Les Jésuites sont autorisés à descendre à terre, et presque tous profitent de cette permission, car beaucoup d'entre eux avaient là des parents, des amis ou d'anciens professeurs. L'excommunication d'Antoine Fanales ne s'étendant pas sur Ajaccio, je célèbre la messe dans un oratoire des Jésuites proscrits, et cela, en vertu du privilége

Digitized by Google

concédé par Grégoire XIII, et que le Pape Clément XIII, actuellement régnant, a encore augmenté en l'étendant aux hospices de la Corse.

11 juillet. — Je dis de nouveau la messe dans l'oratoire. Aujourd'hui notre amiral, ayant été informé par les français qui commandaient dans la ville, qu'on n'y admettrait plus d'autres Jésuites, toutes les maisons étant déjà occupées par ceux qui nous avaient devancés ou par les soldats, il recourut aux autorités de Bastia pour savoir si les Jésuites d'Amérique seraient libres d'aller débarquer. Cependant beaucoup d'entre nous prenaient leurs repas dans la ville avec les autres exilés et ne retournaient que le soir sur leurs navires.

12 juillet. — Anniversaire de notre arrestation à Cordoue du Tucuman. Ici donc devrait se terminer l'*Année souffrante*; mais le voyage n'étant pas fini, il faut prolonger la pénitence et commencer une seconde année, bien que celle-ci s'ouvre sous de meilleurs auspices, car en 1767 on ne nous permit pas de dire ou d'entendre la messe à pareil jour, et aujourd'hui nous le pouvons. Ce fut pour moi l'occasion de me mettre en fréquents rapports avec les Pères de la Province de Tolède, et je veux consigner dans mon journal quelques-uns des détails qu'ils me communiquèrent sur leur capture, leur navigation et leur exil. Ils m'apprirent donc

Digitized by Google

que dans les journées des 2 et 3 avril 1767, les Jésuites d'Espagne furent tous arrêtés, à l'exception néanmoins de ceux de Madrid et des alentours dont on s'était emparé dans la nuit du 31 mars au 1er avril, et avec tant de précipitation qu'ils n'eurent que deux heures pour se lever, plier leurs lits et leurs effets et quitter leurs maisons : de telle sorte qu'au lever du soleil tous les Jésuites des six maisons de la capitale étaient déjà parvenus à Gieta, c'est-à-dire à une assez bonne distance de Madrid. En ce même endroit ils furent rejoints par les précepteurs des Infants royaux habitant alors dans la villa de Prado. En ce même lieu furent conduits Gaspard Verona, confesseur de la reine Barbe, et Etienne Bramieri, confesseur de la reine Elisabeth. On désigna aux Jésuites de Tolède le port de Carthagène comme point d'embarquement.

Cependant la foule se précipitait sur le passage des proscrits en manifestant sa compassion et sa surprise : « Voilà donc, répétait-elle, le prix de tant de travaux et de sueurs ! Nos Pères et nos maîtres, les prêtres du Dieu tout-puissant sont traînés par la force armée comme des malfaiteurs à travers les grands chemins ! » Non loin de Carthagène, une pauvre vieille femme se présenta tout éplorée aux Jésuites de Murcie, et leur adressant la parole : « Je viens, s'écria-t-elle, de deux milles de distance.

Digitized by Google

Lorsque les princesses royales parcoururent le pays et quand, de tous les environs on se pressait au-devant d'elles, je ne suis pas sortie ; mais aujourd'hui je n'ai pu renfermer mon émotion en moi-même, et je viens vers vous, ô mes Pères. Je viens voir un spectacle qui de ma vie ne s'est vu et ne se verra plus jamais ! »

A Carthagène les attendaient les larmes et les soupirs de la noblesse ; toute la population était comme interdite.

Ainsi furent reçus tous les Jésuites de la Province conduits par des soldats, à l'exception de ceux de Caravaca qui eurent le privilége d'y aller d'eux-mêmes et sans gardes. Et de cette manière seraient venus tous les Jésuites du Nouveau et de l'Ancien Monde si les ministres du roi avaient jugé convenable de leur épargner cette misérable pompe de force armée.

A Carthagène tous les exilés furent enfermés dans une maison appelée *Ambulodo*. Ce fut alors que les séminaristes de l'Annonciade de Murcie qui, au nombre de cent-trois, étudiaient sous la direction des Nôtres, vinrent en grand nombre pour les saluer. Mais, repoussés par les soldats, ils erraient autour de cette prison, interrogeant du regard toutes les fenêtres; et quand ils apercevaient enfin un de leurs

Digitized by Google

Pères, ils s'arrêtaient immobiles et le visage inondé de larmes à le considérer, n'ayant d'autre moyen de témoigner leur affection. Cependant la maison *Ambulodo* ne pouvant renfermer tous les proscrits, on les transféra en dehors de la ville, dans le nouvel hôpital dont les lits et les chambres leur furent livrés comme si, dans la pensée de leurs persécuteurs, le terrible coup qui les avait frappés devait les avoir réduits à l'accablement et rendus malades. Dieu merci, cette supposition était toute gratuite : les proscrits conservèrent à l'hôpital l'ordre de vie en usage dans leurs colléges, consacrant à la méditation, à la lecture, aux examens et autres pratiques de piété, les heures qui leur étaient auparavant affectées. Chaque jour leurs gardiens les passaient un à un en revue afin de prévenir tout projet d'évasion. Mais comme, par suite de la négligence de celui qui avait fait le dénombrement, on les trouva un jour plus nombreux qu'on ne l'avait cru, on eut honte de ces mesures de défiance, et, persuadé que personne ne songeait à échapper, on supprima pour l'avenir cette inutile formalité. Aucun des novices de la Province n'avait suivi les Pères à Carthagène, les séductions et les menaces dont ils avaient été assaillis leur ayant fait déserter la Compagnie. Il y en eut un cependant (le F. Lanza, dont nous avons

Digitized by Google

donné la notice, page 47) qui, déguisé en matelot, s'embarqua pour la Corse où il fut de nouveau reçu dans la Compagnie (1).

Cependant les commissaires du roi ayant complété leurs informations sur le nom, le pays et le degré de chacun, on embarqua les proscrits sur douze navires appartenant à diverses nations et placés sous le commandement de Don François de Vera, homme d'une bonté antique et bien connue. Les vents ne permirent pas de sortir du port avant le 2 mai, et le P. Joseph Sanz, frappé dans cet intervalle d'une maladie dangereuse, dut être reporté à terre où, peu de jours après, il s'en alla reposer au ciel.

Le 20 mai, ses compagnons touchaient à Civita-Vecchia dont l'entrée leur était, pour de justes motifs, interdite au nom du Pape, comme elle l'avait été naguère aux Jésuites d'Aragon. François de Vera résolut de les conduire en Corse. C'est ainsi que nos Pères de Tolède me racontèrent leurs aventures jusqu'à ce que, la nuit survenant et me contraignant à regagner mon navire, la continuation en fût ajournée au lendemain.

---

(1) Le P. Peramas ne parle ici que des novices de la Province de Tolède : nous avons vu, dans dans le Document XV, comment les novices de Villagarcia surmontèrent les ruses et les violences de la persécution.

Digitized by Google

13 juillet. — Après la messe, je retourne chez nos Pères de Tolède où je dîne encore. Mais, plus que le dîner, d'ailleurs très-frugal et tel qu'il convenait à des religieux et à des proscrits, le récit de leurs pérégrinations me charmait. Ils le reprirent volontiers dans les termes suivants. Don François de Vera, se voyant donc repoussé de Civita-Vecchia, tourna ses pensées vers la Corse. Mais, avant que nous eussions remis à la voile, le P. Joseph Velasco succomba tout à la fois à la violence de la maladie dont il fut saisi et au chagrin avec lequel il apprit le refus que nous avions essuyé. Ses restes, déposés à terre, reçurent des Pères de Saint-Dominique une charitable sépulture, et ainsi obtenait-il, après sa mort, l'hospitalité que, vivant, on lui avait refusée.

Quittant Civita-Vecchia le 23 mai, nous reprenons la mer, et le 26 nous étions devant Bastia d'où nous nous détournons pour faire route vers le golfe de Saint-Florent quand nous sûmes que les Pères de la Province d'Aragon nous y avaient précédés avec la flotte d'Antoine Barcello. Au fond du golfe, qui peut abriter mille navires, est située la petite ville de Saint-Florent avec son château de médiocre importance. Ayant donc jeté l'ancre dans cette baie, nous admirons à l'envi les dons que la nature a si largement prodigués à ces contrées, lorsque le 24 juin nous voyons arriver la flotte de Jean Lom-

Digitized by Google

bardon avec les Jésuites de la Province d'Andalousie. Ils furent suivis le 27 de ceux de Castille sous les ordres de Jacques Argote : d'où il résulta en ces quelques jours une telle affluence de Jésuites que sans doute, jamais en aucun lieu, il ne s'en vit un si grand nombre en même temps. Mais tandis que nous nous embrassions et nous consolions réciproquement, nos trois commandants examinaient entre eux les mesures à prendre au sujet de tant de Jésuites auxquels le Pape refusait l'accès de ses États. A l'intention exprimée par Lombardon et par Argote de les laisser en Corse, Vera opposait le devoir d'attendre des lettres de Madrid, donnant pour raison que cette île bouleversée par la révolution et le tumulte de la guerre ne lui paraissait pas un séjour convenable pour des religieux et des prêtres. Mais les deux autres ne lui étant pas subordonnés dans l'exercice de leurs fonctions, chacun se réserva d'en décider à son choix; et, le 14 juillet, les Jésuites de l'Andalousie furent sans plus de façon jetés sur la plage d'Argaiola sans nul souci de les pourvoir d'un asile. Les plus intrépides s'estimèrent heureux de trouver dans leurs explorations quelque étable ou quelque masure pour se mettre à couvert; et les autres étendirent leur pauvres bagages sur le rivage pour y passer la nuit. On se débarrassa de même des Castillans, à cette différence près que la ville de

Digitized by Google

Calvi, un peu plus considérable qu'Argaiola, leur échut en partage. Après le départ des Jésuites andalous et castillans du port de Saint-Florent arrivaient les navires chargés d'une partie de la Province d'Aragon; mais le jour suivant ils reprirent la route de Bonifacio où ils devaient aborder.

Nous seuls de la Province de Tolède nous étions donc restés dans la baie de Saint-Florent où, pour mettre un terme à ses pérégrinations, le Père Antoine Mayo alla jouir de l'éternel repos et reçut une charitable sépulture dans l'église des Pères de Saint-François de Nonza.

Cependant après avoir inutilement attendu les ordres de Madrid pendant cinquante-sept jours, François de Vera se dirigea sur Ajaccio plutôt pour rompre l'ennui de cette longue attente de nouveaux ordres qu'avec la résolution de nous y laisser. Nous arrivâmes dans ce port le 27 juillet, et nous y trouvâmes les Aragonais dont Barcello avait subitement interrompu le débarquement déjà à moitié opéré. Laissés libres d'aller tous les jours à terre pour nous reposer un peu, nous pûmes, le 31 juillet, assister au collége à la fête de notre Père saint Ignace, et ce fut pour nous la plus douce de toutes les consolations. Mais la réponse de Madrid ne venait pas, et notre commandant, fatigué de cet éternel retard, prit le parti de pousser jusqu'à Gênes.

Digitized by Google

Le lendemain Barcello sortait aussi d'Ajaccio, amenant ses Aragonais à Bonifacio où, leur ayant trouvé une hospitalité honorable, il les déposa enfin.

Là se termina, ou plutôt fut interrompue à l'improviste la relation de nos Pères de Tolède par la nouvelle de la mort du Frère Jean Suarez. Je courus à son navire suédois, qui était aussi le mien; et toutefois sa mort ne fut pas pour moi un événement imprévu puisque je la lui avais annoncée en lui disant qu'il jetterait bientôt l'ancre dans un port très-tranquille et très-sûr ! La perte d'un jeune homme doué d'une si belle intelligence, de mœurs si angéliques, ne pouvait manquer d'éveiller de vifs regrets parmi ceux auxquels il était enlevé. A la chute du soleil, les Jésuites accompagnèrent le corps, du navire à terre où, reçu par le clergé et un grand concours de peuple, il fut conduit à la cathédrale. Les assistants, comme il arrive d'ordinaire, faisaient effort pour l'approcher, et ils s'écriaient en le voyant : C'est un saint Louis de Gonzague, c'est un saint Louis! Quel heureux sort! Le voilà sûrement en paradis !

14 juillet. — Funérailles de Jean Suarez mort hier. Les chanoines et la multitude des Jésuites assistent à la grand'messe. L'enterrement achevé, je reviens auprès de nos Pères de Tolède qui reprennent comme il suit le discours de la veille : Partis d'A-

Digitized by Google

jaccio le 23 août, nous étions le 28 devant Gênes dont toute la côte offre le tableau le plus agréable et le plus délicieux qu'on puisse imaginer. La majesté de ses édifices religieux, la splendeur de ses palais, les villas, les jardins, la campagne, tout se réunit pour faire de cet ensemble un spectacle véritablement enchanteur. Quand nous fûmes à proximité de la ville, des barques chargées de marchands de fruits se détachent du rivage et s'avancent au-devant de nous au bruit des symphonies. Mais ce n'était pas assez pour tempérer l'ordre rigoureux signifié à l'instant par la République et interdisant absolument à tous les Jésuites l'entrée de tous ses ports de la Ligurie. Contraints de rester sur nos vaisseaux, nous y reçûmes de nombreuses marques de sympathie de la noblesse génoise fort empressée d'entendre la triste Iliade de nos malheurs. Mais pendant que nous étions ainsi à l'ancre, une horrible tempête s'éleva, qui mit l'air et le ciel en feu et bouleversa la mer. A la lueur sinistre des éclairs et aux éclats de la foudre, on eût pu croire à un cataclysme général. Depuis Carthagène jusque-là nous n'avions affronté rien de semblable, et les habitants nous affirmèrent avoir vu souvent des navires se perdre par des bourrasques beaucoup moins fortes. Les nôtres s'en tirèrent cependant à leur honneur, quoique trois d'entre eux eussent été frappés de la

Digitized by Google

foudre. Bientôt après, l'ambassadeur d'Espagne, Jean Corneio, nous ayant fait signifier de retourner à Ajaccio, nous partîmes. Les vaisseaux dont la marche était plus rapide y arrivèrent le 21 septembre, et les retardataires le 29. Nous débarquâmes aussitôt; mais les démarches de notre Provincial, le Père Antoine Maurin, pour nous obtenir un logement convenable, ne purent aboutir, et il fallut nous disperser par groupes de sept ou huit dans beaucoup de petites maisons en y installant des lits partout où se présentaient les moindres recoins capables d'en contenir et jusque dans les cuisines. Le Provincial s'établit avec les Pères les plus âgés dans le collége de la Compagnie. Pour nos étudiants, on nous accorda, moyennant des frais considérables à notre charge, de faire disposer les bâtiments depuis longtemps inoccupés du séminaire. Là notre jeunesse reprit avec beaucoup d'ardeur ses études et ses exercices accoutumés de classes et d'argumentations; mais pour les autres on avait peine à trouver place et surtout pour célébrer, vu le grand nombre de prêtres qui remplissaient la ville. Aussi, malgré la charité des Jésuites de Rome qui nous avaient procuré des vases sacrés et des ornements, nous ne trouvions pas d'habitations convenables pour mettre à profit les secours envoyés. Cependant au milieu de ces épreuves nous avions au moins la

Digitized by Google

consolation de reposer nos pieds sur un peu de terre ferme, lorsque nous vîmes tout à coup, dans Ajaccio, une irruption de troupes françaises qui prennent possession de la ville et de la citadelle au nom du Roi. Les Jésuites durent les premiers céder la place aux soldats, et il n'y avait pas à s'étonner que nous dussions déloger, lorsque les églises étaient elles-mêmes transformées en casernes. Un délai de deux heures fut donné à nos cent trois jeunes scolastiques pour évacuer le séminaire, et il n'y eut presque pas un seul des autres qui n'eût à changer aussi de demeure, quelques-uns ayant même à s'exécuter jusqu'à cinq reprises différentes, et toujours pour céder la place aux Français. Et c'est (ajoutaient ces bons Pères de la Province de Tolède) la raison pour lequel vous nous trouvez ici disséminés parmi les séculiers et rejetés au milieu du monde, ce qui serait très-malséant pour des religieux si l'absolue nécessité n'était une excuse suffisante. Vous voyez à quelle gêne nous sommes réduits : si bien que, prière, étude, sommeil, repos, cuisine, tout se fait au même endroit, et une seule chambre nous tient lieu de collége. L'unique satisfaction qu'on ait pu donner aux exigences religieuses a été de régler que nous ne serions jamais moins de trois ou quatre ensemble, et c'est pourquoi nos lits sont pressés les uns contre les

Digitized by Google

autres, ainsi que vous les voyez. Cependant, par la grâce de Dieu, nous ne laissons pas de vivre très-joyeux et en bonne santé dans une si grande gêne; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que depuis la promulgation de notre exil jusqu'à présent, la mort n'a frappé que neuf d'entre nous, c'est-à-dire un nombre bien inférieur à celui qu'elle nous enlevait d'ordinaire durant le même intervalle de temps dans le seul collége impérial. » L'entretien de ce jour se termina ici, et je revins à mon navire en prenant congé de mes hôtes.

15 juillet. — Plusieurs Jésuites autrichiens sont partis cette nuit pour leur Province, l'amiral leur ayant délivré un passe-port dans lequel il était dit que, chassés par le Roi-Catholique, par suite de la suppression de la compagnie de Jésus dans ses États, ces religieux rentraient dans leur patrie avec son agrément et que les magistrats des villes sur le territoire desquels ils passeraient étaient priés de leur prêter aide et protection. En outre, mention était faite du viatique accordé, suivant les ordres du Roi, à chaque voyageur.

Aujourd'hui une messe grecque a été célébrée sur notre vaisseau par des prêtres de ce rite. Je n'y assistai pas, étant déjà descendu à terre pour dire la mienne. Après la messe, je retournai chez nos Pères de Tolède, qui en me saluant me témoignè-

Digitized by Google

rent leurs regrets à la pensée que cette visite serait la dernière, s'il était réellement vrai que nous remissions incontinent à la voile. Après quelques mots échangés à ce sujet, ils répondirent par les détails suivants à nos questions sur la ville qu'ils habitaient : Ajaccio compte environ dix milles âmes et possède un siége épiscopal, mais où l'évêque s'abstient de résider, la cité étant presque toujours envahie par le tumulte des armes. Notre église est elle-même actuellement pleine de soldats. Les habitants ont l'esprit vif; ils sont naturellement pieux, mais passionnés pour la guerre autant qu'il se peut dire. Les affaires domestiques sont laissées aux femmes, les hommes ne se préoccupent guère que de rixes et de batailles; mais les femmes ont de leur côté une énergie plus que virile. Il n'est pas rare de les voir revenir des champs portant sur la tête une énorme fagot, sur le dos un enfant emmaillotté et suspendu à leur cou, par-devant une corbeille amplement garnie; les mains et la bouche sont employées à filer, et avec cela elles marchent d'un pas si ferme et si délibéré que c'est merveille de les considérer. Mes hôtes ajoutèrent sur la ville et les mœurs d'Ajaccio beaucoup de particularités qu'il serait trop long d'intercaler ici.

Aujourd'hui quatre des Nôtres, dont trois du Nouveau-Royaume et un de Quito, ont été rejoindre

Digitized by Google

sur le *Jason* les déserteurs de la Compagnie. Les transfuges étaient médiocrement estimés de la population. L'un d'entre eux alla se plaindre de nous, nous accusant de ne pas vouloir communiquer avec eux et de désapprouver le très-excellent parti qu'ils avaient pris : ils reprochaient aussi à plusieurs des Nôtres de les avoir flétris des noms de dissidents, de fuyards, de déserteurs et d'amateurs de dignités.

16 juillet. — Ordre de l'amiral à tous les Jésuites de rallier leurs vaisseaux respectifs dans l'après-midi et de n'en plus sortir. Après avoir dit la messe et salué mes amis, je regagnai donc le mien avant dîner. On expliquait cette mesure par diverses raisons, chacun s'abandonnant à ses propres conjectures : ainsi, les uns en faisaient peser la responsabilité sur les déserteurs qui avaient, disaient-ils, blessé les susceptibilités des habitants, tandis que d'autres l'attribuaient au seul désir de profiter du premier vent favorable pour mettre à la voile, et d'autres encore au mécontentement causé par les prétendues menées des Jésuites pour détourner les Grecs de passer en Espagne. Afin de comprendre cette accusation, il faut savoir que Ajaccio abritait alors une centaine de familles grecques venues en Corse dans l'année 1672 et qui, d'abord établies au diocèse de Sagone, en un village qu'ils avaient fondé et appelé dans leur

Digitized by Google

langue *Paromia*, s'étaient en dernier lieu, et à la suite des guerres, réfugiées dans Ajaccio d'où l'Esgne s'efforçait de les attirer chez elle pour y cultiver les montagnes désertes de la Sierra Morena. Tel fut donc le délit imputé aux Nôtres, je ne sais pas par qui : comme si, pour se venger de l'exil prononcé contre eux, ils eussent ambitionné de déjouer les projets du gouvernement en dissuadant les Grecs de ce voyage. Mais leurs prêtres, interrogés à cet égard, protestèrent que, bien loin de combattre ce dessein, les Jésuites ne leur en avaient pas même parlé, et que c'était un capitaine espagnol, dont ils désignèrent le nom, qui leur avait vivement conseillé d'y renoncer.

17 juillet. — Dimanche. Le matin messe de notre aumônier, et le soir l'amiral donne, par un coup de canon, le signal du départ.

18 juillet. — Aujourd'hui a lieu un service pour la reine de France. Sa mort interrompit les préparatifs d'une solennité dramatique que les officiers français préparaient pour reconnaître l'accueil qu'ils avaient reçu des Espagnols.

19 juillet. — Un Mexicain avec un autre membre de la Province de Quito vont se réunir aux déserteurs. Le canon retentit une seconde fois dans l'après-midi et une troisième vers minuit. Peu s'en fallut qu'à la sortie du port nous n'allassions nous

Digitized by Google

heurter contre le *Rosario* placé à côté de nous.

20 juillet. — Nous fûmes exposés à un péril très-grave la nuit précédente : un navire danois arrivant sur nous à pleines voiles se trouvait déjà fort près de nous quand nos matelots l'aperçurent, et ce ne fut que par une manœuvre vigoureuse et très-prompte qu'ils évitèrent un choc qui nous eût coulés à fond. La vérité est que notre pilote nous avait cru perdus.

La violence du vent contraire nous tourmenta ensuite toute la journée et bouleversa la mer au point que les nausées et les maux de cœur augmentèrent à l'excès sans qu'on pût recouvrer un instant de repos ou de soulagement. L'amiral se voyant entraîné dans le détroit de Sardaigne fit arborer le pavillon pour enjoindre aux pilotes de chercher un refuge où l'on pût jeter l'ancre. Conduits vers l'île Asinara, à l'extrémité du détroit, du côté de la Sardaigne, nous y restâmes abrités contre le vent et les flots. Le *Rosario* se sépara de nous aujourd'hui, et nous ne le revîmes plus que dans le port de Saint-Florent.

22 juillet. — Nous levâmes l'ancre le matin, et le changement subit du vent nous la fit jeter de nouveau.

23 juillet. — Calme. La petite île va se déroulant toujours plus distinctement sous nos yeux. Déjà

Digitized by Google

nous distinguons quelques insulaires et leurs cases peu éloignées. Le ciel s'étant éclairci, nous commençons à reconnaître aussi la campagne Sarde, Sassari et les cités voisines, le tout formant ensemble un coup d'œil admirable. Nous voyons bientôt arriver de l'intérieur une troupe de soldats qui campa sur la plage et posa des vedettes pour surveiller les mouvements de nos vaisseaux.

24 juillet. — Messe et communion. Nous levons l'ancre; et quand nous passons près de la forteresse, la garnison tire un coup de canon et hisse l'étendard royal. La Capitane répond en élevant le pavillon espagnol, et les autres navires ceux de leurs différentes nations.

25 juillet. — Fête de saint Jacques. Messe et communion. Vent propice. Au coucher du soleil nous passons devant le port d'Ajaccio.

26 juillet. — Sainte Anne. Messe. A la faveur du vent, nous côtoyons la Corse.

27 juillet. — Nous voyons dans la matinée Calvi où sont les Pères castillans, et puis Argaiola où se trouvent ceux de l'Andalousie. Le vent nous manque au moment où nous sommes à l'entrée du golfe de Saint-Florent.

28 juillet. — Deux heures après midi nous jetons l'ancre dans le golfe, à trois milles de la ville, dans l'endroit où l'eau est plus haute. Avant qu'on nous

Digitized by Google

ait mis à terre, une petite embarcation vient à nous chargée de pain, de fruits et autres menues provisions ; puis dans le même port nous rencontrons le *Rosario*. Nous pouvons constater ensuite l'exactitude de ce que nos Pères de Tolède m'ont dit de Saint-Florent, mais nous découvrons en plus, campés près de la ville, qui est de leur parti, les français au nombre de trois mille.

29 juillet. — Les deux navires danois et suédois de notre flotte, la *Donna-Amabile* et le *Stockholm*, nous atteignent vers le soir, leur allure plus lente ne leur ayant pas permis de marcher de concert avec nous.

30 juillet. — Le matin le choix nous est laissé d'aller à Bastia par terre ou par mer, comme il nous agrée davantage. Mais l'obligation de doubler tout le cap Corse sacré prolongeait le voyage par mer, tandis qu'il s'agit par terre d'un court trajet de neuf milles ; il n'est quasi personne qui ne veuille adopter ce dernier parti. Pour moi, je me rappelai l'avis de Caton qui, parmi les trois sottises dans lesquelles il se reprochait d'être tombé, comptait celle d'avoir été par mer en un lieu où il aurait pu se rendre par terre. Aujourd'hui notre Recteur est passé avec deux Consulteurs sur la Capitane, où s'en trouvait un troisième, à l'effet de se concerter tous quatre sur la conduite à tenir à Bastia et tout particulièrement

Digitized by Google

en ce qui concernait les études de nos jeunes gens. Il revient le soir, apportant avec lui deux mois de notre pension, et il remet à chacun sa part pour subvenir aux dépenses nécessaires durant la route, aussi bien que dans la ville, en attendant qu'on nous ait trouvé un logement et prescrit les règles à suivre. Un Français, le P. Michel Mendagna, qui s'était décidé en Corse à se réunir aux Pères du Paraguay, accompagnait le Père Recteur. Quelques barques de transport viennent de Bastia vers le milieu du jour, afin de prendre nos lits et nos bagages, l'amiral ne voulant pas se risquer dans un port trop peu profond pour des vaisseaux d'un aussi fort tirant d'eau que le sien.

31 juillet.—Fête de notre bon Père saint Ignace. Nous fûmes réveillés avant l'aube pour assister à la messe de notre chapelain. Chose singulière, que parmi tant de Jésuites il n'y en eût pas un seul auquel fût concédé le pouvoir de célébrer les divins mystères le jour de la fête de leur saint et bien-aimé Père! Tous cependant, nous demandâmes avec instances et nous obtînmes la communion. On transborda ensuite nos effets sur les bateaux destinés à les conduire à terre. Déjà tous prêts à débarquer, nous étions impatients de fouler enfin le sol pour gagner Bastia par terre, quand on nous signifia de la part de l'amiral de prendre la voie de

Digitized by Google

mer. La cause de ce contre-ordre était un avis donné la nuit précédente par le général français du peu de sécurité qu'il y aurait pour les Jésuites à prendre une route sur laquelle on s'attendait à une bataille pour le lendemain. Et ces informations n'étaient que trop exactes, car la mêlée commença à minuit pour se continuer jusqu'à midi. Une petite fontaine qui jaillissait à peu de distance du camp des Français fut le prix de cette victoire achetée par des flots de sang, et ce combat, le premier qui eut lieu après la trêve conclue entre les Français et les Corses, se passa au même endroit où quarante ans auparavant s'était ouverte la guerre entre les Corses et les Génois. Nous espérions que, la voie de terre nous étant fermée, nous pourrions profiter pour nous-mêmes des transports affectés à nos bagages, et grande était notre impatience. Mais la journée s'écoula sans rien conclure. Vers le soir, l'amiral vint redemander à notre pourvoyeur les passe-ports qu'il lui avait remis. Nous le prîmes pour arbitre entre nous et le pourvoyeur qui voulait malgré nos représentations faire enlever nos lits et nos bagages et nous laisser ainsi dépourvus. Mais l'amiral prit mal nos réclamations, se mit en colère et finit par nous dire d'un ton méprisant : Allez coucher à fond de cale. Nos justes observations ainsi repoussées, nous nous rappelâmes la sagesse et la vérité de

Digitized by Google

cette sentence d'Horace : *Durum, sed levius fit patientia quidquid corrigere est nefas.* Mais nous devions aussi nous rappeler que depuis notre expulsion nous étions le rebut du monde : *Tanquam purgamenta facti sumus hujus mundi, omnium peripsema usque adhuc.* Le jour viendra, nous l'espérons, où *exultabunt ossa humiliata.* En se retirant, l'amiral ordonna que, dès que le vent se lèverait, nous prissions place sur les bâtiments de transport pour être dirigés vers Bastia. Un peu plus tard, pendant le souper, nous entendîmes un coup de canon, et, regardant le côté d'où il partait, nous nous aperçûmes que c'était une décharge de la forteresse voisine de Saint-Florent. Les Corses se flattaient d'intimider par ce signal un navire français en course dans ces parages; et, ne le voyant pas disposé à obéir, ils tirèrent deux fois encore, sans mieux réussir à l'atteindre qu'à l'arrêter. Les boulets sifflèrent tout près d'un de nos vaisseaux, le *Néron*, qui se couvrant aussitôt du pavillon anglais mit fin à la démonstration. Plus avant dans la nuit, arriva de la part de l'amiral la défense de naviguer vers Bastia jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, plus incertains que jamais de notre sort, nous nous étendions sur le plancher comme il nous avait été prescrit; et beaucoup, ne trouvant où s'abriter, furent contraints de passer la nuit à la belle étoile. Aujourd'hui nous

Digitized by Google

a rejoint le Frère anglais Thomas Bruno qui préféra notre compagnie au plaisir de passer en terre ferme.

1er août. — Ordre est envoyé par l'amiral de transférer sur des bateaux de Livourne les bagages déjà chargés sur des bateaux français, afin d'échapper aux dangers qu'on pourrait courir du côté des Corses. Quant aux Jésuites, son avis était de les expédier sur ses navires, et il en conféra avec les capitaines. Cependant un nouveau combat s'était engagé de grand matin entre les Corses et les Français et il se passa sous nos yeux. Il dura trois heures; d'un côté il y avait l'avantage du nombre, et de l'autre celui de la position; mais de part et d'autre on déploya une valeur et un courage incroyables; toutefois la victoire demeura finalement aux Français.

2 août. — Nous voyons, la nuit venue, une multitude de feux, allumés par les vainqueurs, sans doute en signe de joie. Nous avions tout le temps de jouir de ce coup d'œil, vu que le défaut de lit ne nous engageait guère à chercher le sommeil sur les planches. Un peu après minuit nous reprîmes notre course; le *Rosario* ne nous accompagnait pas; il avait fait passer sur les autres vaisseaux la petite troupe de Jésuites qu'il portait, pour les remplacer par quelques proscrits des autres nations, et il se

Digitized by Google

dirigea avec eux sur Livourne. Plusieurs barques chargées de nos effets naviguaient avec nous, et de l'une des nombreuses tours ou forteresses qui protégent tout le littoral corse, on tira sur elles tandis qu'elles rasaient la plage; elles s'inquiétèrent moins toutefois de ce danger que de l'apparition d'un brigantin corse courant sur elles et faisant mine de vouloir les assaillir. Effrayées, elles signalent leur détresse à la Capitane qui s'arrête incontinent et s'apprête à la défense. Mais cela suffit: le brigantin, virant de bord, se retira. Nous étions alors auprès du Cap Corse, et de là nous voyions l'île la Rosa qui est à peine séparée de la Corse, et, dans le lointain, Capraja.

3 août. — Nous avions doublé le Cap Corse avant l'aube, et nous jouissions au lever du jour de la vue de diverses cités maritimes et des belles campagnes dont elles sont environnées. L'île d'Elbe se montra vers midi, et Bastia bientôt après. Le vent nous secondait si bien que nous eussions pris port ce jour-là même, si on n'avait perdu le temps à vouloir attendre la Capitane demeurée en arrière. A l'entrée de la nuit, l'amiral donna par deux coups de canon et par trois phares élevés sur les mâts le signal de serrer les voiles de manière à résister à la violence du vent, et nous passâmes la nuit dans l'immobilité.

Digitized by Google

4 août. — Le vent, devenu contraire, s'apaisa vers le milieu du jour, et une brise favorable nous rapprocha du port dont nous étions encore à trois lieues quand des canots vinrent s'offrir pour nous débarquer. Ils nous déposèrent à terre au coucher du soleil, et nous allâmes aussitôt rendre grâce à Dieu dans l'église de Saint-Jean. Le pourvoyeur nous attendait là, pour nous donner par écrit l'adresse de nos logements respectifs, et nous sûmes gré aux officiers français d'avoir récemment fait numéroter les maisons. A moi et à huit de mes compagnons échut le numéro 98 vers lequel nous nous dirigeâmes immédiatement, laissant nos lits et nos effets sur les navires. Le souper et le sommeil furent tels qu'ils peuvent être dans une habitation absolument dépourvue de toute chose, mais cependant plus agréable que dans le vaisseau. La Capitane et le *Jason* se dirigèrent, sans délai, vers le continent, la première avec les religieux non sujets de l'Espagne, le second avec les déserteurs de la Compagnie.

5 août.—Aujourd'hui, les Jésuites du *Stockholm* et du *Néron* gagnèrent la terre à leur tour et furent casés de la même façon que nous. Les étroites bornes dans lesquelles nous sommes relégués rappellent tout à fait ce que j'ai dit sous la date du 14 juillet de la situation de nos Pères de Tolède dans Ajaccio. Arrivée de notre Recteur, qui avec l'auto-

Digitized by Google

risation de l'amiral, était parti avant nous de Saint-Florent, sur l'un des bateaux affectés au transport des bagages. Il arrivait cependant plus tard que nous, ayant eu à lutter contre le vent qui le refoulait vers les côtes et l'obligeait à chercher un abri dans les ports. Nos bagages et jusqu'à nos habits se détériorèrent dans la traversée, et même beaucoup d'entre nous perdirent leurs malles avec tout ce qu'elles contenaient, c'est-à-dire deux mois de la pension allouée par le roi, aussi bien que tous les dons et les subsides offerts par des amis et des parents, sans qu'il nous fût possible de les recouvrer jamais.

6 août. — Aujourd'hui, enterrement du P. Joachim Insausti, Mexicain; déjà mourant quand il fut débarqué et porté hier au collége, il obtint la grâce, qu'il avait tant désirée, d'expirer dans une maison de la Compagnie.

On s'occupe des moyens de caser nos scolastiques; mais les Provinciaux ne peuvent se mettre d'accord sur ce point; celui de Santa-Fè refusait de céder un des deux couvents qui lui avaient été assignés pour ses religieux, et l'on ne trouvait pas une autre maison convenable pour les scolastiques.

8 août. — Publication d'un arrêté en vertu duquel tous les Jésuites sont tenus d'acheter la viande chez le ministre d'Espagne, sous peine d'amende,

Digitized by Google

pour les bouchers qui la leur vendraient ailleurs. Un domestique mexicain s'évade après avoir enlevé tout ce qu'il a pu à un Père avec lequel il était venu.

9 août. — Le Recteur du collége de Bastia invite aujourd'hui les Provinciaux d'Amérique et se montre plein de prévenances pour eux.

10 août. — Le même Recteur, voyant que nous manquons de ressources pour nous occuper utilement, nous permet d'emprunter à la bibliothèque tous les livres dont nous aurions besoin : nous les prenons presque tous.

11 août. — On cherche à louer une maison pour y réunir les jeunes théologiens du Paraguay dispersés alors, comme tous les autres, dans beaucoup de demeures différentes.

13 août. — Le ministre espagnol nous vend la viande un sou de plus que les autres bouchers, déclarant agir ainsi pour compenser le dommage qui résulte pour lui des deux mois de vivres remis à l'avance.

20 août. — Les théologiens du Paraguay passent dans la maison qui leur a été préparée.

22 août. — On songe également à se pourvoir d'une maison pour les philosophes ; nos Provinciaux ayant autant à cœur de le faire pour l'avantage manifeste des jeunes étudiants, qu'à raison des vives et récentes recommandations du Général, le R. P.

Digitized by Google

Laurent Ricci, qui, en nous exhortant à la patience et à la confiance en Dieu, insistait fortement sur l'observation des règles, la vie commune, et le devoir de maintenir le plus possible les usages de nos colléges.

23 août. — On consent à la sortie de deux scolastiques de la Province de Lima, lesquels ont protesté n'avoir pas la force et le courage de soutenir le poids des misères présentes et la perspective des maux à venir.

24 août. — Ouverture d'un triduum d'exercices spirituels pour les théologiens.

26 août. — Bruit du prochain passage des Jésuites en Italie sur les vaisseaux français venus aujourd'hui dans le port.

27 août. — Entrée dans la ville du général français Chauvelin envoyé pour combattre les Corses.

28 août. — Le général français ordonne que, après avoir fait l'inventaire de ce qui leur appartient, les Jésuites abandonnent le collége, déjà en partie occupé par les soldats, et se dirigent sur Gênes où le roi pourvoira à leur nourriture et à leur pension. Il nous enjoint aussi, à nous venus d'Amérique, de partir pour la Ligurie : cet ordre afflige les habitants qui nous étaient très-affectionnés; nous en avons la preuve dans la sollicitude avec laquelle les au-

Digitized by Google

torités de Bastia veillèrent à ce que nous ne fussions victimes d'aucune fraude, si petite qu'elle fût, dans l'achat en détail de diverses denrées. Quand un des édiles voyait notre acheteur revenir du marché, ils pesait de nouveau chaque objet pour s'assurer de la probité des marchands. Les Religieux ne nous avaient pas été moins secourables que les séculiers, et ils recueillirent même un bon nombre des Nôtres dans leurs monastères.

29 août. — On fait les provisions pour le prochain départ.

30 août. — Les bagages sont portés aux navires français expédiés pour conduire les Jésuites en Italie. On comptait sept de ces navires et huit cents Jésuites environ. Les navires furent insuffisants, on dut en noliser d'autres à nos propres frais, bien que l'avance de nos deux mois de pension fût presque déjà absorbée par l'acquisition des meubles et ustensiles de ménage faite les jours précédents, quand rien ne nous faisait prévoir notre expulsion de Bastia.

31 août. — On continue le matin à charger nos effets; le soir on nous embarque nous-mêmes. Le navire destiné aux cent vingt-sept religieux du Paraguay aurait pu à peine en contenir vingt, un peu à l'aise. Il était impossible de se tenir sous les ponts où l'on avait pas même l'intervalle nécessaire pour

Digitized by Google

étendre ses membres, bien moins encore pour y mettre des matelas. Aussi la plupart d'entre nous passèrent-ils la nuit au frais. Peu après le coucher du soleil, la frégate française qui portait les Pères du collége de Bastia donna par un coup de canon le signal du départ, et avec les dernières heures d'août finit notre séjour dans cette ville de Bastia où nous étions débarqués le 4 du même mois. Mais combien différentes de nos premières impressions était celle que nous emportions de la Corse au moment de nous séparer d'elle ? La jugeant, à notre arrivée, d'après ce que nous avions lu ou entendu raconter, nous nous la représentions comme une sorte de monstruosité dans la nature et un repaire de bêtes féroces, et telle fut l'épouvante que cette opinion répandit parmi quelques-uns, que la perte de leur vocation en fut en quelque sorte la conséquence. Mais notre trop rapide séjour en cette île nous la rendit bientôt si chère que nous eussions souhaité nous y établir à jamais, et, forcés de la quitter, nous y laissâmes du moins nos cœurs, tant elle nous avait charmés par la richesse des dons que la nature lui a prodigués et par sa franche et cordiale hospitalité !

1^er^ septembre.—Nous longeons la Corse jusqu'au promontoire sacré auprès duquel est la tour de Sénèque, et de là nous tournons vers la république

Digitized by Google

de Gênes, laissant à droite Capraja, d'abord puis la Gorgona plus près de la Ligurie.

2 septembre. — Grand vent et grosse mer pendant la nuit. Le matin nous distinguâmes Gênes dans le lointain, et nous vîmes pour la première fois une trombe marine, mais au moment où elle disparaissait insensiblement. A midi nous entrions dans le port de Fino, dont la forme est si singulièrement arrondie, qu'on le croirait tracé au compas; il est couronné par une chaîne de montagnes dont la mer vient baigner la base. Le capitaine français, ayant jeté l'ancre, informe aussitôt de notre arrivée l'ambassadeur de France à Gênes.

3 septembre. — Il n'est pas permis aux Jésuites de prendre terre, et des gardes sont même échelonnés par les Génois le long de la plage pour s'opposer au débarquement, ce qui nous est très-pénible non-seulement à cause du désir que nous avions de regagner la terre, mais aussi par suite du dégoût de la nourriture qui nous était distribuée en quantité fort restreinte et en très-mauvaise qualité. Elle se réduisait chaque jour à trois onces de viande salée avec une poignée de riz et une demi-livre de biscuit si moisi et rempli de vers, que, dès la première fois que je le vis, j'en fus dégoûté pour toujours. La viande d'ailleurs ne nous était pas donnée chaque jour, et le riz était aussi quelquefois rem-

Digitized by Google

placé par trois onces environ de légumes. Nous pouvions, en un mot, nous tenir pour morts, si la navigation se fût prolongée ou si des bateliers génois ne fussent venus sur nos vaisseaux nous vendre des fruits et du pain. On fit demander, de Gênes, au capitaine français, les ordres concernant les Jésuites, qu'il avait reçus du général commandant à Bastia, et il les envoya.

4 septembre. — Ne pouvant sortir du navire et n'ayant pas d'autel, nous entendîmes en esprit la messe qui se dit sur le navire voisin. La pluie commença bientôt après et dura toute la journée. Dans la soirée, le commandant de la frégate, ayant convoqué les Provinciaux, leur annonça que les Génois accorderaient aux Jésuites le passage sur les terres de la république et qu'ils les pourvoiraient du nécessaire, à la condition que chaque Religieux verserait au préalable une somme de cinq piastres pour subvenir aux dépenses de la route. Et comme il insistait sur l'obligation rigoureuse de fournir cette cotisation, les Provinciaux alléguèrent l'impossibilité où ils étaient de le faire, leurs seules ressources se bornant aux deux mois de pension soldés par le roi d'Espagne, et dont la majeure partie avait été employée, à Bastia, pour les premiers frais d'installation, lorsqu'on ne pouvait pressentir un nouveau déplacement. Maintenant ils devaient, ou s'avouer

Digitized by Google

hors d'état de subir cette contribution, ou se résoudre à passer un mois entier absolument privés de tout subside. Mais à ces justes représentations le capitaine répondait brutalement : Ce qui importe avant tout, c'est que l'argent soit compté, et celui qui ne le donnera pas restera sur mer et sera privé de nourriture; puis les vêtements, les lits, tous les effets des Jésuites seront vendus, jusqu'à ce qu'ils aient complété le chiffre indiqué, car il est de toute nécessité d'en venir là, sous peine de mourir de faim sur les navires. Les meilleures raisons contre une telle oppression furent inutiles. Le capitaine y répondait toujours par le même refrain. Quand la connaissance de la position déplorable qui nous était faite fut répandue parmi nous, elle y causa une sorte d'étourdissement. Pour tous en effet il ne s'agissait de rien moins que de demeurer sans nourriture ou sans vêtements. La nuit fut très-rude et la pluie augmenta nos souffrances, car elle nous empêchait de reposer sur le pont : au-dessous, la place nous manquait pour nous y tenir. Et même sous cet abri nous n'étions pas suffisamment protégés contre l'eau qui trouvait passage entre les planches mal jointes du pont, et si bien qu'il était impossible de se garantir. Il m'arriva qu'ayant changé de place pour me soustraire à l'un de ces arrosoirs, il m'en fallut subir

Digitized by Google

deux autres dans le coin où je m'étais réfugié et où je dus passer toute la nuit. Pour comble de malheur, la cabine dans laquelle plusieurs avaient déjà couché était fermée, et nous sûmes du pilote que le capitaine en avait ainsi décidé, parce que, nos malles étant déposées en cet endroit, il craignait que nous n'enlevassions l'or et l'argent dont il nous croyait magnifiquement approvisionnés, afin de les cacher et de protester ensuite plus hardiment que nous n'avions pas en notre possession ces quelques misérables piastres qu'on exigeait de nous.

5 septembre. — L'argent qu'on put recueillir fut consigné entre les mains du commandant; et bien que le tribut exigé ne pût lui être fourni, il s'adoucit toutefois, se montra satisfait et nous délivra un reçu.

6 septembre. — Entrée dans notre port des navires nolisés à Bastia par les Nôtres. Ils s'étaient arrêtés à la Spezzia, où ils eurent un meilleur accueil que nous, la liberté de descendre à terre et de dire la messe leur ayant été octroyée. Mais ils furent plus maltraités par la mer et par l'orage qui les assaillit; ils virent périr, frappé par la foudre, le pilote d'un navire peu éloigné du leur.

7 septembre. — Vers midi, de légères embarcations conduisirent à Sestri les Jésuites de Quito, du

Digitized by Google

Chili et de Santa-Fè. Quelques-uns néanmoins, surpris dans le golfe par l'élévation subite des vagues, retournèrent en arrière.

8 septembre. — Aujourd'hui tombe et se brise la marmite qui contient notre provision de riz cuit. Mais la faim nous force à recueillir celui-ci le mieux que nous pouvons dans une écuelle et à le manger tel quel. De plats et d'autre marmite, il n'y fallait pas penser : celle qui venait de se briser était à nous, non aux maîtres du navire, auxquels il paraissait superflu de nous fournir d'ustensiles, quand ils ne nous donnaient rien à mettre dedans. Pour tout dire, en un mot, nous avons plus souffert de Bastia ici, que de l'Amérique à Bastia.

9 septembre. — Bourrasque, pluie, tempête, nuit très-pénible.

10 septembre. — Envoi à Sestri d'une partie des effets des Jésuites du Paraguay.

11 septembre. — Il me paraît juste de réparer aujourd'hui mon erreur. Cette minime portion d'aliments que je regardais comme un atome indivisible est encore susceptible de diminution, car, en ce jour, nous n'en recevons que la moitié.

12 septembre. — Le matin, de petits canots ont transporté à Sestri notre colonie du Paraguay en compagnie de celle de Lima et de quelques Mexicains. Navigation très-agréable pendant laquelle, à

Digitized by Google

partir de Porto-Fino, nous voyons successivement le long de la côte Paraggi, Sainte-Marguerite, Saint-Michel, Rapallo, Suaggi, Chiavari, Lavagna, Sainte-Julie et enfin Sestri vis-à-vis le port. La campagne à travers laquelle ces villes sont semées dans un trajet d'environ six lieues réjouit délicieusement la vue, et ce premier aspect de l'Italie nous remit au mémoire les cris enthousiastes de Cicéron au retour de l'exil : *Quæ species Italiæ! quæ celebritas oppidorum! quæ forma regionum! qui agri! quæ fruges! quæ pulchritudo urbium!* Nous ne pouvons, du moins aujourd'hui, ajouter avec lui : *Quæ humanitas civium!*

Vers midi nous étions à Sestri. Les Mexicains s'en furent au monastère des Capucins, ceux de Lima chez les Dominicains, et nous à l'hôpital où nous avaient précédés quelques-uns des premiers débarqués. Nous nous y trouvâmes au nombre de cent soixante, quand il eût suffi de soixante personnes pour le remplir. Il y avait un théâtre qui fut assigné aux infirmes et parmi lesquels je me trouvais moi-même, étant à demi-malade. Mais le gîte était plus propre à tout autre chose qu'au soulagement des malades. Notre souper se composa de mets très-grossiers; le lendemain un des édiles, survenu au milieu de notre dîner, ayant goûté le vin, ordonna de le changer immédiatement, en faisant observer qu'il

Digitized by Google

convenait de donner à des prêtres du vin et non du vinaigre. Nous apprîmes là que les Pères de Santa-Fè avaient été dirigés à pied sur Parme et qu'ils n'y étaient pas encore rendus, ce qui n'empêchait pas qu'à Porto-Fino on ne nous eût conté merveille de leur très-heureux voyage et de la courtoise réception qui leur avait été faite à Parme : pur mensonge pour nous inspirer le désir de les suivre au plus vite! Ceux de Quito et du Chili prirent la même route le lendemain : on ajourna notre départ au 14, en nous enjoignant de mettre dans nos malles les objets les plus nécessaires et de laisser le reste à Sestri.

13 septembre. — L'incertitude du terme, le manque de ressources et l'impossibilité d'emporter nos effets décidèrent un grand nombre d'entre nous à se défaire à Sestri de leurs malles, de leurs lits et des vêtements qui n'étaient pas indispensables, et au prix modique qu'ils en pourraient obtenir. Mais cette misérable vente de tout ce que nous possédions rendait assez triste notre séjour à Sestri, malgré le charme de ses alentours. Et vraiment ils sont splendides et couverts de ces somptueuses villas dans lesquelles les riches génois viennent passer leur saison d'été. La villa Durazzo, alors en construction, était, sous le rapport du style et de l'art, une œuvre d'une grande magnificence.

14 septembre. — Temps pluvieux qui nous re-

Digitized by Google

tient à Sestri. Nous allons dire la messe dans l'église principale et dans les chapelles des religieux. Nous sommes cordialement accueillis partout.

15 septembre. — Temps pluvieux. Quelques-uns, voulant couper le voyage, partent à pied de Sestri avec l'intention d'aller coucher à six milles de distance; mais la pluie les contraignit de chercher un refuge partout où il purent.

16 septembre. — Le matin nous sortîmes de Sestri au nombre de quarante environ, à cheval, et comme nous passions devant le palais Brignole, on nous offrit à chacun trois pains. Baresio, à quinze milles de Sestri, était le but de la journée. J'y arrivai presque à la nuit et à pied, par la raison que, désespérant de faire avancer la triste bête qui m'était échue en partage, j'avais dû l'abandonner. Nous soupons à Baresio, et, contraints par la nécessité, nous prîmes, pour la plupart, notre repos dans les églises de Sainte-Barbe, de Saint-Antoine et *delle Anime*; quelques-uns seulement avaient pu se loger dans des maisons particulières.

17 septembre. — Pluie toute la journée et par conséquent arrêt forcé. Après avoir fait le voyage à pied, le P. Jacques Montanez, homme très-lourd et très-replet, est atteint d'une inflammation fort dangereuse.

18 septembre. — Continuation de la pluie et de no-

Digitized by Google

tre arrêt forcé, malgré les efforts de nos pourvoyeurs pour nous faire déloger. L'adjonction, pendant la nuit précédente, de quarante Jésuites de la Province de Lima rendait très-considérable le nombre des Nôtres réunis à Baresio. On attendait aujourd'hui le P. Durazzo, religieux de notre Compagnie et frère du Doge, prédicateur et missionnaire de grand renom, qui parcourait toutes les cités environnantes. Neuf habitants avaient été par honneur au-devant de lui, et beaucoup d'entre nous s'étaient joints à eux. Mais le Père ne vint pas.

19 septembre. — Le chevalier Jean-Baptiste Chiappe recueillit dans sa maison le P. Montanez avec le Frère coadjuteur aux soins duquel nous le laissâmes. Pour nous, de bon matin nous reprîmes notre voyage, et à midi nous arrivâmes à Borgo di Val di Faro. Là nous fûmes conviés à un repas somptueux par un envoyé du duc de Parme; et le prince, non content de subvenir à toutes nos dépenses pendant que nous traversions ses États, fit remettre huit écus à chacun de nous pour continuer notre voyage. Jamais libéralité ne vint plus à point et ne fut plus agréable, car sans ce secours nous serions morts de faim, au passage des Appennins. Nous reçûmes, dans toutes les maisons où nous fûmes répartis, l'accueil le plus bienveillant. Le susdit envoyé du duc de Parme nous engagea à lui

Digitized by Google

laisser nos bagages, promettant que son maître nous les ferait expédier à ses frais lorsque nous serions établis d'une manière stable.

20 septembre. — Soixante d'entre nous prirent dans la matinée le chemin de Fornovo, et les trente qui les suivirent l'après-midi passèrent la nuit très-commodément, une moitié à Citerna et l'autre à Jarra. Trois de nos voyageurs tombèrent de cheval, chemin faisant, mais sans en éprouver de mal.

21 septembre. — A raison du dimanche, ceux qui avaient fait halte à Jarra durent aller à Fornovo, distant de trois lieues, pour entendre la messe. Nous l'eûmes, quant à nous, à Citerna. Aujourd'hui deux autres se sont laissés choir de leurs bêtes, et la même misère se renouvela plusieurs fois encore, ce que du reste je me rappelle confusément. Cet accident ne pouvait, au reste, manquer de se produire, les mulets supportant fort impatiemment leurs cavaliers; et les bâts substitués aux selles étaient si larges et si incommodes qu'on s'en servait très-difficilement. Un de ceux ainsi jetés à terre aujourd'hui courut un très-grand péril, l'un de ses pieds étant demeuré engagé dans la corde; mais, grâce à Dieu, l'animal resta immobile et laissa le temps de porter secours au cavalier. Nous nous trouvâmes très-bien à Fornovo.

22 septembre. — De Fornovo où nous avions été

Digitized by Google

charitablement traités, nous partîmes dans les voitures que nous avait préparées la munificence du Prince ; nous étions à trois heures de l'après-midi à Parme, où nous n'entrâmes cependant pas, nos cochers nous conduisant à un hôtel placé à une portée de fusil de la ville. Une réception encore plus splendide nous était réservée en cet endroit, et il semblait que nous sentissions de plus près la présence de notre généreux prince. Beaucoup de visites et de témoignages de sympathies nous furent prodigués par la noblesse Parmesane. Après dîner, nous reprîmes notre course avec une escorte de huit soldats qui nous accompagna jusqu'à la limite du duché, et avant le soir nous avions atteint Reggio. Un incident assez bizarre m'arriva dans cette ville. Un prêtre était venu m'adresser la parole en latin, je lui répondis dans la même langue, mais en prononçant à la manière espagnole, ce dont il me reprit en m'expliquant comme je devais dire. Je repartis qu'à titre d'Espagnol, je prononçais selon l'usage de mon pays ; que, d'ailleurs, les savants n'osaient eux-mêmes décider lesquels, des Italiens ou de nous, se rapprochaient davantage de la vraie prononciation latine, et que j'avais lu sur ce sujet le discours de Juste Lipse dont la seule conclusion était que la véritable prononciation des Romains est perdue. Et je fis ces observations, non

Digitized by Google

par le désir d'entrer en dispute, mais pour ne pas avoir l'air de rester muet. Cependant mon interlocuteur interpréta fort singulièrement mes intentions, et s'irritant de mes paroles : Crois-tu, me dit-il, avoir affaire à un *Champignon* ? Eh bien ! sache que tu as devant toi un professeur d'*humanités* et que, nous Italiens, nous savons comment on parle latin. A cette rebuffade inattendue, je me sentis un peu ému, à mon tour. Je sais, repris-je, que l'Italie possède un grand nombre d'hommes très-versés, non-seulement dans les belles-lettres, mais encore en tout genre de sciences, et je sais aussi n'avoir jamais manqué jusqu'à présent de respect vis-à-vis d'aucun Italien. Je crois bien n'avoir pas avoir affaire à un *Champignon* ; mais vos mercuriales, monsieur le professeur d'*humanités*, pourraient se jeter avec moins de libéralité à la tête des gens. Telle fut ma réplique, et le professeur, parlant d'autre chose, finit en me saluant de ce vers qu'il répéta à satiété, paraissant y trouver un contentement extrême : Que la nuit te soit aussi douce que ce jour : *Felix sit tibi nox, ut fuit iste dies*. Ce jour ne me semblait point assez heureux, après un pareil intermède, pour agréer de tels souhaits.

23 septembre. — De Reggio nous allons à Rubiera et ensuite à Modène où l'heure avancée ne me permit pas de visiter, comme je le désirais,

Digitized by Google

la bibliothèque ducale. Nous apprîmes à Modène que le Souverain-Pontife avait accordé aux déserteurs de la Compagnie leur sécularisation. J'eus même entre les mains et je pus lire un exemplaire du décret. Le motif sur lequel il s'appuyait était la demande qu'en avaient faite les intéressés, à la suite des souffrances qu'ils avaient endurées et des sollicitations de leurs familles qui les rappelaient en Amérique, où ils vivraient exempts de misères.

24 septembre. — Nous partîmes le matin pour aller dîner dans une auberge entre Modène et Bologne, et nous parvînmes avant le coucher du soleil à cette dernière ville, en dehors de laquelle nous nous arrêtâmes. Là nous attendait le Frère Joseph Gonzalez, jeune étudiant en littérature, qui était venu de Buenos-Ayres en Europe avec les novices et avec Côme Agullo dont nous avons parlé à la date du 9 mars.

On voulait retenir Gonzalez à la Corogne avec les novices, mais il s'en défendit et protesta si énergiquement qu'il était déjà lié par les vœux religieux qu'on lui permit enfin de rejoindre les proscrits, en le déclarant contumace dans son opiniâtreté à suivre la Compagnie, comme il était formellement noté dans les lettres patentes que je lus, et qui l'autorisaient à nous rejoindre. Il parcourut toute l'Espagne, à pied et mendiant son pain, à la grande

Digitized by Google

admiration de tous ceux qui furent en rapport avec lui. Arrivé en Italie, il se mit à la disposition du Provincial qui lui enjoignit d'attendre les Pères du Paraguay qui bientôt arriveraient en Italie. Arrêté ainsi à Bologne, il put enfin se réunir à ses frères. Le matin quelques-uns allèrent dire la messe à la Chartreuse, et d'autres, auxquels je me joignis, à l'église de la Madone de Saint-Luc, à une lieue de la ville. Le portique par lequel on s'y rend est un travail digne de l'antique magnificence romaine ou plutôt de la généreuse piété des Bolonais.

25 septembre. — De Bologne nous vînmes à Imola, ville épiscopale et patrie de saint Pierre Chrysologue.

26 septembre. — Nous avons envoyé prendre à Faenza auprès de ceux qui nous ont devancés, des informations pour savoir si nous devions nous arrêter à Imola ou continuer le voyage. La réponse fut qu'on l'ignorait encore : notre supérieur, le Père Jean Escandon, avait écrit au légat de Ravenne pour connaître ses intentions, et celui-ci lui avait répondu par une demande de renseignements sur le nombre des Jésuites du Paraguay, sur les vêtements dont ils étaient pourvus et sur les subsides qu'ils espéraient.

27 septembre. — Dans l'espoir de trouver enfin une demeure stable à Faenza nous nous sommes tous acheminés à pied vers cette ville, l'argent

Digitized by Google

nous manquait pour nous procurer des voitures. Mais il ne s'agissait que d'un voyage de dix milles par une route facile ; et un village considérable, Castel-Bolognese, nous offrit une étape agréable.

28 septembre. — Nous nous logeons à Faenza dans le séminaire épiscopal et dans le monastère des Servites. Je suis un des hôtes de ces derniers ; ceux de Quito étaient arrivés avant nous, et un grand nombre d'entre eux avaient obtenu une toute cordiale hospitalité dans le palais du comte Cantoni, dont nous aurons fort à louer, dans la suite, l'inépuisable générosité.

29 septembre. — Trente des religieux de Quito partent de Faenza pour Ravenne, environ à vingt milles de distance.

30 septembre.— Quelques autres passent du séminaire dans le couvent de Saint-Jean-de-Dieu et la maison des Pères de Saint-Philippe de Néri. D'autres encore sont disséminés en des maisons particulières dont l'accès nous est ouvert par les bons offices des Pères Pierre-Paul Canestri, ministre du collége, et Louis Correa, qui ne cessèrent jamais depuis de nous venir en aide. Le Père Recteur nous permit de prendre au collége tous les livres que nous lui demandâmes.

1er octobre. — Le mois d'octobre s'inaugure pour nous, cette année, sous de joyeux auspices à

Digitized by Google

Faenza : le comte Cantoni nous invite tous si affectueusement aujourd'hui à sa villa, qu'il paraît n'avoir pas de plus vif désir que de nous combler des témoignages de sa bienveillance.

2 octobre. — On délibère sur la proposition de nous établir dans la villa du comte, lequel ne semblait pouvoir rester en repos jusqu'à ce qu'il vît ses deux palais, de la ville et de la campagne, occupés par les Jésuites exilés.

3 octobre. — Ceux qui étaient au séminaire se transportent à la villa du comte Cantoni, dont la charité n'a point de bornes. Il est lui-même à l'œuvre pour recueillir et charger avec nous nos misérables effets. Le lendemain 4 octobre, d'autres Jésuites passent également dans la villa du comte.

5 octobre. — J'y vais, moi aussi, avec un compagnon. Le comte venait souvent de la ville pour voir si nous ne manquions de rien, et il imaginait chaque jour de nouveaux moyens d'exercer sa libéralité envers nous. Outre les meubles que déjà la villa possédait et qu'il y laissa, il en fit porter d'autres de la ville, de manière à suffire à notre nombre qui était alors d'environ quatre-vingts.

6 octobre. — Un jeune Scolastique malade est transféré de la campagne à notre collége de Faenza.

7 octobre. — Il serait désormais long et fastidieux de continuer à noter jour par jour les faits de

Digitized by Google

la journée. J'irai donc maintenant par bonds et par sauts, me bornant à mentionner ce qui s'est produit de plus notable durant les trois mois de notre séjour dans la villa du comte Cantoni.

14 octobre. — Aujourd'hui nous avons commencé les exercices de la retraite annuelle.

17 octobre. — Arrivée du P. Dominique Muriel, désigné comme Recteur du collége de Cordoue et venant de Corse avec le P. Joseph Robles, que le Père Général avait nommé Provincial du Paraguay. Députés l'un et l'autre en Europe, comme procureurs, avant l'expulsion, ils étaient déjà sur le point de retourner en Amérique avec un renfort considérable de missionnaires, lorsque le décret de suppression de la compagnie de Jésus étant promulgué en Espagne, ils partagèrent l'exil de leurs frères. Le Père Robles fixe sa résidence à Imola.

20 octobre. — Nous fûmes surpris vers minuit par un tremblement de terre, qui, après une durée d'environ deux minutes, reprit au bout d'un quart d'heure et se répéta ensuite jusqu'à sept fois pendant le reste de la nuit, pour ne cesser entièrement que vers midi. Instruits, comme nous l'étions, des résultats des tremblements de terre en Amérique et nous rappelant le sort de la malheureuse ville de Lima, nous évacuâmes la maison à la seconde secousse, et la majeure partie d'entre nous passa la

Digitized by Google

nuit dehors. A la faveur du silence qui régnait alors, nous entendîmes à plusieurs intervalles des détonations ressemblant à une canonnade lointaine dans la direction où, à vingt et un milles de nous, le mont Sainte-Sophie entrait en éruption : il paraît que de là venait la cause du tremblement de terre. Du moins il est certain que, dans le voisinage de la montagne, les secousses furent plus violentes et causèrent la ruine de beaucoup de maisons.

23 octobre. — La pension d'un mois nous a été donnée par les ministres du Roi d'Espagne, et très à propos, car nous étions absolument dénués de ressources. Au commencement d'octobre Dominique Rosel, qui avait déjà terminé le cours de ses études, obtient la dispense de ses vœux, en fondant sa demande sur les besoins et le veuvage de sa mère, mais gagné plutôt, ce semble, par les instances de ses sœurs, avec lesquelles il avait eu de longues entrevues au Port-Sainte-Marie. C'était un jeune homme doué de grandes qualités, dans lequel je ne vois rien à blâmer, à l'exception de cette inconstance dans sa vocation. Au milieu du même mois, le Frère coadjuteur Dominique Fernandez se fait aussi relever de ses vœux, mais je ne sais pour quelles raisons.

1^er^ novembre. — Le soir nous avons repris le cours de nos études dans la forme que nous suivions

Digitized by Google

à Cordoue de Tucuman et avec beaucoup d'entrain de la part de nos Scolastiques. Les professeurs étaient au nombre de sept, c'est-à-dire deux de théologie dogmatique, un de morale, un de droit canon, un d'Ecriture sainte, un de philosophie et un de rhétorique.

15 novembre.— Aujourd'hui est arrivé de Rome le P. Jacques Andres, procureur, envoyé par le Père Général afin de pourvoir aux besoins des exilés. Vers le même temps quelques-uns des religieux du Paraguay, dirigés d'abord sur Ferrare, en sont rappelés dans le but de rapprocher davantage les membres de notre Province. Ils s'arrêtent à Imola où le Père Robles leur avait retenu plusieurs maisons en ayant soin, dans l'intérêt de la régularité, que chacun d'elles pût contenir environ douze religieux.

23 novembre. —Le Provincial, après avoir réglé ce qui nous concernait à Imola, se rend à Faenza où il cherche à se procurer une habitation capable de recevoir nos Scolastiques, au nombre de soixante environ.

5 décembre.—Le procureur Jean Prado passe du palais du comte Cantoni dans la maison du chanoine Fanelli, qu'on avait déjà louée pour l'adapter à notre usage. Le jour suivant le Père Provincial vient aussi l'habiter.

18 décembre. — Plus jaloux encore de sauve-

Digitized by Google

garder l'édifice spirituel que l'édifice matériel, le Père Robles écrit aujourd'hui à toutes nos maisons une lettre qui se résume dans les prescriptions suivantes : 1° Que tous sachent que le Religieux placé à la tête de chaque maison en est le vrai et légitime supérieur, absolument comme les Recteurs dans les colléges, et que, par conséquent, personne ne sorte ni ne choisisse un confesseur sans son consentement. 2° Que le signal de la cloche soit donné aux heures prescrites et que tous alors vaquent à la méditation, à la lecture spirituelle, aux examens de conscience, aux litanies communes et autres exercices de piété ; de même, qu'ils dînent, soupent et prennent ensemble la récréation à l'heure fixée. 3° Que personne ne sorte de la maison sans un compagnon, et qu'on ne porte pas de vêtements que la stricte bienséance ne permette à des prêtres. 4° Privés, comme nous le sommes à présent, de la facilité d'exercer les ministères de la Compagnie et, par conséquent, de traiter avec les séculiers, que pas un des Nôtres n'entre chez eux, ou leur fasse de visites à moins que, de l'avis du supérieur, la nécessité ou les convenances l'exigent. 5° Pour ceux qui habitent des maisons, en partie occupées par des séculiers, qu'ils s'abstiennent totalement d'aller dans les endroits affectés à ces derniers et ne leur fassent pas de visite, sans l'agrément du supérieur, et, *vice*

Digitized by Google

versâ, qu'ils ne leur donnent pas accès auprès d'eux surtout aux femmes, auxquelles on ne permettra pas même d'entrer pour visiter les malades. 6° Que la pension assignée par le roi d'Espagne pour notre subsistance soit remise au supérieur pour être administrée par lui comme l'étaient autrefois les biens des colléges, et, lorsqu'on aura satisfait aux dépenses de la nourriture et du logement, que le surplus soit employé pour les vêtements.

26 décembre. — Le P. Joseph Rufo, professeur de philosophie, a été admis à la profession des quatre vœux dans l'église du collége.

1er janvier 1769. — Légère secousse de tremblement de terre, à quatre heures après-midi. Je ne demande si la gazette qui publiait il y a peu de temps que les femmes de Faenza voulaient aller mettre le feu à notre collége pendant la nuit, ne dira pas maintenant que le sol de Faenza ne remue et ne s'agite ainsi lui-même que pour rejeter de son sein les Jésuites exilés !

6 janvier. — Comme les mages offrirent autrefois dans ce jour leurs dons avec leurs cœurs au Divin Enfant, ainsi la Province du Paraguay a offert et consacré aujourd'hui, par un vœu spécial, les cœurs de tous ses enfants au très-saint Cœur de Jésus, avec la promesse à perpétuité d'un jeûne par mois, ajoutant, le jour de ce jeûne, en dehors de l'oraison

Digitized by Google

ordinaire, une méditation sur les trésors infinis de ce cœur tout miséricordieux. Daigne le Seigneur avoir nos vœux pour agréables !

24 janvier. — Nos frères passent de la villa du comte Cantoni dans la maison du chanoine Fanelli en ville. Le comte se montra toujours le même vis-à-vis de nous. Il pourvut à tout ce dont nous avions besoin, et nous avions besoin de toutes choses, nos effets laissés à Borgotaro le 19 septembre n'étant pas encore arrivés. Aujourd'hui aussi, on a pris possession d'une autre maison louée pour les Pères de la troisième probation. D'après le nouvel indult de Clément XIII, expédié le 25 décembre, un oratoire décoré de trois autels a été érigé dans l'habitation du chanoine Fanelli, avec la permission de l'évêque, Mgr Vital-Joseph de'Buoni.

Ici, ajoute le P. Boero, le P. Joseph Peramas terminait son journal par deux élégies latines. Dans l'une, il exhale sa gratitude, en célébrant les louanges de la noble famille Cantoni, puis il donne un souvenir plein de reconnaissance, non-seulement au comte François et à la comtesse Mazzolani sa femme, mais encore à Mgr Antonio, alors archevêque de Ravenne, et au P. Giovanni, de la compa-

Digitized by Google

gnie de Jésus. Dans la seconde, après avoir retracé les péripéties de ses longues pérégrinations, il invoque Faenza elle-même, en mêlant aux éloges qu'il lui décerne l'expression de son vif désir de trouver enfin dans ses murs la tranquille hospitalité si longtemps et si vainement cherchée partout ailleurs; il termine en s'écriant :

Audiit, ò superi ! votisque Faventia favit :
Nec tantum frustra nomen et omen habet.

Digitized by Google

DEUXIÈME DOCUMENT.

RELATION DU P. PIERRE WEIGARTNER, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU CHILI, ADRESSÉE D'ALT-OETTINGEN, AU R. PÈRE JOSEPH ERHARD, PROVINCIAL DE GERMANIE.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

Je me propose d'écrire en abrégé l'histoire de notre expulsion du royaume du Chili en Amérique : s'il m'arrive de commettre quelque faute contre les règles d'une langue dont je n'ai plus fait usage depuis vingt ans, j'espère qu'on me le pardonnera, car, je l'avoue, je l'ai considérablement oubliée.

L'année 1767 fut pour nous une année fatale et désastreuse. Le 7 août, jour même de l'octave de notre Bienheureux Père, arriva du Paraguay, à Santiago, capitale du Chili, et malgré l'hiver et les neiges qui couvrent alors les montagnes situées entre ces deux royaumes, arriva, dis-je, un courrier extraordinaire, envoyé par le gouverneur de Buenos-Ayres. Dès qu'il parut à Santiago, le gouverneur du Chili, homme tout dévoué à la Compagnie, le cacha avec

Digitized by Google

soin, et personne ne sut la mission dont il était chargé. Cependant le gouverneur fait fermer tous les passages des montagnes, et y poste des sentinelles armées; en même temps il lève de nouvelles troupes et fait défense à deux navires espagnols qui se trouvaient dans le port de mettre à la voile sans son autorisation. Le peuple ne savait que penser de tous ces mouvements : les uns disaient qu'une guerre allait éclater avec l'Angleterre; les autres, qu'on se disposait à châtier par les armes les Indiens qui peu de temps auparavant avaient dépouillé les Jésuites et les avaient chassés des missions récemment fondées par le Révérend Père Provincial Balthazar Hueber. Cependant, par ordre du gouverneur, on faisait une neuvaine de prières à l'église de Saint-Dominique pour l'heureux succès de son dessein, et il fut promis au peuple qu'on l'instruirait de toute l'affaire le 25 août. Pour ce jour toutes les troupes dispersées dans les campagnes avaient reçu ordre de se réunir à Santiago. Le gouverneur envoya en même temps des lettres closes à ses inférieurs avec ordre de ne les ouvrir que tel jour et devant tels témoins.

Le 24 août, fête de saint Barthélemy, dans l'après-dîner, le bruit commença à se répandre par la ville que tout cet appareil de guerre était dirigé contre les Pères de la Compagnie de Jésus; à trois heures j'en appris la nouvelle par un autre Père

Digitized by Google

d'une manière assez certaine. Les religieuses Carmélites se mirent aussitôt en prières, n'épargnant ni veilles, ni pénitences. Le 25, les soldats étaient au poste qu'on leur avait assigné; toute la ville était dans l'attente; cependant le gouverneur ne parut point. Comme le ciel était chargé de nuages et que la pluie menaçait, il envoya les troupes prendre leur repas et remit tout au lendemain. Mais d'heure en heure le bruit de la veille prenait plus de consistance : on disait ouvertement que ces préparatifs étaient dirigés contre nous. On vit un soldat s'en aller par les rues les larmes aux yeux en répétant qu'il devait aux Jésuites tout ce qu'il savait de bon, et qu'il aimerait mieux se faire tuer que de mettre la main sur un seul d'entre eux. Ce même jour, plusieurs personnes du dehors vinrent m'offrir ainsi qu'à beaucoup d'autres Pères un asile dans leur demeure pour le cas où nous serions chassés de nos maisons.

Enfin parut le jour fatal. Le 26 août 1767, dès trois heures du matin, un officier du roi escorté d'une suite nombreuse de soldats se présente au collége, et, tous les Pères étant réunis, il leur fait lecture du décret royal et prend possession du collége. A la même heure de la nuit, un autre officier entrait de la même manière dans notre maison de Saint-Paul ou de troisième probation; un autre

Digitized by Google

au collége des nobles ou pensionnat ; un quatrième enfin, au noviciat ; et tous les Pères et Frères de ces maisons recevaient l'ordre de se transporter immédiatement au grand collége. Quant aux novices, on les renferma dans la chapelle domestique, et lorsque le jour fut venu, on les conduisit dans une maison séculière qui fut gardée par des soldats. Là, ils eurent à soutenir les assauts de leurs mères, de leurs parents et de leurs amis qui les engageaient à quitter la Compagnie et à revenir dans leurs familles. Mais ces nobles jeunes gens, fortifiés d'en haut, résistèrent avec un généreux courage à toutes les sollicitations et à toutes les promesses ; enfin, après quatorze jours de lutte, ils furent menés au grand collége et réunis aux autres Jésuites. Il serait long de rapporter toutes les épreuves auxquels ils furent soumis, au Chili, à Lima, pendant la traversée, en Espagne, et comment ils parvinrent en Italie. Dans une lettre spéciale adressée au P. François-Xavier Rufin, Vice-Recteur à Landsberg, j'ai déjà parlé de leur constance extraordinaire dans leur vocation, et des grands exemples de vertu qu'ils ont donnés ; j'ai raconté combien ils avaient eu de dangers à courir, de difficultés à vaincre, d'épreuves à surmonter, de souffrances à endurer. Je ne dois pas revenir sur ce sujet déjà longuement traité.

Dans toute l'étendue du royaume, à la même

Digitized by Google

heure de la nuit, toutes nos maisons furent occupées de la même manière; et tous les Jésuites furent arrêtés. Depuis plusieurs années, je vivais avec quelques Frères coadjuteurs dans une maison de campagne tout près de Santiago, où je m'occupais des nègres, des Indiens et des habitants du voisinage; j'étais en quelque sorte leur curé. Je ne fus point oublié; un officier, ayant avec lui des greffiers et des soldats, se présenta chez nous, à la même heure de la nuit, lut devant nous l'édit royal, prit possession de la maison et de tous ses biens, et nous enjoignit de nous rendre au grand collége avant le lever du soleil. Sur la route et aux portes du collége, nous trouvâmes des hommes et des femmes qui pleuraient sur nous. L'intérieur de la maison offrait un aspect lamentable : deux piquets de soldats, placés de chaque côté, gardaient la porte de sortie; partout des sentinelles armées : devant la chambre du Révérend Père Recteur, devant celle du Père procureur, du Frère infirmier, devant la bibliothèque et la porte des cours. La chambre du Révérend Père Provincial était surtout bien gardée; le chef de la milice y avait établi son quartier général. Nous vîmes (là réunis) les Pères et Frères amenés de tous nos colléges de la ville, au nombre de cent vingt environ. A 11 heures, eut lieu le dîner; nous le prîmes dans notre réfectoire en

Digitized by Google

présence du chef de la milice. Les soldats allèrent à la seconde table avec ceux des Nôtres qui n'avaient pas pris part à la première. Le trésor de l'église, d'une richesse remarquable, fut confisqué au profit de la caisse royale avec tous les biens du collége et de nos maisons de campagne. Le décret de bannissement qui nous fut lu cette nuit-là même nous appliquait une partie de ces biens pour fournir à nos dépenses jusqu'en Italie; le même décret promettait en outre aux Jésuites nés dans les États de Sa Majesté une pension convenable leur vie durant. Quelques jours après, parut une pragmatique du roi défendant sous des peines très-graves à qui que ce fût d'entreprendre notre défense, de parler ou d'écrire en notre faveur, et même de communiquer avec nous, et de nous donner ni argent ni lettres de change. Tels étaient en substance les arrêtés de cette funeste pragmatique ; quant aux raisons qui l'avaient inspirée, le roi déclarait les renfermer *dans son cœur royal.*

Mais que pensait l'évêque, que pensait le peuple de Santiago ? Dès le matin, Sa Grandeur convoqua son clergé et ses chanoines, et voulut leur parler de la mesure dont nous étions l'objet; mais il eut à peine prononcé quelques mots qu'il se mit à pleurer avec tous les assistants. Le Conseil essaya aussi de se réunir; mais cette seconde assemblée se dissipa

Digitized by Google

comme la première au milieu des larmes. Le peuple était confondu et comme atterré ; les églises et les boutiques des marchands demeuraient fermées ; toutes les affaires étaient interrompues. Les femmes, riches ou pauvres, remplissaient de leurs plaintes et de leurs sanglots les maisons et les places publiques. On vit même des hommes du plus haut rang, ecclésiastiques et séculiers, ne pas rougir de pleurer devant tout le monde. Le petit nombre de nos ennemis, reconnus comme tels, dans la ville, n'osait sortir dans les rues, pour ne pas s'exposer à la fureur de la multitude, et restait prudemment renfermé dans l'intérieur des maisons. D'abord on accorda à quelques personnes distinguées de nous rendre visite dans l'intérieur du collége; mais bientôt on ne leur permit plus de pénétrer au delà de la porte d'entrée, et c'est là seulement en présence des gardes qu'elles pouvaient communiquer avec nous. L'évêque et le gouverneur du Chili, vivement affectionnés l'un et l'autre à la Compagnie, vinrent aussi nous visiter : le temps de notre séjour et réclusion au collége fut assez considérable, les navires qui devaient nous prendre n'étant pas prêts. Il faut dire aussi que nous avons été traités avec toutes sortes d'égards par les officiers royaux et par les habitants de la ville. Chaque jour nous pouvions célébrer le saint Sacrifice dans notre église fermée, et

Digitized by Google

c'est avec une particulière consolation de notre âme que nous récitions les évangiles et les épîtres du commun des apôtres et du commun des martyrs où nous trouvions une foule d'applications à notre état présent.

Ce qui se fit à Santiago se répéta dans tout le royaume : sur tous les chemins on trouvait des Jésuites conduits par des soldats au port de Valparaiso, au milieu de la consternation et des larmes des habitants des campagnes et de leurs curés. Le Révérend Père Balthazar Hueber, notre Provincial, fut arrêté avec plusieurs autres au collége de la Conception où il prenait quelques repos après sa visite des missions, et conduit à Valparaiso ; au même moment, le P. Jean Antoine Araoz était en route pour se rendre au collége de Coquimbo, où l'envoyait l'obéissance. Tout à coup deux paysans accoururent à lui en toute hâte, les yeux remplis de larmes, et, se jetant à ses genoux, ils le conjurent de prendre la fuite au plus tôt : car ils ont vu, ajoutent-ils, tous les Pères du collége de Coquimbo emmenés par des gardes à Santiago pour y être attachés à la potence. Interdit à une nouvelle si étrange, le P. Araoz se cache dans une forêt voisine ; et du lieu de sa retraite, il ne tarde pas en effet à voir passer les Pères de Coquimbo au milieu d'un fort détachement de soldats. Mais bientôt mieux in-

Digitized by Google

formé, et assuré que les Pères étaient conduits non pas à Santiago, qu'il venait de quitter lui-même, mais au port; qu'ils n'étaient pas condamnés à la potence, mais au bannissement, il se mit à leur suite et les rejoignit dans le port. Partout, à Santiago comme dans les autres villes du royaume, le peuple s'efforçait, par des larmes, des jeûnes, des prières, des processions et toute sorte de pénitences, de fléchir la colère du ciel : car attribuant à ses péchés notre départ, il tremblait qu'il ne fût pour lui la source de tous les maux. Les religieuses, qui comptent six couvents à Santiago, allèrent jusqu'à l'excès ; il serait long de rapporter tous les moyens qu'elles ont mis en œuvre. Les Carmélites, qui avaient toujours été dirigées par nos Pères, s'épuisèrent pour ainsi dire de jeûnes et de pénitences. Elles ne firent pas même grâce au jour de leur Mère sainte Térèse, et le passèrent dans le jeûne, comme tous les autres. Elles placèrent, il est vrai, sur l'autel la statue de la Sainte, mais la recouvrirent d'un voile noir; elles ne voulurent ce jour-là ni messe solennelle, ni musique, ni sermon. Bien plus, cédant à l'excès de leur désolation, elles en vinrent jusqu'à menacer leur Mère de ne plus jamais célébrer sa fête si elle ne leur rendait leurs Pères spirituels. Cependant les fidèles et l'évêque vinrent à leur église pour prier avec elles; mais en voyant ce spectacle de tris-

Digitized by Google

tesse et de désolation, ils ne surent que confondre leurs larmes avec celles de ces saintes filles. A la tombée de la nuit, elles nous envoyèrent au collége la statue de sainte Térèse, et la firent placer dans notre chapelle domestique où pendant huit jours nous eûmes toute facilité pour l'honorer de notre mieux.

Sur ces entrefaites, on nous annonça que nous allions être conduits au port, et de nuit, pour éviter tout mouvement parmi le peuple : car plusieurs fois déjà, à Santiago et dans les autres villes du royaume, la foule avait paru vouloir s'agiter en notre faveur; et, pour la contenir, il avait fallu lui promettre que notre affaire serait bientôt terminée avec le Roi, et que nous ne tarderions pas à revenir au milieu d'elle. Elle crut à ces assurances et se tint en paix.

Ainsi donc, le 23 octobre, à deux heures du matin, nous sortîmes à pied du collége. Défense avait été faite à tous les habitants d'ouvrirla porte de leurs maisons; les rues étaient gardées par une double haie de soldats, au milieu de laquelle il nous fallut passer en portant nos sacs avec nous. Une centaine de soldats nous attendaient en dehors de la ville avec un pareil nombre de chevaux : on nous fit monter dessus, et nous nous mîmes en route avec nos gardiens : nous étions au nombre de cent; les vieillards

Digitized by Google

invalides et les infirmes avaient été laissés au couvent de Saint-François.

Quand le jour parut, toute la ville de Santiago retentit de plaintes et de gémissements : elle pleurait la perte de ceux qu'elle vénérait et aimait comme ses Pères. Pendant le voyage, nous fûmes bien traités, comme nous l'avions été déjà dans le collége; après huit jours de marche, nous étions arrivés à Valparaiso. Nous trouvâmes dans cette ville le Révérend Père Provincial avec une multitude de Pères qu'on y avait amenés de tous les points du royaume; La Province du Chili comptait alors 360 membres, parmi lesquels onze novices et quarante scolastiques environ. Nous nous vîmes réunis près de trois cents, partie dans notre Résidence, partie dans une maison séculière; dans l'un et l'autre endroit une forte garde veillait sur nous. A la Résidence, nous pouvions célébrer tous les jours le saint Sacrifice dans notre église fermée; ceux qui se trouvaient dans la maison séculière furent privés de cette consolation. Pour la nourriture et les vêtements, nous n'avions rien à désirer; mais nous étions bien fort à l'étroit pour l'habitation. Dans la même chambre, nous étions quelquefois réunis par quatre, six, huit et même dix. Les Pères missionnaires qui travaillaient dans les îles Chiloé ne vinrent point à Valparaiso; ils furent directement conduits par mer à

Digitized by Google

Lima. Les Pères Procureurs furent contraints, en vertu du décret, à rester deux mois dans les Résidences et les colléges, pour y rendre un compte exact de leur administration. Les vieillards infirmes et les malades furent placés, comme nous l'avons déjà dit, dans le couvent de Saint-François avec une pension convenable, aux frais du trésor royal. Les Scolastiques passèrent leurs examens ordinaires de philosophie et de théologie au mois de janvier : car au Chili l'année scolaire commence le premier dimanche de carême et se termine au mois de janvier. Ces jeunes gens, au nombre de quarante environ, étaient nés les uns en Espagne, d'où ils étaient venus au Chili en compagnie des Procureurs généraux ; les autres, en plus grand nombre, au Chili même, de familles espagnoles, nobles pour la plupart. Tous firent preuve du plus grand courage : pas un ne se déroba à la persécution ; mais ils tinrent à honneur de porter leur croix avec patience et de marcher à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A Santiago et à Valparaiso où nous fûmes longtemps retenus, ils vaquèrent comme de coutume à leurs exercices de classe et de piété, et ne cessèrent jamais, même au milieu des soldats, de se montrer parfaits observateurs de la règle.

Pendant que nous attendions dans le port de Valparaiso, le P. Jean-Évangéliste Hoffmann fut emporté

Digitized by Google

par une fièvre maligne. Ce Père était né en Souabe, et n'avait encore que quarante ans; il ne nous fut pas permis de l'enterrer dans notre Résidence ; ce fut le curé de la ville qui lui rendit les derniers honneurs dans son église paroissiale en présence des Pères de Saint-Augustin : la cérémonie se fit avec beaucoup de magnificence. Le P. Hoffmann s'était signalé dans les missions pendant plusieurs années; il était un de ceux que les Indiens nouvellement réduits avaient dépouillés et chassés de leur territoire. Toute cette Province du Chili, qui, autant que je puis en juger, se distingua toujours par son esprit de ferveur et son amour de la discipline religieuse, ne compta, dans ces circonstances malheureuses, que six de ses enfants indignes d'elle, trois Pères et trois Frères coadjuteurs qui, fuyant la croix de Notre-Seigneur, se cachèrent et ne reparurent plus.

Je ne puis taire ici ce qui arriva au Père Janvier Peralta, né en Amérique. Ce Père, immédiatement avant la mise à exécution du décret royal, avait obtenu son renvoi de la Compagnie. Toutefois, il était encore dans notre maison quand les soldats l'envahirent : il fut donc arrêté avec les autres. Il eut beau protester, montrer ses lettres de renvoi, à Santiago et à Lima : on ne l'écouta pas. Ni le gouverneur du Chili, ni le Vice-Roi de Lima n'osèrent prendre sur eux de le soustraire à l'exil ; il fut em-

Digitized by Google

barqué avec nous et partagea toutes nos souffrances. Ce ne fut qu'en Espagne qu'on agréa sa démission et qu'il obtint de revenir dans sa patrie; mais on ne lui donna aucun viatique pour la traversée; et, en rentrant dans le monde, il tomba dans la plus profonde misère.

Revenons à nous. Le jour de la fête de saint André, un vaisseau de guerre, le *Péruvien,* venant du Pérou, jetait l'ancre dans le port de Valparaiso; il portait à bord soixante canons, cinquante soldats et cent quatre-vingts Jésuites de la Province du Pérou. Il s'arrêta un mois pour faire ses provisions. Trois Jésuites malades furent descendus à terre et transportés à notre Résidence; les autres eurent défense expresse de mettre le pied hors du vaisseau. Nous eûmes cependant avec eux quelque communication par lettres et par messagers. Nous leur fîmes passer de la viande, du linge et des fruits : car la saison des fruits a lieu au Chili en décembre et en janvier. La ville de Santiago leur envoya aussi d'abondantes aumônes, particulièrement une grande quantité de linge. Le vice-roi de Lima avait donné l'ordre d'ajouter deux cent-vingts Jésuites de la Province du Chili aux cent quatre-vingt qui se trouvaient déjà sur le *Péruvien,* afin de compléter le nombre de quatre cents; mais l'exécution de cet ordre fut rejeté comme barbare, par le capitaine du navire et

Digitized by Google

par le gouverneur du Chili ; et vingt Jésuites seulement montèrent sur le navire. Parmi eux était le P. Gabriel Schmid. Le 20 janvier 1768 ils levèrent l'ancre et mirent à la voile pour l'Espagne.

Pour nous, nous continuâmes à demeurer à Valparaiso; nous nous flattions toujours de l'espoir que le Roi nous ferait grâce et nous permettrait de rester dans notre premier état. Nous priions avec ferveur; les neuvaines ne cessaient pas : nous nous adressions tantôt à la sainte Vierge, tantôt à saint François Xavier, tantôt à Notre Bienheureux Père ou à d'autres Saints. Nos vœux ne furent pas exaucés. Comme il n'y avait plus de vaisseau espagnol dans le port, on nous embarqua au commencement du carême sur trois navires chiliens, et nous prîmes la route de Lima. Nous fûmes très-bien traités pendant la traversée, toujours aux frais de l'État du Chili. La pragmatique royale nous avait bien interdit l'exercice du ministère sacré; mais on jugea qu'elle n'avait pas son application sur mer, et nous reprîmes nos fonctions apostoliques accoutumées. Les matelots furent instruits, catéchisés; presque tous se confessèrent et reçurent la sainte communion.

Après quinze jours de navigation, nous abordâmes au port de Lima. Une troupe de soldats envoyés par le vice-roi nous y attendait. Après avoir fait l'appel, ils s'établirent en sentinelles sur le riva-

Digitized by Google

ge, nous gardant jour et nuit, pour empêcher qu'aucun de nous prît la fuite. Trois jours après, de grand matin, vers deux heures de la nuit, ils nous firent débarquer, et nous enfermèrent dans la citadelle du port, où nous fûmes retenus jusqu'à l'arrivée de cent cinquante Jésuites qui venaient de Lima pour monter dans le vaisseau la *Sainte-Barbe* et se rendre en Espagne. Parmi eux se trouvait le Père Joseph Rapp qui était allé jusqu'à Lima sur le premier navire chilien.

Lima est situé à deux lieues environ du port qu'on appelle Callao. Les captifs franchirent cette distance pendant la nuit dans quatre-vingts voitures que les principaux habitants de la ville avaient été requis de fournir, et s'embarquèrent sur la *Sainte-Barbe* avant le lever du soleil. Au retour, ces quatre-vingts voitures nous prirent dans notre citadelle, et nous conduisirent au nombre de cent-trente à Lima, au milieu d'une double haie de gardes à cheval : c'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans la ville le 12 mars, fête de saint Grégoire le Grand sous les yeux d'une immense multitude accourue pour nous voir. A neuf heures, nous entrions dans notre maison professe et toujours étroitement gardés.

Le vice-roi, ennemi juré de notre Compagnie, avait usé de la plus grande dureté envers les Pères de Lima ; il nous reçut pourtant assez bien, en con-

Digitized by Google

sidération sans doute de notre Provincial, le Père Balthazar Hueber, qu'il affectionnait beaucoup et qu'il avait choisi pour confesseur lorsqu'il était gouverneur du Chili. Notre séjour à Lima fut de deux mois environ, pendant lesquels les scolastiques reprirent leurs études. Tous les jours nous disions la messe dans notre chapelle domestique ornée de neuf autels. Il ne restait plus à Lima qu'un petit nombre de Pères de cette Province.

La ville de Lima est la capitale du royaume; elle est belle, opulente et d'une assez grande étendue; elle est située sous le 12e degré de latitude, dans la zone torride, ce qui fait que les chaleurs y sont considérables; mais l'amour de l'or et de l'argent ne laisse pas d'y attirer une population nombreuse, et beaucoup de familles espagnoles, même nobles, y ont fixé leur séjour. On peut se promener sur les maisons et sur les églises, et on s'y promène en effet à certains moments du jour : car ces édifices n'ont point de toiture : elle y serait inutile, puisqu'il ne pleut jamais dans le pays; seulement pendant l'hiver il tombe une rosée abondante qui humecte le sol et fait reverdir les prairies : pour avoir les moissons, on conduit l'eau des rivières par des canaux dans les campagnes. Mars et avril sont les mois de l'automne et des brouillards; mais la chaleur n'en est pas moins grande. Trois ou quatre fois par jour, nous

Digitized by Google

étions couverts de sueur, après le dîner, le souper et quand nous buvions de l'eau, froide ou chaude.

Le vice-roi nous avait assigné à chacun un florin par jour; cette somme suffisait à grand'peine, car à Lima tout est hors de prix, le Pérou étant bien moins fertile que le Chili.

Les fièvres appelées fièvre tierce, fièvre quarte vinrent aussi nous visiter; ces maladies très-communes ici ne sont pas même connues au Chili. Plus de trente des Nôtres furent atteints à la fois : aussi désirions-nous quitter cette ville et mettre à la voile le plus tôt possible. Je ne dois pas oublier de signaler la sympathie que nous rencontrâmes parmi le peuple de Lima : c'était à qui nous rendrait service et nous ferait du bien. Les religieuses se distinguèrent entre tous. Pas de jour qu'elles n'envoyassent s'informer auprès de nous de ce qu'il nous fallait, surtout aux malades; elles avaient appris le bon accueil fait par la population du Chili aux Pères de Lima que nous avions vu aborder à Valparaiso sur le *Péruvien*, et cet exemple stimulait encore leur générosité.

Enfin le moment du départ arriva : ce fut après les fêtes de Pâques; tous, même les malades, nous nous embarquâmes à quelques jours d'intervalle sur trois navires espagnols assez grands. Le 3 mai, fête de la Sainte-Croix, je montai sur le *Santo-Ro-*

Digitized by Google

sario, en compagnie du R. Père Provincial, des scolastiques et d'autres Pères, en tout cent vingt Jésuites. Nous étions venus, de Lima au port, dans soixante voitures; une escorte nombreuse nous suivait pour nous empêcher de prendre la fuite. Avant la pointe du jour nous étions à Callao, et nous prenions passage immédiatement par le *Rosario*. Le *Rosario* est un beau et grand navire de cinquante canons et de cent-cinquante hommes d'équipage. Vingt passagers séculiers y avaient déjà pris place. Les approvisionnements étaient considérables : trente vaches, cent moutons, cinquante porcs, du biscuit, de la viande salée et une grande quantité de tonneaux d'eau douce; on n'avait rien négligé de ce qui était nécessaire à une si longue navigation. Nous restâmes encore trois jours dans le port; enfin le 7 mai vers midi nous levâmes l'ancre pour nous abandonner aux flots en nous confiant à Dieu.

Notre escorte reprit le chemin de Lima, à l'exception du chef de milice qui s'embarqua avec nous pour prendre soin de nos personnes pendant la traversée. Le vent était favorable, et notre vaisseau cinglait rapidement dans la direction du sud. Vers la fin du mois de mai il passait à la hauteur du Chili. Nous ne vîmes point la terre; mais nous ne manquâmes pas de la saluer de loin et de lui envoyer, non sans verser des larmes, notre dernier adieu.

Digitized by Google

A mon avis, et je me fonde sur vingt ans de séjour dans ce royaume, le Chili tient à bon droit le premier rang parmi les contrées de l'Amérique pour la douceur de son climat, la merveilleuse fertilité de son territoire et l'heureux naturel de ses habitants. Il s'étend vers le sud à partir du tropique du Capricorne sur une longueur de quatre cents lieues; sa largeur n'est guère que de soixante lieues. D'un côté il est baigné par l'Océan Pacifique, de l'autre il est défendu par une chaîne de hautes montagnes qui le séparent du Paraguay; il est arrosé par une foule de rivières qui se précipitent du sommet des montagnes pour se rendre à la mer. Le voisinage de l'Océan et des montagnes, la multitude des cours d'eau y adoucissent tellement la température qu'on n'y ressent jamais ni les ardeurs de l'été ni les rigueurs de l'hiver. Les orages et les tempêtes sont inconnus; on n'y connaît pas davantage les maladies appelées fièvre tierce et fièvre quarte; et même si les personnes atteintes de ces infirmités au Pérou se font transporter au Chili, elles y reviennent bien vite à la santé, sans aucun secours de la médecine. L'orge, le froment, la vigne, les légumes de toute sorte y croissent en abondance; les fruits ne le cèdent point à ceux de l'Italie; on y trouve quantité de poissons et une foule d'oiseaux domestiques et sauvages; les campagnes sont couvertes de trou-

Digitized by Google

peaux, de chevaux, de mulets, de vaches, de chèvres et de moutons; enfin on y exploite de riches mines d'or et d'argent. C'est vers la fin de décembre et au commencement de janvier qu'on fait la moisson; à la même époque, on tue les vaches grasses et on en fait sécher les chairs au soleil. Cette viande est, pendant toute l'année, la nourriture des esclaves et des pauvres; et la graisse qu'on en a tirée sert, les jours de jeûne, faute de beurre, pour apprêter les aliments. Pendant le carême, d'excellents fruits de toute espèce arrivent à maturité; les vendanges commencent dès les premiers jours de mai.

Diverses races habitent ce pays : ce sont d'abord les indiens, au teint basané, au caractère dur et belliqueux; puis les espagnols qui se sont fixés principalement dans les villes et les villages; ils sont blancs et d'une grande beauté de traits; leur esprit est pénétrant, leur âme noble et portée à la libéralité; ensuite les métis, de couleur bronzée; ils sont intelligents et industrieux; ils forment la classe pauvre et sont très-nombreux; enfin les nègres attachés au service des espagnols en qualité d'esclaves; ils se sont tellement multipliés en Amérique, que, depuis longtemps déjà, le roi a défendu par un décret d'en faire venir d'autres de l'Afrique. Au moment de leur naissance, ils sont de couleur

Digitized by Google

brune; mais, avec l'âge, ils deviennent entièrement noirs. Ils ont peu d'intelligence, mais une grande douceur de caractère. Presque tous meurent en prédestinés, plein de l'espérance d'aller jouir au ciel de tous les biens, en récompense des labeurs et des misères qu'ils ont endurés ici-bas: j'ai eu l'occasion de le constater pour un grand nombre, car j'étais chargé de les assister à leur dernière heure.

Il y a deux évêques au Chili : l'un réside à la Conception et l'autre à Santiago. La Conception est bâtie sur le bord de la mer : ayant été renversée en 1751 par un de ces tremblements de terre qui sont très-fréquents dans le pays, elle fut reconstruite sur un autre emplacement, à quatre lieues du premier. Beaucoup d'espagnols s'y sont établis pour le commerce.

Santiago est la capitale du royaume ; elle est située sous le 33e degré de latitude sud, et ne le cède guère à Lima, métropole des possessions espagnoles dans cette partie de l'Amérique. Elle a un évêque et dix chanoines; elle est la résidence du gouverneur du royaume et du président de l'audience ou chancellerie royale, conseil formé de sept membres très-habiles dans le droit et dont la fonction est de décider les questions ressortant de leur tribunal. Le gouverneur lui-même ne peut prendre aucune mesure de quelque importance sans leur aveu et leur approbation.

Digitized by Google

Santiago possède encore une université royale récemment fondée et dans laquelle on confère les grades. Notre Compagnie y avait trois colléges, outre le collége des nobles, et deux maisons d'Exercices, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Les Pères Franciscains y ont trois couvents fort nombreux; les religieux de la Merci, deux ; les Dominicains, un ; les Augustins, un ; et les Frères de la Miséricorde, un, avec un hôpital. Les couvents de femmes sont au nombre de six, tous fort nombreux, et, au moment de notre départ, on commençait à en élever un septième. Il faut ajouter à cela une maison de refuge où la justice renferme les femmes de mauvaise vie.

La Province du Chili se distingua toujours par sa régularité religieuse comme celle du Paraguay ; elle se composait de trois cent-soixante membres qui s'employaient jour et nuit avec un zèle infatigable aux différentes œuvres de notre Compagnie dans les colléges et résidences; dans les villages et les missions, au milieu des Indiens et des infidèles. Je ne dirai rien des ministères ordinaires pour ne pas étendre ce récit outre mesure, je me contenterai d'en signaler quelques-uns plus remarquables.

Tous les ans, à Santiago, se faisaient deux missions: l'une dans notre église, en carême, pendant neuf jours; l'autre au mois d'octobre dans l'église des

Digitized by Google

Frères de la Miséricorde; elle durait aussi neuf jours entiers. Chaque année, au printemps, en été et en automne, douze missionnaires apostoliques, réunis deux à deux, parcouraient tout le royaume; et, dans les districts assignés à chaque bande, ils passaient d'une paroisse dans l'autre, prêchant la pénitence, catéchisant et administrant les sacrements. Les missions parmi les indiens et les infidèles s'étendaient depuis la ville de la Conception jusqu'au delà du territoire de Valdivia; là, consumèrent leur vie, les PP. François Khuen, Xavier Wolfwisen, Jean Fertl, Ignace Steidl et d'autres apôtres zélés.

Dans l'archipel de Chiloë, situé sous le 40ᵉ degré, travaillaient sans relâche dix ou douze missionnaires, qui, dans leurs *canois*, passaient d'une île dans l'autre pour venir en aide à ces pauvres Indiens et se faire tout à tous. Là travailla plus de quarante ans le P. Antoine Fridl, qu'il fallut y abandonner, déjà octogénaire et aveugle. Là travaillèrent plus de vingt ans les P. Melchior Strasser et Xavier Kisling, encore détenus en Espagne, et plusieurs autres. A Santiago, chaque année pendant huit jours, on donnait les saints Exercices de notre Bienheureux Père, trois fois aux femmes, et six fois aux hommes, et ainsi on travaillait au salut de trois cents hommes et de trois cents femmes. En outre

Digitized by Google

chaque année on donnait deux fois la retraite dans la maison des femmes dévoyées ; une fois chaque année dans le collége des nobles, une fois par an dans les différents couvents de religieuses, et parfois aussi au monastère des Frères de la Miséricorde, et chaque fois pendant huit jours.

On donnait souvent aussi des retraites de huit jours aux hommes et aux femmes, mais séparément, dans nos moindres colléges, dans nos Résidences, et même quelquefois dans nos maisons de campagne. Lorsque nous fûmes arrêtés, on faisait les préparatifs d'une retraite de huit jours pour les femmes esclaves, dans notre maison des champs; on l'avait déjà donnée aux hommes esclaves.

Les hommes dévoués ne faisaient pas défaut pour remplir de tels ministères : la Province du Chili eut toujours un bon nombre d'hommes remarquables par leurs talents et la sainteté de leur vie ; parmi eux il faut mentionner le P. Charles Haymhausen, homme d'un zèle extraordinaire. Recteur du collége, confesseur de l'évêque et du gouverneur, il était infatigable à remplir tous les ministères propres de la Compagnie. Il reconstruisit presque en entier et pourvut d'ornements précieux la magnifique église du grand collége; il bâtit entièrement la maison de seconde probation, et les deux maisons destinées aux retraitants ainsi que l'église. Il fut affligé

Digitized by Google

de la goutte pendant plusieurs années; et, peu de jours avant sa mort, il fut trouvé encore revêtu de deux cilices. Pleuré par les séculiers et par les Nôtres, plein de jours et de mérites, il s'endormit saintement dans le Seigneur, le 7 avril 1767, en la soixante-quinzième année de son âge. Il fut instructeur des Pères du troisième an de probation et pendant dix années Recteur du collége : il y mourut dans l'exercice de cette charge.

Mais pourquoi nous arrêter au Chili, tandis que notre vaisseau vogue rapide et nous emporte en exil! Déjà le Chili a disparu, déjà nous naviguons par le 40e degré, près des îles Chiloë; déjà l'hiver se fait sentir, déjà la mer dont nous fendons les flots n'est plus la Mer-Pacifique, mais une mer orageuse; et bientôt viendra le détroit de Magellan.

Croyant pouvoir interpréter favorablement les prescriptions formulées dans la *Pragmatique* sur l'exercice de nos ministères, nous les remplîmes sans obstacle sur notre vaisseau : tous les jours on disait deux messes, nous faisions de fréquentes exhortations, et presque chaque jour nous administrions le sacrement de pénitence; nous entendîmes aussi les confessions générales de plus de soixante passagers.

Le douzième jour de notre navigation nous étions déjà vers le 60e degré du côté du pôle antartique bien au delà des frontières de l'Amérique et

Digitized by Google

même de la Terre-de-Feu ; déjà nous avions tourné le cap sur l'Afrique, quand soudain au milieu de la nuit s'élève une furieuse tempête qui maltraita si violemment le navire qu'il faillit sombrer. On plie toutes les voiles ; six hommes maintiennent la roue du gouvernail ; mais la furie des flots fait sauter en éclats la barre et la roue faites de bois très-dur, et renverse en le brisant de contusions un des marins qui tombe sans connaissance. Le vent fait craquer épouvantablement le navire ; les vagues pénètrent par les ouvertures jusqu'à nos cabines ; nous allions périr. Cependant le vaisseau est emporté par une force terrible ; durant toute la journée du 13 juin, fête de saint Antoine de Padoue, il lutte contre les flots ; et, bien que sans voiles mais poussé par la fureur des vents, il fait soixante lieues en vingt-quatre heures.

Les jours suivants un souffle plus favorable gonfla nos voiles ; mais le froid, la neige et la glace nous firent souffrir beaucoup ; les matelots ne pouvaient plus faire le service qu'avec une extrême difficulté et de grands dangers. Un jour, l'un d'entre eux tomba du haut du grand mât sur le pont et se tua du coup : il fut enseveli dans la mer.

Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, nous avions dirigé notre course vers l'Europe, et nous avancions avec un vent favorable, quand un enfant de quatorze ans, qui servait à la cuisine, tombe à

Digitized by Google

l'eau : vite on lance un canot à la mer avec six matelots, pour ramener l'enfant entraîné et soulevé par les vagues; mais avant qu'on pût l'atteindre, des oiseaux de proie se précipitant sur sa tête lui crèvent et lui arrachent les yeux; perdant alors la force de surnager, le pauvre enfant disparut misérablement dans les flots.

Durant toute notre navigation, ce qui est rare, nous n'aperçûmes pas une seule fois la terre; mais nous vîmes presque toujours des poissons volants jusqu'à la hauteur du Paraguay : c'est dans ces parages que mourut le Père Laurent Romo, espagnol, âgé de soixante ans, homme remarquable par sa science et la sainteté de sa vie; on jeta son corps à la mer, après les cérémonies en usage. Ce fut le seul d'entre nous qui mourut sur le navire, et cependant il y avait plusieurs malades.

On nous donnait des rations suffisantes de biscuit, de viandes sèches et d'eau douce. Mais le logement, bien que sain, était extrêmement resserré, car nous étions cent-vingt Jésuites entassés, avec nos lits, dans une seule cabine depuis la poupe jusqu'au milieu du navire.

Entre l'Amérique et l'Afrique nous eûmes constamment les vents favorables, et, Dieu aidant, nous passâmes heureusement la Ligne le 23 juillet, sans trop souffrir de la chaleur.

Digitized by Google

Quand on eut franchi l'Équateur, on fit des préparatifs de défense contre les Maures et contre les Anglais pour le cas où la guerre eût été déclarée par ces derniers. On disposa donc les canons, on plaça des sentinelles, on assigna à chacun son poste, et on fit plus souvent l'exercice sur le navire; on voulut aussi nous confier des armes; mais nous nous sommes excusés sur notre inexpérience au métier de la guerre.

Ces jours-là il mourut deux passagers, qui furent bientôt suivis d'un troisième, étouffé par un asthme. L'un des deux premiers était un noble Canarien, qui ne put atteindre le sol natal, dont il était si proche!

Un matin, nous aperçûmes une voile à l'horizon; tout le monde fut d'abord effrayé; mais bientôt on reconnut que c'était un navire plus petit que le nôtre et sans artillerie : on lui commanda par un coup de canon de s'arrêter; il obéit et nous attendit : c'était un vaisseau anglais, qui allait faire la pêche à Terre-Neuve; il nous donna d'heureuses nouvelles de la paix, et on le laissa continuer sa route. Peu de temps après, nous rencontrâmes un second navire anglais qui confirma le dire du premier. Puis nous vîmes un vaisseau français, qui nous vendit deux tonneaux de *vin de Nantes* (!) Nous laissâmes les îles Canaries à notre droite, sans les voir; nous fîmes

Digitized by Google

la rencontre de plusieurs navires, et, vers la fin du mois d'août, nous aperçûmes les îles Açores, soumises au roi de Portugal ; nous ne vîmes point d'autres terres ou îles pendant tout le voyage, parce que la crainte de faire naufrage sur les côtes nous en tenait fort éloignés. Un matin, comme nous marchions vers le Portugal et bien avant le lever du soleil, nous découvrîmes fort près de nous un navire qui longtemps nous suivit et nous observa; mais quand il nous eut entendu sonner l'*Angelus*, il s'éloigna et fit cesser nos craintes; nous pensâmes qu'il nous avait pris pour des pirates maures et qu'il attendait le jour pour nous attaquer; mais qu'au son de l'*Angelus*, il nous avait reconnus pour chrétiens et pour espagnols.

En ces jours nous perdîmes encore un matelot qui, non loin du port, fut enseveli dans les flots. Ainsi durant la traversée nous perdîmes un Jésuite et six séculiers.

Pendant notre navigation dans ces parages, nous aperçûmes un vaisseau de guerre espagnol. Après avoir répondu à notre salut, il nous attendit; c'était un navire chargé de la garde des côtes. Le capitaine, apprenant qu'il y avait à notre bord des Jésuites d'Amérique, envoya quatre moutons gras avec douze poulets pour les Pères prisonniers; et,

Digitized by Google

pour nous protéger contre les Maures, il nous accompagna toute la nuit et le jour suivant.

Ce même jour, vers onze heures, nous saluâmes par une grande décharge d'artillerie *Notre-Dame de Regla*, honorée sur la côte voisine, dans l'église des Pères Augustins, et nous lui rendons grâce pour notre heureuse traversée : enfin (le 6 septembre) vers deux heures, nous entrâmes dans le port de Cadix.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que nous vîmes venir à nous une foule de barques, montées par des fonctionnaires de tout genre; il vint aussi deux nobles chiliens, pour voir leurs frères, dont l'un était encore scolastique, et l'autre un prêtre nouvellement ordonné; ils les mirent au courant de l'état de nos affaires en Espagne.

Le lendemain, 7 septembre 1768, après quatre mois de traversée, nous débarquâmes au *Port-Sainte-Marie*; tous furent menés dans une grande maison et gardés par des soldats, excepté nous autres Jésuites allemands qui fûmes dirigés sur l'hospice des Indes où nous trouvâmes environ deux cents Jésuites de toutes les Provinces d'Amérique, placés sous bonne garde; la plupart étaient de la Province du Paraguay, au nombre de plus de cent; les autres étaient gardés dans les couvents de Saint-François de Saint-Jacques, de Saint-Augustin, de Saint-François

Digitized by Google

de-Paule et de Saint-Jean-de-Dieu, etc., non sous la garde des soldats, mais placés seulement sous la surveillance du supérieur. Ils pouvaient dire publiquement la messe à l'église; mais tout autre ministère leur était défendu ainsi que tout rapport avec les personnes du dehors. Réunis au *Port-Sainte-Marie*, environ sept cents Jésuites venus des différentes Provinces d'Amérique, nous y passâmes tout l'hiver. Je laisse à penser combien nos logements durent être incommodes, entassés que nous étions les uns sur les autres !

Les vêtements qu'on nous donnait étaient convenables; la nourriture, selon l'ordre exprès du roi, devait être bonne, meilleure même que celle qu'on nous servait dans nos colléges; mais elle fut toujours donnée avec parcimonie.

On nous lut de nouveau le décret de bannissement et la *Pragmatique* qui nous défendait l'exercice de tout ministère ainsi que toute communication avec les étrangers; et pour ne laisser aucun doute sur les ordres du roi, on prononça peine de mort pour les Frères, et prison perpétuelle pour les prêtres, contre quiconque tenterait de s'évader, de se cacher, ou de revenir en Espagne après en avoir été exporté.

Pour nous, enfermés dans notre hospice au nombre d'environ deux-cent-cinquante, nous vé-

Digitized by Google

cûmes en religieux. Le Révérend Père Polo, Vice Provincial de Quito, était notre supérieur à tous. Dans la chapelle privée de l'hospice, il y avait douze autels disponibles; nous tâchions de dire chaque jour la messe selon l'ordre affiché, en commençant à trois heures du matin; nous faisions la lecture pendant le repas, et la retraite annuelle; chaque jour, nous nous réunissions à la chapelle pour réciter le Rosaire; nous fîmes plusieurs neuvaines à la sainte Vierge et à différents Saints avec une grande solennité, etc.

Tous les religieux qui habitèrent cette maison nous donnèrent les meilleurs exemples de toutes les vertus religieuses et particulièrement d'une invincible constance; nous avons admiré surtout la vie singulièrement édifiante des Pères du Paraguay; nous ne cessions de les considérer comme des hommes apostoliques, de braves vétérans, rompus à la peine et à la fatigue, et qui, après avoir enduré des travaux bien plus grands, semblaient trouver une sorte de repos dans l'exil et la captivité.

Plusieurs des Nôtres passèrent à meilleure vie et furent enterrés honorablement dans les caveaux de notre chapelle, mais toutefois en présence d'un notaire royal, qui devait constater la mort du défunt. Entre autres je signalerai le Révérend Père Marquez, Vice-Provincial du Mexique, homme que

Digitized by Google

pendant de longues années la vigueur de son esprit et la sainteté de sa vie avaient rendu très-célèbre à Mexico. Aussitôt après sa mort, on doubla le poste des soldats, pour empêcher le peuple de pénétrer près du vénérable défunt. Toutefois on apporta de la ville quantité de chapelets pour leur faire toucher le corps ou les habits du défunt qui paraissait encore vénérable après sa mort : ses yeux entr'ouverts et comme animés, son visage radieux, sa bouche souriante, ses mains flexibles, l'auraient fait croire encore vivant : il ne fut pas enseveli dans le caveau commun, mais dans un autre séparé et près de l'autel, en présence des officiers et du notaire qui voulurent voir et vénérer le corps du défunt.

Dans l'autre maison dont nous avons parlé plus haut, habitait le Révérend Père Provincial du Chili avec plusieurs des siens : il était attentif à maintenir tout ce qu'il était possible de la vie et discipline religieuses. Nos scolastiques furent de nouveau appliqués à leurs études, et tous subirent leur examen annuel au mois de janvier, tous, à l'exception de deux qui, perdant courage, firent défection. Il y eut aussi deux jeunes prêtres chiliens qui abandonnèrent la Compagnie. Les autres déserteurs étaient presque tous de la Province d'Andalousie (ou Bétique), de celles du Mexique et du Pérou. Ce sont les trois provinces qui, moins vigoureuses à main-

Digitized by Google

tenir l'esprit de l'Institut, se trouvèrent aussi *minus habentes*. De fait, plusieurs membres de ces Provinces, moins accoutumés que les autres aux occupations pénibles, aux diverses épreuves, et trop attachés au sol natal, perdirent leur vocation et, avec elle, l'estime et toute considération. Ces déserteurs n'évitèrent pas cependant l'exportation en Italie, (pour y aller implorer la dispense de leurs vœux); ils étaient bien plus à plaindre que les autres, car l'estime ne les y accompagnait pas.

Après avoir noté la pusillanimité des déserteurs, je dirai un mot de l'invincible constance des novices. Un décret royal leur permettait de quitter la Compagnie pour rentrer dans leurs familles, ou de suivre leurs frères en exil, mais privés de pension ; ils choisirent ce dernier parti, et, surmontant l'amour de la patrie, fermant l'oreille aux insinuations de leurs mères, parents et amis, ils aimèrent mieux partir pour l'exil et subir toutes les épreuves que de perdre leur vocation. La plupart d'entre eux achevèrent leur noviciat en route, et firent les premiers vœux après les deux années d'épreuves.

Ceux qui arrivèrent en Espagne sans avoir achevé leur noviciat furent encore plus éprouvés que les précédents au sujet de leur vocation. Arrivés au Port-Sainte-Marie, ils furent aussitôt séparés des autres et envoyés seuls dans une autre ville appelée Xérès, et

Digitized by Google

là, ils furent placés dans divers couvents, avec ordre aux religieux de les porter sans relâche et efficacement à déserter la Compagnie; et l'on s'y employa ardemment plusieurs mois de suite, mais en vain : car la grâce de Dieu fut plus forte pour les sauver que tous les efforts des hommes pour les perdre. Enfin le juge séculier lui-même, sur l'ordre du Conseil, recourut à l'intimidation, aux menaces et si bien que douze d'entre eux succombèrent. Alors, revêtus d'habits séculiers, ils furent mis en liberté avec la faculté de regagner leur pays au moyen des subsides accordés pour le voyage.

Cependant le plus grand nombre de ces novices, soit vingt-quatre appartenant aux différentes Provinces, méprisant toutes les promesses et les menaces, répondirent qu'ils étaient disposés à tout, excepté à quitter la Compagnie à laquelle Dieu les avait appelés. Ceux-ci furent également chassés de la ville, en habits séculiers, et avec ordre, sous peine de mort, de sortir dans l'espace de quatre mois des domaines de Sa Majesté Catholique. Ils vinrent donc à pied jusqu'au Port-Sainte-Marie; et là, vu la défense de se réunir à nous, ils louèrent une maison, où ils s'efforcèrent de continuer leur noviciat, comme auparavant, suivant toujours la direction du plus ancien.

Bientôt ils firent choix de quelques-uns d'en-

Digitized by Google

tre eux et les envoyèrent à Cadix pour demander l'aumône : en peu de jours, par la grâce de Dieu, ils recueillirent plus de dix mille florins : ce qui leur permit de payer leur loyer et leur nourriture, d'acheter des habits ecclésiastiques et même de fréter un navire pour se rendre en Italie, et cela se fit avec grande admiration de tous les gens de bien, applaudissant à la courageuse persévérance de nos jeunes américains.

Arrivés en Italie sous ces heureux auspices, les novices furent reçus avec une grande bonté par notre Révérend Père Général, puis agrégés à leurs Provinces respectives d'Amérique.

Pour nous, il nous fallut rester dans notre prison jusqu'au mois de février, sans savoir ce qu'on ferait de nous : les nouvelles qu'on nous donnait étaient contradictoires, tantôt bonnes, tantôt mauvaises.

Nous étions même dans l'incertitude au sujet de nos Provinces d'Allemagne : tantôt on disait qu'elles étaient parfaitement tranquilles, tantôt qu'elles couraient les plus grands dangers. Vers la fin de janvier, on nous enleva tout à coup cinq Pères allemands, qui pendant de longues années avaient cultivé avec beaucoup de fatigues l'archipel de Chiloë : c'étaient le P. Melchior Strasser, bavarois; le P. Xavier Kisling, d'Eustett; le P. Ignace Fritz

Digitized by Google

et le P. Népomucène Erlacher, de la Bohême; et le P. Michel Mayr, du pays Rhénan : on les fit enfermer au couvent Saint-Jacques, pour y être gardés plus étroitement; ils y sont encore aujourd'hui. Le gouverneur du Port-Sainte-Marie, qui nous était assez attaché, les visita; et comme ils le prièrent d'examiner leur cause sans retard, il répondit qu'il ne savait pas même ce dont on les accusait, et qu'il avait seulement reçu de la cour l'ordre de les garder comme nous l'avons dit. Enfin au commencement du carême, il nous fut permis de partir pour l'Italie, à nous tous qui étions venus du Chili, mais à l'exception des cinq Pères nommés ci-dessus. Nous fûmes réunis sur un seul vaisseau suédois; nous étions deux cent-quarante.

Nous partîmes sans escorte de soldats, mais avec le commissaire royal, et passâmes heureusement le détroit de Gibraltar. Nous contemplâmes longtemps les côtes et les montagnes de l'Espagne et plus encore la côte opposée, surtout la ville de Ceuta, principal boulevard de l'Espagne du côté de l'Afrique; çà et là nous rencontrâmes divers navires. Après avoir dépassé les îles Baléares, entre la France, la Sardaigne et la Corse, nous essuyâmes une horrible tempête qui nous malmena comme celle dont nous avions été assaillis, le jour de saint Antoine de Padoue, en quittant l'Amérique, à cela près

Digitized by Google

que cette dernière nous tourmenta nuit et jour pendant une semaine qu'il fut impossible de se tenir sur pied. Notre navire n'était pas des plus grands, mais très-solide et fort bon. Enfin le péril cessa et nous ne rencontrâmes point de corsaires dont la tempête nous a peut-être préservés.

Enfin, grâce à la protection de Dieu, après vingt-quatre jours de navigation, nous entrions heureusement, le 15 mars 1769, à la Spezzia, port de la république de Gênes.

Nos Suédois étaient d'une nation beaucoup plus paisible, plus calme et plus laborieuse que les Espagnols, mais bien à plaindre, plongée comme elle est dans l'hérésie. Durant la traversée nous ne pûmes célébrer chaque jour le saint Sacrifice, mais seulement les dimanches et les fêtes. La nourriture était suffisante, mais le logement extrêmement étroit, entassés comme nous l'étions, au nombre de deux cent-quarante, dans une espace très-resserré ; mais enfin le Seigneur nous délivra de toutes ces misères et nous fit aborder au port sains et saufs.

Le port de la Spezzia est excellent et défendu de tous côtés contre les vents, il est situé entre Gênes et Livourne, mais il est peu fréquenté par les bâtiments de commerce.

Dans la ville qui est de médiocre grandeur nous fûmes bien reçus au nom de la République de Gênes ;

Digitized by Google

le gouverneur lui-même nous assigna des logements pour tous, et défendit sévèrement qu'on nous vendît trop cher ce dont nous aurions besoin. Comme on nous défendit de passer à Gênes, il nous fallut longer la côte, dans de petites barques à rames, jusqu'à l'embouchure de l'Arno. Nous remontâmes le cours du fleuve, laissant Livourne sur notre droite, et enfin le jeudi-saint nous arrivâmes à Pise.

La Compagnie n'a point de collége à Pise ; toutefois nous y fûmes très-bien reçus par le P. Jérôme Durazzo, frère du Doge de Gênes, qui prêchait le carême à la cathédrale ; il se chargea de toutes nos affaires et les arrangea parfaitement. Le vendredi-saint nous l'entendîmes prêcher, et ce fut pour nous une grande consolation : car c'était le premier Jésuite que nous entendions prêcher publiquement dans une église après dix-huit mois de captivité.

Pise est une ville magnifique et digne d'être comparée à Florence ; elle renferme l'Université où les Florentins eux-mêmes doivent venir recevoir les grades. Après avoir admiré la magnifique cathédrale de Pise, son fameux *campanile*, son *camposanto* et ses autres merveilles, nous continuâmes à remonter l'Arno qui traverse cette ville.

D'autres Pères nous succédèrent à Pise, où ils arrivaient par bandes, comme l'avait réglé le Révé-

Digitized by Google

rend Père Provincial qui lui-même vint avec la dernière.

Après trois jours de navigation sur l'Arno nous arrivâmes à Florence, où nous fûmes reçus par le Père procureur. Mais le collége était déjà complétement occupé, il nous installa dans un hôtel convenable et de plus régla toutes nos affaires. Chaque jour nous célébrions le saint Sacrifice dans l'église du collége. Nous nous rendîmes au palais du Grand-Duc, pour voir deux de nos Pères, confesseurs à la cour. Nous visitâmes avec une profonde vénération les reliques de sainte Marie-Madeleine de Pazzi dont le corps est miraculeusement préservé de toute corruption. Ensuite nous avons admiré la célèbre cathédrale et son *campanile*, puis les richesses artistiques des palais. L'endroit où se tint le concile de Florence est maintenant occupé par un monastère de religieuses.

Mais ce que nous désirions voir beaucoup plus que tant de belles choses, c'était une lettre de notre Très-Révérend Père Général : nous attendîmes vainement ses dispositions à la Spezzia, à Pise et même à Florence. Nous sortîmes donc de cette ville pour traverser les Apennins sans savoir ce qui adviendrait de nous autres allemands.

Après avoir traversé en voiture les Apennins en-

Digitized by Google

core couverts de neige, nous arrivâmes heureusement à Bologne où nous devions enfin trouver les dispositions tant désirées de Sa Paternité, et que le P. Jacques Andrès, procureur général de l'Assistance d'Espagne nous transmit. Le Révérend Père Général avait réglé que tous les exilés, non allemands, se rendraient à Imola et que les allemands rentreraient dans les Provinces d'où ils étaient sortis en allant aux missions des Indes.

Ces ordres nous étant notifiés, nous résolûmes de nous remettre en route sans différer.

La ville pontificale de Bologne nous parut très-bonne, très-belle et fort ancienne : elle était remplie de Jésuites espagnols, portugais, américains, etc... Mais le temps nous pressait.

Je fus chargé de conduire la première bande de nos Frères, et nous prîmes passage sur une barque frétée par le Procureur général pour nous rendre, par le canal, de Bologne à Ferrare.

Ferrare est, comme Bologne, ville de l'État pontifical; elle n'est point inférieure à Munich, et sa cathédrale, que je visitai, peut entrer en comparaison avec celles de Florence et de Pise. Nous logeâmes dans un bon hôtel que nous avait préparé le Père procureur de Ferrare, aux soins duquel nous étions confiés. Le lendemain de notre arrivée je célébrai la sainte Messe dans la belle église de notre

Digitized by Google

collége, puis après, j'eus la consolation de saluer le Révérend Père Recteur et d'embrasser environ vingt novices de la Province d'Aragon, réunis là avec leur Père Recteur et leur maître des novices et vivant très-pauvrement. Nous fûmes visités dans notre hôtel par les autres Jésuites espagnols et américains, dont toute la ville est remplie.

A peine vingt-quatre heures après notre arrivée à Ferrare, nous en partions par le canal qui, de là, nous conduisait au Pô. A cet endroit nous passâmes sur une barque beaucoup plus forte que celle du canal, et cela était nécessaire, attendu que le Pô, déjà assez près de son embouchure, ressemble à une petite mer; il est bordé de quantité de moulins. Nous le remontâmes ainsi jusqu'à l'embouchure du Mincio : il existe là une petite chapelle à l'endroit où la tradition rapporte que le pape saint Léon vint à la rencontre d'Attila et lui persuada de retourner sur ses pas.

Conduits par le Mincio dans la ville de Mantoue, nous laissâmes à notre gauche la maison consacrée au souvenir de Virgile et nous entrâmes dans notre collége où nous fûmes très-bien reçus et traités; nous nous y reposâmes un jour entier. Aucun exilé, les Allemands exceptés, n'était encore venu à Mantoue. Nous y avons visité le collége, dont l'église comme tout le reste est vraiment magnifique. De

Digitized by Google

nos fenêtres nous apercevions le palais Gonzaga où, suivant la tradition, saint Louis fit cession de ses droits d'aînesse en faveur de son frère Rodolphe.

Nous continuâmes notre route non plus en bateaux, mais dans trois voitures que mit à notre service le P. Procureur. Bien que nous eussions été parfaitement traités, le P. Recteur ne voulut accepter de nous aucune compensation : chose nouvelle, car depuis le jour où nous avions mis le pied sur la terre italienne, il nous avait fallu payer, chaque jour, et beaucoup, sur le viatique qui nous avait été remis au Port-Sainte-Marie par le gouvernement espagnol pour notre traversée, par terre, en Italie. Le Frère Joseph Arnhard tenait la bourse, il était notre procureur à tous.

Enfin, nous arrivâmes à Trente, à Inspruck et à Landsberg : dans ces trois colléges nous pûmes à notre aise parler allemand; nous y fûmes accueillis et traités avec tant de charité que dès lors nous pouvions oublier les mauvais jours que nous avions traversés.

Les autres Pères de la Province du Chili, nés en Espagne ou dans le Chili même, sont en Italie à Imola au nombre de deux cent-six et dispersés dans dix-sept maisons; cependant les études de philosophie, de théologie et le troisième an de proba-

Digitized by Google

tion marchent avec vigueur. Le roi d'Espagne a ordonné que nos Provinces changeassent de nom : voilà pourquoi elles ont pris le nom de quelque saint : ainsi la Province du Chili s'appelle aujourd'hui la Province de saint Cassien, c'est ce que m'a écrit le R. P. Balthasar Hueber, tandis qu'il se trouvait encore, comme Provincial, à Imola.

Nos vieillards et nos malades, que nous avons laissés au Chili dans les couvents de Saint-François, ont été chassés depuis, par l'ordre du vice-roi de Lima, et contraints de s'exiler; ils sont arrivés en Espagne au nombre de vingt-six, après avoir perdu en route douze de leurs compagnons, entre autres le F. Pierre Vogl, de Wetterhausen en Souabe, et plus que septuagénaire. Quelques-uns ne pouvant achever la route furent laissés en arrière durant le long voyage par Lima, Panama, Porto-Bello, Carthagène et la Havane. Ces vingt-six exilés maintenant arrivés, et plusieurs autres sont demeurés captifs en Espagne : depuis le carême de l'année dernière (1769), aucun Jésuite n'a plus été déporté en Italie.

Je ne cesserai de remercier Votre Révérence et de prier Dieu pour Elle qui nous a bien voulu adopter, nous orphelins, avec tant de charité et nous a mis au nombre de ses enfants avec une tendresse toute paternelle. Que le Dieu très-bon bénisse, accroisse et défende toute cette Province et Votre Révérence

Digitized by Google

à laquelle je me recommande instamment en Notre-Seigneur.

Alt-OEttingen, le 23 janvier 1770.

De Votre Révérence le très-humble serviteur en Jésus-Christ.

PIERRE WEINGARTNER, S. J.

Note. — Le P. Weingartner avait été reçu, en Allemagne, pour la Province du Chili. A son retour d'Amérique, il fut incorporé dans la Province de Germanie-Supérieure ; mais lors de la division de cette Province, qui eut lieu le 1er novembre 1770, il se trouva, en sa qualité de bavarois, faire partie de la Province de Bavière, dont le P. Erhard fut le premier Provincial. Le P. Weingartner vivait encore à l'époque de la suppression, en 1773. (*Note du P. Joseph Esseiva.*)

Digitized by Google

TROISIÈME DOCUMENT.

NOTES HISTORIQUES SUR L'EXPULSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS DE LA PROVINCE DU MEXIQUE ET PRINCIPALEMENT DE LA CALIFORNIE EN 1767; — PAR LE P. BENNON-FRANÇOIS DUCRUE, MISSIONNAIRE EN CETTE MÊME PROVINCE PENDANT VINGT ANS.

I.

Ce fut en 1767 que par un décret royal la Compagnie de Jésus fut chassée non-seulement de l'Espagne, mais aussi de toutes les possessions de ce royaume dans les deux Amériques. Cette expulsion, longtemps préparée dans le silence le plus profond, fut enfin mise à exécution un vendredi, jour consacré au Sacré-Cœur de Jésus...

De grand matin, dans toutes les villes où notre Compagnie avait un collége, toutes les rues, et principalement celles qui y conduisaient, furent occupées par de nombreux soldats, sans qu'on pût deviner la cause de ce mouvement insolite. Mais à quatre heures, au moment du lever, les gouverneurs sonnent à la porte des colléges, y entrent et s'em-

Digitized by Google

parent militairement de toutes les chambres à la fois. On réunit ensuite tous les Pères dans la chapelle domestique ou au réfectoire. Ils croyaient rêver, et ne sachant encore ce qu'on leur voulait, la crainte les saisit. Quelques-uns même s'imaginaient que leur dernière heure était arrivée; on en vit d'autres perdre tout sentiment; un Père dont la tête était dérangée fut tellement effrayé de ce spectacle extraordinaire, qu'il se jeta par la fenêtre et perdit la vie avant d'avoir pu comprendre ce dont il s'agissait. Les religieux étant tous rassemblés dans la chapelle ou au réfectoire, on leur lut, au milieu d'un profond silence, le décret royal qui venait subitement les condamner au bannissement perpétuel; quant aux motifs de cette rigoureuse sentence, Sa Majesté Catholique les gardait enfermés dans son cœur royal.

Après cette lecture, il ne fut permis à aucun Père de retourner dans sa chambre. Chacun devait attendre dans le même lieu que tout fût prêt pour le départ, et dans beaucoup d'endroits, ce départ eut lieu le jour même. Il ne leur fut permis d'emporter que leur bréviaire. Presque tous partirent en charrette ou à cheval et escortés d'une troupe de soldats ou même d'alguazils.

Quels furent, à ce spectacle aussi lugubre qu'inattendu, le concours du peuple, les lamentations des

Digitized by Google

parents et des amis, les larmes des fidèles, je n'entreprendrai point de le décrire : on s'en fait aisément une idée. Malgré les soldats qui cherchaient à empêcher l'approche des voitures, chacun voulait dire en pleurant un dernier adieu aux Pères ; beaucoup même jetaient leur bourse dans les charrettes pour les besoins du voyage, ne pouvant offrir d'autre gage de leur tendre affection.

A la même heure, dans toutes les autres missions, les officiers du gouvernement tinrent une conduite semblable envers les missionnaires (1).

---

(1) Le traducteur français de la *Notice sur la Péninsule Californienne*, composée sur les manuscrits du P. Venegas, publiés en espagnol par le P. Marc-André Burriel, de la Compagnie de Jésus (Madrid, 1757, 3 vol. in-4), a vomi, dans sa préface, un torrent de mensonges et d'inepties. Il est tombé dans le mépris qu'il méritait. Ses rêveries et ses inventions ont été fort bien réfutées dans l'Appendice à la description de cette Péninsule, écrite en allemand par le P. Jacques Baegert, missionnaire de la Compagnie de Jésus, qui mourut à Neubourg, sur le Danube, le 29 septembre 1772. Cet ouvrage est intitulé : Nachrichten von der Amertcanischen Halbinsel Californien, mit einem zheyfachen Anhang falscher Nachrichten, etc. Mannheim, 1773, in-8°, pag. 313 et seq.

Je me contenterai de citer en passant un autre ouvrage, publié sous le nom d'*Homélies* (Madrid, 1768, in-4°, 259 pages). Entre autres calomnies et extravagances, l'auteur appelle tous les Évêques : DES TERTIAIRES ET DES ESCLAVES DES JÉSUITES. — *El Obispo de Meliapor que era de los Terciarios Jesuitas, y su Esclavo, como todos.* (Page 135.) N'est-ce pas l'application de la fameuse formule : *mentez hardiment* ? — Dans sa rage contre ces religieux, il prétend que les

Digitized by Google

II.

En Californie, cette commission fut confiée au nouveau gouverneur, Don Gaspar Portola. Il s'était embarqué au port de Saint-Blaise avec cinquante soldats ; mais ce ne fut qu'après une pénible navigation de quarante-quatre jours sur la Mer Pacifique, pendant laquelle il dut relâcher au port de Saint-Joseph, qu'il aborda en Californie, le jour de saint André, apôtre (patron des crucifiés).

A la nouvelle de son arrivée, le P. Ignace Tirsch, de la Province de Bohême, qui gouvernait la chrétienté la plus rapprochée, s'empressa d'accourir à sa rencontre pour le conduire à sa mission de Saint-Jacques, qui n'est qu'à douze lieues du port. Don

---

Jésuites de Portugal *ont jeté à la mer deux mille ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, des plus distingués du royaume* ! « HIZIERON ARROJAR AL MAR HASTA DOS MIL ECCLESIASTICOS SEGLARES Y RELIGIOSOS, DE LOS MAS DISTINGUIDOS DE AQUEL REYNO (DE PORTUGAL)». *Et que les poissons, remplis d'horreur pour un si exécrable forfait, quittèrent ces parages, jusqu'au moment où l'archevêque* (quel archevêque ? Celui de Lisbonne ou celui de Goa ?) *vint en procession bénir solennellement et réconcilier les eaux.* « Que los pescadores sacaban « sus redes llenas de cadaveres, y que los peces, admirados de « tan sacrilega accion, se desviaron del mar, hasta que el arzo- « bispo fue processionalmente à bendecir las aguas... » (Page 145.)

O medici, medici, medium pertundite venam.

Voilà les ineptes mensonges qui se débitaient dans la capitale du

Digitized by Google

Portola n'était pas sans quelque crainte ; il ne put si bien la dissimuler que le Père ne s'en aperçût. On lui avait dit que les Californiens avaient dix mille fusils, une grande quantité de poudre, et qu'ils étaient prêts à tenir tête à quiconque voudrait envahir leur pays. Mais quand il reconnut que tous ces rapports étaient faux et qu'il n'avait rien à redouter ni des Pères, ni des Indiens, il déclara, les larmes aux yeux, au P. Tirsch, le but de son voyage. Celui-ci reçut le coup comme il convenait à un religieux. Il donna aussitôt communication de la fatale nouvelle à ses voisins et au supérieur de la mission.

Cependant le gouverneur poursuivit sa route

---

royaume d'Espagne, où ils ne provoquaient que la risée des honnêtes gens.— Aussi ignorant que mal intentionné, cet homme appelle la Californie, dont on connaît la stérilité, un pays fort riche, et il débite gravement, ou plutôt il chante, à la manière des oies, la fable, depuis longtemps abandonnée, de la fameuse plante appelée herbe du Paraguay, qui, elle seule, donne un revenu de plusieurs millions : « *De sola yerva de aquel pais, iba annualmente un millon de pesos fuertes a Roma : quantos irian de la riquisima California?* ». — Je suis surpris que M. de Pombal, *de pieuse mémoire*, n'ait pas appelé un homme *qui raisonne si juste*, à occuper une chaire de logique ou d'histoire, et ne lui ait pas accordé un rang distingué entre ses nouveaux professeurs de Coïmbre.

Ce que je viens d'écrire m'est dicté par le seul amour de la vérité et par un sentiment de respect pour la Compagnie de Jésus. (Note de Christophe de Mürr.)

Digitized by Google

par terre jusqu'à Lorette, première mission de la Californie et où il y a garnison : c'était un voyage de cent cinquante lieues espagnoles. Il y fut reçu par le Père Recteur avec tous les honneurs accoutumés, et il choisit pour demeure notre propre maison.

Dès le lendemain de son arrivée, il écrivit au Père visiteur, chargé du gouvernement de toute la Province et qui se trouvait alors à Notre-Dame de *Guadalupe,* une lettre fort polie pour le prier de le venir trouver à Lorette, attendu, disait-il, que, fatigué d'une si longue route, il se sentait incapable de pousser plus loin. Le Père visiteur reçut cette lettre la veille de saint Thomas : il mit ordre sur-le-champ aux affaires de sa mission, écrivit en quelques mots aux autres Pères et partit pour Lorette le jour même de la fête. Mais qui dira sa douleur et celle de ses pauvres chrétiens ? Certes, une mère n'est pas plus affligée de la mort de son fils unique, que ne le fut ce Père quand il lui fallut abandonner ces chers enfants dont, pendant quinze ans, il avait baptisé un grand nombre, et qu'il ne devait plus revoir (1).

(1) Le visiteur était le P. François Ducrue lui-même, comme on le voit dans Clavigero (Hist. de la Californie. Liv. IV, ch. 20).

Digitized by Google

III.

Dix jours à peine s'étaient écoulés, depuis que le Père avait terminé la visite accoutumée de la Province, quand il fut ainsi forcé de laisser ses ouailles sans pasteur, sans consolation, sans espoir de retour et même avec la crainte trop bien fondée de les voir se disperser après son départ, comme nous savons que cette prévision s'est déjà réalisée dans plusieurs missions. Quelle douleur de perdre en un instant soixante-dix ans de travaux et de sacrifices ! Comment ne pas gémir en pensant à tant de pauvres infidèles qui avaient déjà demandé le baptême et qui vont retourner dans leurs forêts ? Et plaise à Dieu qu'ils n'entraînent pas dans leur fuite un grand nombre de ceux que la prédication de l'Évangile avait amenés au bercail ! Une telle défection ne pourrait étonner que ceux à qui une longue expérience n'a pas appris quelle est la mobilité de caractère de nos Indiens.

Le jour fatal est donc arrivé : tout le peuple entoure l'autel en silence pour assister au saint Sacrifice une dernière fois. La messe finie, après que le Père a pris un léger repas et fait ses préparatifs de départ, il se rend à la porte de la maison pour dire adieu à ses enfants désolés. A ce moment, tous se précipitent sur lui, baisent ses mains en poussant

Digitized by Google

des sanglots et le pressent avec une telle violence qu'il faillit être étouffé. Lui-même versait des torrents de larmes et ne savait comment faire pour se dégager de leurs bras. C'est que la pensée de la séparation rendait plus vive, même en ces pauvres sauvages, la reconnaissance des bienfaits reçus. Ils se représentaient alors avec quelle fidélité nous avions toujours rempli à leur égard les devoirs de père, en leur procurant, avec la nourriture de l'âme, les aliments corporels et le vêtement. En effet, avant l'arrivée des missionnaires, les californiens n'avaient pour vivre, hors la chasse et la pêche, que quelques fruits sauvages. Souvent même il leur fallait se contenter de rats, de taupes, de vers ou de sauterelles grillées au feu. C'est que la Californie est naturellement stérile. On n'y trouve ni brebis, ni bœuf, ni âne, ni cheval; le blé y est inconnu; et même dans les principales missions on ne rencontre ni terre labourable, ni eau en quantité suffisante. Les habitants n'avaient aucun vêtement. Tous ces obstacles, l'infatigable persévérance des missionnaires les avait surmontés : ils avaient enfin amené les indiens, si paresseux par nature, à cultiver quelques morceaux de terre, assez pour subvenir à leurs besoins. Du reste, ils veillaient sans cesse à ce que l'absolu nécessaire ne leur manquât jamais. On conçoit d'après cela que ces pauvres

Digitized by Google

indiens aient si vivement ressenti le départ des Jésuites et qu'ils aient versé tant de larmes. Je passe sous silence l'indicible douleur des Pères à la pensée de l'abandon où ils laissaient ce troupeau si tendrement aimé.

Les Pères franciscains de l'Observance, qu'on nous donnait pour successeurs, n'étaient point encore débarqués, en sorte que cette contrée de quatre cents lieues allait se trouver sans un seul prêtre. Car il ne faut pas compter le chapelain que le gouverneur avait amené avec lui. C'était un vieillard infirme, qui ignorait la langue de ces peuples et qui n'eût pu d'ailleurs leur venir en aide à cause de l'immense étendue du pays. De là ces soupirs, ces larmes, cette peine si amère. Pour s'en faire une idée, il faut avoir expérimenté par soi-même au prix de quels labeurs ces âmes ont été conquises, et combien la perte en est irréparable.

Cependant le Père Visiteur, s'arrachant avec peine à ses chers Indiens, monte à cheval et se met en route. Quoiqu'il n'eût désigné qu'un petit nombre de chrétiens pour l'accompagner, beaucoup d'autres, sans qu'il pût les en empêcher, le suivirent pendant plusieurs lieues. Quant à ceux qu'il avait choisis, ils restèrent avec lui cinq semaines à Lorette et ne voulurent quitter leur Père que lorsqu'ils le virent monter sur le vaisseau.

Digitized by Google

Dans les autres missions, ce furent les mêmes démonstrations de douleur. Tous, s'il leur eût été permis, eussent suivi leurs missionnaires. Mais entre tous les Indiens ceux de la mission de Sainte-Gertrude se signalèrent par leur charité envers le Père Georges Retz. Ce Père avait failli, quelques jours auparavant, se casser la jambe, et il lui était resté de sa chute une douleur qui l'empêchait de monter à cheval : ses chrétiens le portèrent sur leurs épaules pendant plus de quarante lieues. On sera moins surpris de ce fait quand on saura qu'il en avait converti près de deux mille. Je ne veux rien dire ici de l'immense travail qu'il lui avait fallu faire pour rendre florissante une mission qui, avant són arrivée, n'était qu'une vallée encombrée de pierres et qui ne produisait que des ronces. Non-seulement il y laissait des champs cultivés et des vignes, mais encore une église et des maisons bien bâties.

Au reste le Père Jacques Baegert, dans son Histoire de la Californie, rapporte avec assez d'exactitude ce que nous a coûté de peines la fondation de toutes ces missions. Il y réfute aussi fort bien les relations mensongères de nos ennemis : ils prétendent qu'on ne trouvera en Californie qu'or, argent, perles et pierres précieuses. Les quelques veines d'or qu'on y a découvertes à fleur de terre sont si peu abon-

Digitized by Google

dantes qu'elles ne sauraient enrichir personne. Les mines d'argent, il est vrai, donneraient davantage, si l'exploitation n'en était rendue fort difficile par la disette d'eau et par le manque soit de moulins, soit de bois et de mercure. Quant aux perles, les pêcheurs eux-mêmes nous ont souvent avoué qu'elles rapportent si peu que le gain compense à peine la dépense. De pierreries, on n'a pu, jusqu'à présent, en trouver une seule (1). Pour le surplus, le lecteur curieux peut consulter le livre du Père Baegert. Je lui ferai seulement remarquer que depuis plusieurs années ce pays infortuné a été ravagé par de véritables inondations de sauterelles. Moi-même j'ai vu dans ma mission, pendant toute l'octave de Pâques, une nuée de ces insectes couvrir le ciel depuis le grand matin jusqu'au soir : ils dépouillèrent complétement les arbres, les champs et les vignes de toute leur verdure : ce qui amena une disette extrême. Mais revenons à notre récit.

---

(1) Quelques écrivains, du reste bien intentionnés, ont supposé que les Jésuites connaissaient les richesses renfermées sous le sol de la Californie, mais que par crainte de voir accourir les étrangers, et à leur suite tous les vices des chercheurs d'or, ils avaient soigneusement gardé le secret de leur découverte pour ne pas ruiner, en le divulguant, l'œuvre de la conversion des indiens. Si le fait est réel, nous le devons placer parmi les plus glorieux de l'apostolat catholique. Mais on sait que les *missions* se trouvaient dans la Basse-Californie, loin des mines d'or découvertes en ce siècle.

Digitized by Google

IV.

Le Père visiteur arriva à Lorette, la veille même de Noël, au moment où, selon l'usage d'Espagne, on chantait le martyrologe. La cérémonie terminée, il se rendit chez le gouverneur qui le reçut et le traita avec beaucoup d'égards. Le lendemain il remit au Père une lettre du vice-roi du Mexique, qui lui donnait avis de l'arrivée du nouveau gouverneur et le priait, ainsi que les autres missionnaires, de le recevoir et de le faire recevoir par les Indiens avec les honneurs convenables : à quoi l'on n'eut garde de manquer. Enfin le jour de saint Etienne, après les offices, Don Portola qui, à cause de la solennité, avait évité, la veille, de parler du décret de bannissement, le fit lire aux membres de la Compagnie qui étaient à Lorette, c'est-à-dire au Père visiteur, au Père recteur, à son compagnon et à un Frère coadjuteur, et cela en présence du porte-enseigne, de son secrétaire et d'un sergent. Il le leur fit ensuite signer.

Entre autres mesures que contenait ce décret, il portait, de la part du roi, défense aux Pères de célébrer en public ou de faire aucune fonction ecclésiastique. On devait, aussitôt après la lecture de l'édit, les enfermer dans une chambre sous bonne garde, jusqu'au moment du départ. Mais le gouverneur prit sur lui de nous épargner ces mesures de

Digitized by Google

rigueur et parce qu'il n'avait personne à mettre à notre place, et surtout, comme il me l'a plusieurs fois avoué, *ne forte tumultus fieret in populo*, parce qu'il craignait le soulèvement de nos néophytes. Il se contenta donc de nous enlever toutes les clefs et se chargea de la subsistance de la garnison, qui jusque-là avait été à notre charge. Il fit aussi rendre compte au Père Procureur : et ces immenses trésors que, au dire de nos adversaires, nous cachions en Californie, se trouvèrent réduits à environ sept mille *pesos* en espèces, qui appartenaient, partie à la garnison, partie à la mission. Le reste, toile, draps, soie et autres provisions semblables, qui provenait du tribut annuel pour la solde de la garnison, toujours fourni en nature, montait à une valeur de soixante mille *pesos*, la viande et le blé non compris. Or, en ce moment, il en restait si peu dans les greniers de Lorette, que le gouverneur fut obligé d'en faire venir des missions voisines. C'étaient là les quatre millions de *pesos* qu'on avait promis au roi ! Le chapelain reçut ensuite, au nom de l'évêque, les biens et les clefs de l'église.

Dans les autres missions, on fit dresser deux listes : l'une des biens d'églises, l'autre des biens de campagne ; mais on en laissa l'administration aux Pères jusqu'au départ. En même temps, les gens du roi signifiaient le décret de bannissement à tous les

Digitized by Google

missionnaires et leur remettaient une lettre du Père Visiteur qui leur enjoignait de se dessaisir des biens et de se rendre à Lorette pour le premier février.

En attendant que le vaisseau fût prêt à prendre la mer, le Père Visiteur eût bien désiré revoir encore son troupeau ; mais il fit le sacrifice de ce désir, quand il sut que la volonté du roi était que le supérieur assistât à la reddition de comptes du Père procureur. Sa principale raison fut la crainte d'être soupçonné plus tard d'avoir voulu soustraire les prétendus trésors de la mission : il ne s'y trouvait d'argent que treize *pesos*. Cependant, quoiqu'il n'y eût dans toute la mission de Californie que les sept mille *pesos* en espèces dont j'ai parlé, et qu'on n'en ait pu trouver davantage, il faut convenir que les églises étaient pourvues de beaux ornements et que rien n'y manquait des choses nécessaires à la décence du culte. Ces ornements provenaient, non pas de l'exploitation des mines qu'en vertu de la sainte obéissance il nous était même défendu de chercher, mais des aumônes et des produits du sol qu'on vendait aux soldats et dont le revenu était consacré, soit à l'église, soit au soulagement des pauvres Indiens.

Le Père Visiteur, se voyant donc privé d'aller consoler lui-même ses chrétiens, pria le P. François Escalante, alors Recteur, de remplir ce devoir

Digitized by Google

à sa place. Celui-ci s'acquitta si bien de la commission, qu'il ne resta pas dans toute la chrétienté un seul adulte qui ne fût confessé et communié.

Pendant les apprêts du départ, une dangereuse épidémie s'étant déclarée dans la mission de Saint-François de Borgia, un grand nombre d'Indiens périrent ou furent du moins frappés par l'épidémie. Le Père Winceslas Linck (1), de la Province de Bohême, qui l'avait fondée et y avait gagné à Dieu près de deux mille infidèles, en donna aussitôt avis. Le gouverneur, en considération de l'extrême nécessité de ces pauvres Indiens, permit à deux Pères de rester jusqu'à la fin du fléau ; mais, après mûre réflexion, il nous sembla plus sûr d'avertir secrètement ces Pères de disposer tous leurs fidèles, sains et malades, à la confession, puis de leur faire recevoir ce sacrement : ce qui se fit à la grande consolation de ces pauvres affligés.

Il eût été à craindre que, ces deux Pères étant seuls à rester, les Indiens ne se fussent soulevés pour les retenir à tout prix ; et nos ennemis n'eus-

---

(1) Ce Père fut plus tard catéchiste au collége d'Olmütz, l'an 1773. En 1766, il parvint avec seize soldats et cent indiens jusqu'aux bords du fleuve Rouge (Rio-Colorado), au-dessus de la contrée nommée Saint-Bonaventure, comme l'indique la carte de Californie dressée par le P. Ferd. Consak, que le P. Baegert a jointe à son ouvrage. (Note de Ch. de Mürr.)

Digitized by Google

sent pas manqué de nous l'imputer, comme ils l'avaient déjà fait ailleurs.

Enfin le 19 janvier (1768) à midi, un exprès vint annoncer l'arrivée des Pères Franciscains, après quatre-vingt-trois jours de navigation. Le gouverneur parla tout aussitôt de les faire venir par mer à Lorette, dont ils étaient encore à cent cinquante lieues. Ces excellents religieux allaient être bientôt, eux aussi, sur l'ordre du vice-roi de Mexico, remplacés par d'autres religieux du même ordre de Saint-François, mais de la réforme de saint Pierre d'Alcantara.

V.

Enfin le 3 février, jour marqué pour le départ, approchait ; tous les Pères, au nombre de quinze, et un Frère coadjuteur, devaient s'embarquer. Avant de se mettre en mer, le Père Georges Retz célébra la messe, à laquelle le Père Visiteur prêcha. Presque tous les habitants y communièrent. Ce même jour une autre cérémonie en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs fut organisée par le Père Lambert Hostel. C'était un saint religieux qui depuis trente-trois ans travaillait dans ces contrées avec un grand courage et qui, outre une multitude d'âmes converties par ses soins, laissait après lui le précieux souvenir de ses vertus. Le sermon fut prêché par le P. Jean Diez, Mexicain de naissance, homme

Digitized by Google

d'une innocence de vie et d'un zèle admirés de tous. Après avoir ainsi invoqué de notre mieux le secours de notre sainte Protectrice, nous employâmes à nos préparatifs le reste du jour jusqu'à la tombée de la nuit. Le gouverneur, pour éviter le concours du peuple, avait pensé qu'il valait mieux attendre la nuit pour faire embarquer les Pères. Cette précaution ne servit de rien. Car avant que nous eussions mis le pied hors de la maison, le bord de la mer était déjà couvert d'espagnols et d'indiens. Après souper, nous nous rendîmes de nouveau à l'église pour implorer encore le secours de Dieu pour nous et pour toute la Californie ; mais à peine fûmes-nous arrivés sur la plage que nous nous vîmes comme accablés par une foule immense, où l'on remarquait les soldats espagnols. Il y en avait qui, se prosternant jusqu'à terre, nous baisaient les pieds et les mains ; d'autres, à genoux, les bras en croix, demandaient le pardon de leurs péchés ; quelques-uns enfin, nous pressant tendrement entre leurs bras et poussant de profonds soupirs, nous disaient le dernier adieu et nous souhaitaient un heureux voyage. Le gouverneur lui-même fut tellement touché de ce spectacle qu'il ne put retenir ses larmes. Il était arrivé avec de très-fâcheuses préventions contre notre Compagnie ; mais quand il eut vu de ses yeux la fausseté des accusations dont on

Digitized by Google

nous chargeait, il ne cessa plus de nous plaindre et de déplorer son sort de se voir obligé d'exécuter la sentence portée contre nous. Ne pouvant la changer, il s'efforça du moins de l'adoucir, autant qu'il lui fut possible : ce dont nous lui devons bien de la reconnaissance. Car, tandis qu'ailleurs les agents du roi, allant au delà de ses intentions, profitaient de cette occasion pour faire sentir à nos Pères leur vieille haine contre la Compagnie, non-seulement en les chassant ignominieusement, mais en les accablant d'injures et en les dépouillant de tout, Don Portola, loin de les imiter et agissant en vrai chrétien, cherchait à diminuer nos peines en y compatissant. Il ne se contenta même pas de nous traiter toujours avec la charité, la bonté et ces égards recommandés par les souverains, mais de plus il nous pourvut libéralement de tout ce qui pouvait être utile pendant la traversée ; tout son chagrin était d'être forcé par sa charge d'exécuter le décret du roi. Mais, ayant les mains liées par l'autorité supérieure, il n'y avait point à raisonner. Nos chrétiens voulurent nous porter sur leurs épaules jusqu'à la barque qui devait nous emmener.

Adieu donc, chère Californie! Très-chers Indiens, adieu ! C'est bien contre notre gré que nous vous quittons. Séparés seulement de corps, nous garderons toujours votre souvenir dans nos cœurs. Ni

Digitized by Google

le temps, ni l'oubli, ni la mort même ne vous y effacera. Mais à quoi bon ces larmes, ces soupirs ? ne pleurez pas sur nous. Nous partons avec la joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le Nom de Jésus. Tant que la divine Providence l'a permis, nous vous avons aidés à marcher dans le chemin qui conduit à la vie éternelle.

Tels furent à peu près les derniers adieux des missionnaires à leurs néophytes ; et, montant dans la barque, nous récitâmes à haute voix les Litanies de la très-sainte Vierge, jusqu'au moment où nous mîmes le pied sur le vaisseau, qui se trouvait à une petite distance du port ; il était alors environ minuit.

VI.

Notre vaisseau était un de ces navires à deux mâts, qu'on nomme dans ce pays *paños*, et qui servait à pourvoir, tous les ans, les missions de ce qui leur était nécessaire : il était par conséquent fort incommode pour seize passagers. Nous étendîmes nos couchettes sur le pont pour prendre un peu de repos. Au lever du soleil, le 4 février, tout était prêt pour lever l'ancre ; mais nous attendîmes vainement qu'un bon vent vînt enfler nos voiles : un calme plat nous retint toute la journée en vue du port de Lorette. Ce fut le lendemain seulement que le

Digitized by Google

ciel exauça nos vœux : un vent assez fort, mais cependant favorable, nous fit faire en quatre jours plus de trois cents lieues. Nous entrâmes sur le soir dans le port de Matanchel. Dans cette traversée, rien de notable, si ce n'est que nous payâmes tous le tribut à la mer. Mais à peine avait-on jeté l'ancre et pris un modeste souper, que, au moment où nous nous disposions à réparer nos forces épuisées par quatre nuits sans sommeil, voici qu'une barque s'approche pour nous intimer l'ordre de rétrograder jusqu'au port de San-Blas, à une lieue en deçà. En même temps deux agents subalternes, au nom du roi, mettent l'embargo sur notre navire, mais avec tant d'insolence, que les militaires de notre escorte se mirent en devoir de les faire taire ; et si nous ne nous y fussions opposés, ils les eussent corrigés assez vertement.

Le lendemain, un nouveau pilote, que ces agents avaient amené avec eux, prit la place du nôtre, qui était californien et qui depuis bien des années servait avec fidélité ces Missions. A l'exception de nos malles, ces agents nous firent enlever tout ce que nous avait donné le gouverneur. Puis, par leur ordre, les matelots montèrent aux mâts et crièrent par trois fois : Vive le roi ! Peut-être leur fit-on faire cette cérémonie parce qu'on nous accusait d'avoir appris aux Indiens à ne reconnaître

Digitized by Google

d'autre souverain que les missionnaires; mais comment nous imputer avec vraisemblance une idée pareille, puisque de tout temps cette contrée a été soumise aux armes du roi-catholique et que tous les ans le Père Procureur prêtait le serment de fidélité au nom de tous ?

Nous descendîmes ensuite du vaisseau, et l'on nous assigna pour logis une masure ouverte à tous les vents. C'est au reste le seul genre d'habitation que comporte un climat aussi brûlant que celui-ci. Je ne dirai rien du fléau des vipères, des scorpions, des moustiques, des cousins et de tant d'autres insectes insupportables, surtout de ceux qu'on nomme *chiques*. Ce sont des animalcules à peine visibles, qui se logent entre chair et peau pour y déposer leur innombrable progéniture. Si l'on n'a pas soin d'extraire aussitôt avec dextérité le nid tout entier, le pied ou la main enfle dans les vingt-quatre heures; un ulcère se forme; la gangrène s'y met; il faut couper le membre; quelquefois même la mort s'ensuit.

VII.

... Nous trouvâmes au port de San-Blas nombre d'Indiens de Saint-Louis-de-Potosi et des environs, condamnés pour s'être soulevés. Ils avaient pris les armes lorsqu'on avait voulu leur enlever leurs

Digitized by Google

missionnaires : non, comme on n'a pas manqué de le dire, à l'instigation de nos Pères, mais poussés par le désir de les retenir et de les cacher. Déjà quelques-uns de ces malheureux étaient morts de misère ; les autres achevaient de payer bien cher la peine de leur témérité. Un de nous fut appelé pour entendre la confession d'un de ces infortunés : il le trouva si déchiré de coups qu'on ne voyait plus sur lui que du sang et les os ; et cependant on continuait chaque jour à le flageller impitoyablement. On comprend, sans que je le dise, combien ce spectacle navrant raviva notre douleur : et comment ne pas compatir de tout notre cœur au supplice de ces pauvres gens qui ne souffraient que pour nous avoir témoigné trop d'affection !...

Nous restâmes quatre jours entiers dans ce port : la matinée était consacrée à offrir le Saint-Sacrifice et à remplir les autres occupations propres de notre Institut ; l'après-midi, avec la permission du commissaire, nous nous promenions un peu sur la plage ; puis, avant le souper, pour honorer notre Bienheureuse Mère, nous récitons le Rosaire et nous chantions ses Litanies. C'est ce que nous avons continué de faire, autant qu'il nous a été possible, pendant tout notre voyage par terre. Il fut de trois cents lieues jusqu'au port de Vera-Cruz, et nous

Digitized by Google

nous mîmes en route dès que nos montures furent arrivées.

VIII.

Il serait trop long de raconter en détail tous les incidents et les fatigues de ce voyage : je me bornerai à quelques mots.

D'abord il est certain qu'on n'avait rien fait pour nous adoucir les fatigues et les incommodités d'une telle route : au contraire, chevaux, équipages, nourriture, heures de marche, tout semblait combiné de façon à nous la rendre plus pénible. Impossible de se figurer de plus mauvais chevaux : on ne nous avait pas permis d'en accepter d'excellents, que nos amis nous avaient offerts. Quant aux harnais, ils étaient en si pitoyable état, que c'était compassion. La nourriture, en très-petite quantité et dégoûtante, puis de l'eau pour toute boisson. Il nous fallait marcher le jour comme la nuit, bien que parfois l'ardeur du soleil fût telle que plusieurs de nos Pères faillirent succomber. S'arrêtait-on : c'était dans de vraies masures ; quelquefois même nous campions à la belle étoile, exposés à la piqûre des scorpions. Si par hasard il nous arrivait de loger dans quelque maison honnête, on nous interdisait toute conversation avec les habitants ; on nous défendait expressément de leur adresser un seul mot.

Digitized by Google

Il ne nous était pas même permis de demander quoi que ce soit aux serviteurs ou à nos compagnons de voyage. La crainte que notre conducteur avait de se compromettre en vint au point qu'il était sans cesse sur le *qui vive*. Les Pères s'arrêtaient-ils par nécessité : il le trouvait mauvais. Prenaient-ils les devants : il leur cherchait querelle. Se séparaient-ils : il en témoignait son mécontentement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Tépic, le premier bourg de la province de Guadalaxara que l'on rencontre après San-Blas ; aux quatre soldats qui formaient notre escorte on en ajouta quelques autres, et personne, à l'exception des commissaires du roi, n'eut permission d'entrer dans notre logis ; cependant, à force d'instances, les Pères Franciscains réformés de saint Pierre d'Alcantara obtinrent de pouvoir nous rendre visite. Nous en profitâmes pour leur donner brièvement quelques notions sur la Californie.

Du bourg de Tepic, nous partîmes le jour des Cendres pour Guadalaxara, où il y a évêché et tribunal suprême. Dès que le pro-visiteur, établi par le visiteur de tout le royaume, Don Galvez, eut appris notre arrivée, il vint nous recevoir hors de la ville, et, contre notre attente, avec toute sorte d'égards. Nous logeâmes dans une de nos anciennes métairies où, pendant quatre jours entiers, les amis de la

Digitized by Google

Compagnie nous rendirent visite et nous traitèrent avec libéralité. Enfin nous chantâmes une messe solennelle de Notre-Dame de *Guadalupe* pour implorer l'assistance divine : on nous avait envoyé de la cathédrale les ornements et tout ce qu'il fallait pour célébrer ; puis le lendemain nous nous dirigeâmes vers Mexico, capitale de tout le royaume et qui en est sans contredit la ville la plus belle et la plus riche. Nous sortions à peine de Guadalaxara, que l'évêque envoya un de ses chanoines nous saluer de sa part et nous féliciter — ce sont ses propres paroles — de ce que nous endurions l'exil pour le Nom de Jésus.

Entre tous les lieux par lesquels nous avons passé, nous devons mentionner tout d'abord, à cause de l'insigne charité qu'on y a exercée en notre endroit, la ville de Xérès et le bourg d'Iraquato. Dans la ville, il se fit un tel concours de peuple, on y manifesta une telle joie, mêlée de douleur, de revoir encore des Jésuites, que, malgré toutes les défenses, c'était à qui nous offrirait ses services, à qui s'efforcerait de nous être utile. Les religieuses surtout n'eurent point de repos qu'elles n'eussent obtenu pour le lendemain que la messe fût dite dans chaque couvent par un des nôtres. Les gentilshommes de la ville nous y conduisirent dans leurs voitures. Les confesseurs des différents monastères nous racontè-

Digitized by Google

rent qu'on y faisait tant d'austérité pour obtenir de Dieu le retour de la Compagnie, que plusieurs eussent perdu la santé, s'ils n'y avaient mis ordre. Les habitants d'Iraquato ne se montrèrent pas moins généreux. Non contents de nous témoigner leur affection par leurs larmes, il n'est point d'honneurs, point de services qu'ils ne nous rendissent. Ils échangèrent contre nos pauvres couchettes leurs meilleurs matelas ; ils nous firent conduire en voiture jusqu'au bourg de Salamanca, accompagnés par les tertiaires des Pères Franciscains.

Nous espérions visiter Mexico ; mais on ne nous y laissa pas entrer : il fallut s'arrêter deux jours dans un village appelé dans la langue du pays Quauxtitlan. Nous y éprouvâmes aussi les effets de la charité chrétienne. Deux riches Espagnols, avec l'autorisation du vice-roi, nous vinrent visiter ; ils distribuèrent à chacun de nous du linge et des vêtements de drap et nous laissèrent de plus une large aumône. Le vice-roi lui-même nous fit demander un mémoire sur l'état actuel de la Californie. Mais à quoi pourra servir cet exposé exact et fidèle de l'état de la mission puisque l'envie et la calomnie ont persuadé tout le contraire ? Nous avons cependant donné le compte-rendu qu'on nous demandait.

Le troisième jour, nous montâmes, non plus à

Digitized by Google

cheval, mais en voiture, pour nous rendre à Xalappa, ville plus célèbre par son commerce que son importance. Nous nous y reposâmes un jour et demi dans le couvent des Pères Franciscains ; mais le très-illustre Don Campo, notre commissaire, ne voulut jamais nous accorder d'y rester le lendemain qui était le jour de l'Annonciation : en sorte que nous fûmes privés ce jour-là de la consolation de dire la sainte Messe.

Enfin, après quarante-quatre jours de marche, le dimanche des Rameaux, qui tombait cette année le 25 mars, vers neuf heures du matin, nous entrâmes, à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la ville de Vera-Cruz, à dos de mulets et escortés d'une troupe de soldats. Ce nous fut une grande consolation de voir se reproduire en nous, ce même jour, une faible image de l'*entrée* de Notre-Seigneur à Jérusalem.

IX.

Dans cette ville nous eûmes encore pour demeure le couvent des Pères Franciscains. Une nouvelle garde nous y attendait.... Défense aux séculiers d'avoir avec nous aucune conversation, et à nous de dire la messe dans l'église, après le lever du soleil. Si nous devons aux Révérends Pères bien de la reconnaissance pour les attentions dont ils

Digitized by Google

nous ont comblés et pour le désir sincère qu'ils témoignaient de nous soulager dans nos peines; nous n'en devons guère moins à ceux qui étaient chargés de nous conduire, pour les occasions de pratiquer la patience et d'accroître nos mérites devant Dieu, occasions qu'ils nous fournirent abondamment. Malgré tout, quelques habitants de la ville, et nous nommerons au premier rang le noble seigneur Don Bustillos, parvinrent jusqu'à nous avec une permission au moins tacite du gouverneur. Ils nous pourvurent largement de ce dont nous pouvions avoir besoin pour la traversée.

Pendant que le vaisseau s'apprêtait à mettre à la voile, le 4 avril, après six heures vingt minutes du matin, on sentit un tremblement de terre qui dura près de sept minutes. La consternation fut extrême. On quittait les églises et les maisons : sur les places publiques le peuple se prosternait à terre en réclamant avec de grands gémissements la miséricorde divine; beaucoup criaient hautement qu'on voyait bien que le ciel commençait à punir l'expulsion des Jésuites. Quant aux dommages causés dans le royaume, par ce tremblement de terre, nous en avons appris quelque chose : il y eut des maisons endommagées ou renversées, quelques personnes ensevelies sous les décombres; mais notre départ était si

Digitized by Google

hâté, que nous n'avons pu savoir tous les détails.

Le 13 avril, après midi, ayant adoré le Saint-Sacrement, nous fûmes conduits au vaisseau, au milieu d'une foule considérable, qui déplorait son sort encore plus que le nôtre. Pour ajouter à notre chagrin et nous donner nouvelle matière à patience, outre neuf soldats, on fit monter avec nous sur le vaisseau quarante condamnés, exilés à la Havane, et parmi eux plusieurs de ces Indiens dont j'ai fait mention plus haut : en sorte qu'on put dire de nous : *Et cum iniquis computati sunt.* Et ils ont été comptés au rang des malfaiteurs.

X.

Ce vaisseau, nommé la *Sainte-Anne*, était de médiocre grandeur, et quoiqu'il parût en bon état, on découvrit, lorsque nous fûmes arrivés à la Havane, qu'il était pourri, et sa carène était entièrement rongée par les vers; il avait fallu, et les commissaires du roi en convenaient eux-mêmes, que la divine Providence nous vînt manifestement en aide, pour nous préserver d'un danger si évident de sombrer en mer; ce qui rendait plus visible cette protection d'en haut, c'est que non-seulement aucune voie d'eau ne se déclara, comme on devait s'y attendre, mais encore que ce vaisseau ait pu résister

Digitized by Google

aux coups de vent et de mer qui l'ont presque constamment assailli, jusqu'au moment où il nous déposa à terre, sains et saufs.

Au reste, bien que ballottés par des vents contraires pendant toute cette traversée, sauf deux jours, nous ne courûmes aucun autre péril de mort ou de naufrage que celui que je viens de signaler. C'est ainsi que Dieu garde avec amour ceux que lui-même a prévenus de sa sainte grâce.

Quant aux autres incommodités d'une longue navigation, je crois inutile d'en parler : elles sont assez connues pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'énumération.

XI.

Après vingt-quatre jours passés sur mer, le 5 mai, nous débarquâmes à la Havane, ville qui a reçu son nom de l'île dont elle est la capitale, et que les Anglais, comme on sait, ont pris d'assaut pendant la dernière guerre.

A peine l'ancre était jetée dans le port, que voici venir à nous deux commissaires, envoyés par le gouverneur, Don Francisco-Antonio Buccarelli-y-Ursua, pour nous conduire, non pas en ville dans notre ancien collége (*non erat nobis locus in hoc diversorio*), mais dans une ferme du faubourg, proche la chapelle de Notre-Dame *del Rey*. Avant de nous laisser descendre dans la barque, ils nous comptè-

Digitized by Google

rent un à un, comme des moutons. En arrivant à la maison, nous trouvâmes vingt-cinq soldats environ, baïonnette au bout du fusil et formant la haie jusqu'à la porte. On nous tint renfermés jusqu'au 18 mai dans cette maison. Elle était vaste, et le logement n'y manquait pas. La cour était entourée d'une palissade. D'un côté, on apercevait la ville et le port de la Havane, de l'autre la chapelle dont j'ai parlé, quelques maisons et une montagne voisine. Nous avions pour geôlier un des officiers de la garnison; notre nourriture, peu recherchée, était du bœuf et en très-petite quantité. Jamais on ne voulut nous permettre de mettre le pied hors de la maison, ni d'aller prendre l'air sur la montagne voisine. Nous ne pouvions parler à qui que ce fût, et les soldats qui, au nombre de sept, montaient la garde jour et nuit à tous les coins de la maison, avaient défense, sous les peines les plus sévères, de nous dire un seul mot. Quand le barbier venait, un de ces soldats montait avec lui dans la chambre; et si parfois quelque Père, pour plaisanter ou pour voir ce qui en adviendrait, lui adressait la parole, il ne répondait que par signe. Nous avions pour nous servir deux esclaves, qui ne savaient pas un mot d'espagnol; et encore avant de les laisser entrer dans la cour, leur faisait-on quitter leurs vêtements et jusqu'à leurs souliers, pour s'assurer qu'ils n'ap-

Digitized by Google

portaient point de lettres. La porte de cette cour ne s'ouvrait que pendant le dîner et le souper, et un sergent s'y tenait en faction. Le repas fini, l'officier commandant emportait la clef. La seule consolation que nous obtînmes fut la permission de dire la messe, chacun à notre tour et celui qui, en dehors de son tour, la voulait dire tous les matins était obligé de se lever un peu après minuit, ou d'attendre jusque vers midi.

Le lendemain de notre arrivée, le gouverneur fit visiter nos malles avec un soin minutieux. On nous enleva toutes les lettres qui s'y trouvaient, ainsi que nos manuscrits, fruit du travail de plusieurs années. On nous dépouilla pareillement de tous nos livres, sans excepter la sainte Bible et le livre de nos Règles (qu'on nous arrachait comme étant le *pire des mauvais livres*), en sorte qu'il ne nous serait resté que nos Bréviaires, si quelques-uns n'eussent eu auparavant la sage précaution de cacher quelques livres pour la méditation et la lecture spirituelle.

Cette dernière mesure, que ne prescrivait nullement le décret du roi, fut une invention méchante de quelques individus. Les Pères ressentirent d'autant plus vivement cette perte, qu'ils se voyaient par là privés des livres accordés, non-seulement au religieux, mais même au simple chrétien pour y puiser le courage dont il a besoin.

Digitized by Google

Le 16 mai, fête de saint Jean Népomucène, nous obtînmes de notre officier, à force d'instances, la permission de chanter la Grand'Messe dans notre chapelle : ce qu'il nous accorda je crois, moins dans la vue de nous faire plaisir que par la crainte d'encourir la malédiction du saint.

XII.

Cependant le vaisseau étant prêt à prendre la mer, les Pères reçurent l'ordre de se disposer à partir. Mais avant de se rendre au port, il leur fallut subir de nouveau la lecture du décret royal portant contre nous une sentence de bannissement perpétuel : ce fut sans doute dans l'intention de raviver nos anciennes blessures. Après cette lecture, on nous embarqua sur le vaisseau, non sans nous compter et inspecter rigoureusement comme des soldats, — nous l'étions vraiment, mais d'une autre milice ; —enfin nous disons adieu de bon cœur aux commissaires qui nous avaient accompagnés jusqu'alors.

Le 19 mai, vers midi, on lève l'ancre, et, poussés par un bon vent, nous perdons bientôt de vue la ville et le port.

Ce vaisseau, appelé le *Saint-Joachim*, était plus grand et par conséquent plus commode que le premier. Le capitaine, Don Joachim de la Cruz, marchand de son état, nous était fort affectionné, comme

Digitized by Google

aussi celui qui nous avait amené de Vera-Cruz à la Havane. Le reste de l'équipage, sauf quelques-uns, ne paraissait pas partager les sentiments du capitaine : aussi dès l'abord nous regardait-on de mauvais œil ; on n'avait pas même pour nous les égards que réclame le caractère sacerdotal. Voilà ce que produit la diffamation, même imméritée. Mais quand les gens se furent un peu familiarisés avec nous, qu'ils eurent vu de près notre genre de vie, quand surtout ils eurent entendu les exhortations et les discours des Pères, ils compatirent à nos maux, ils en vinrent jusqu'à nous témoigner de la vénération. C'est que la meilleure et la plus efficace réfutation des calomnies, c'est la profession publique d'une vie vraiment religieuse.

Pour attirer sur un si long et si périlleux voyage la protection de Dieu, nous fîmes plusieurs neuvaines. Tous les jours, quand l'état de la mer le permettait, il se disait deux ou trois messes. Enfin, grâce à une mission de huit jours que nous donnâmes à tout l'équipage et aux passagers, tous ! trois ou quatre exceptés, reçurent la sainte communion.

Raconter tous les incidents de la traversée serait ennuyeux, j'en rapporterai seulement deux ou trois. Le 10 juin, nous courûmes un danger manifeste de naufrage. Pendant deux jours, le vaisseau fut as-

Digitized by Google

sailli d'une si violente tempête, qu'il semblait à chaque instant devoir sombrer.

Un autre jour, le câble du gouvernail cassa par trois fois. Si cet accident fût arrivé par un gros temps, nous étions perdus.

Sur la fin de la traversée, près des côtes du Portugal, nous aperçûmes deux corsaires d'Afrique qui nous firent grand'peur. Deux barques de pêcheurs qui avaient échappé à leur poursuite après avoir essuyé, nous dirent-ils, quinze décharges d'artillerie, nous donnèrent l'éveil. On sait que les pêcheurs de ces côtes tombent assez souvent entre les mains de ces pirates qui les vont vendre comme esclaves à Tunis ou Alger. Pour éviter un pareil sort, nous résolûmes de combattre. A chacun des passagers, même aux Pères, un poste fut assigné, et on nous distribua des épées et des haches. Mais je pensais, et les autres comme moi, que des fusils seraient plus utiles pour la défense commune, et bientôt nous en eûmes tous. Cependant l'ennemi approchait, il paraissait venir droit sur nous. Sans être effrayés, ou du moins sans faire paraître aucune crainte, nous plions les voiles, nous chargeons les canons, et nous nous préparons à l'assaut. Avec des armes comme les nôtres, fallait-il redouter les pirates? Dieu daigna nous préserver de tout péril. Les deux corsaires, ayant sans doute trop bonne

Digitized by Google

opinion de nos préparatifs de combat et de notre ardeur belliqueuse, virèrent de bord tout à coup et reprirent leur course vers l'Afrique : ce qu'ils n'eussent point fait s'ils eussent mieux connu à quels vaillants soldats ils avaient affaire et dans quel état se trouvaient nos armes. Ce fut un grand bonheur pour nous qu'ils se soient éloignés sans essayer leurs forces. Car, si l'on excepte nos seize canons, nous n'eussions su avec nos autres armes tuer une puce. Nous le reconnûmes en riant dès le lendemain : nos fusils étaient si rouillés que pour les faire partir il fallut les approcher du feu, quand nous voulûmes exécuter une décharge de toute notre artillerie en l'honneur de Notre-Dame de *Regla* : c'est une coutume des espagnols, très-dévots à la sainte Vierge, et qui ne manquent jamais de saluer ainsi son sanctuaire, en revenant des Indes.

Enfin le 8 juillet (1768), après cinquante jours de navigation, nous aperçûmes, grâce à Dieu, le port de Cadix, et sur le soir nous y entrâmes avec joie, tous sains et saufs. Le lendemain, 9 juillet, nous passâmes au Port-Sainte-Marie, à deux lieues environ de Cadix. Ainsi se termina notre voyage d'Amérique.

Digitized by Google

XIII.

Il y avait déjà dans cette ville une centaine de Pères qui attendaient le moment de passer en Italie ; ils appartenaient à presque toutes les Provinces des deux Amériques. On les avait casés les uns dans des couvents, les autres dans des maisons de particuliers. Nos Pères du Mexique étaient logés dans la maison dite de la Charité : c'est donc là que l'on nous conduisit d'abord ; mais, à la fin du dîner, le commissaire royal vint séparer les Pères allemands de leurs compagnons de voyage ; les Pères espagnols furent conduits au couvent des Pères de l'Observance. Ces Pères espagnols, qui avaient cultivé avec nous la vigne du Seigneur en Californie, étaient au nombre de sept, plus un Frère coadjuteur. Les Allemands étaient en nombre égal.

On ne saurait croire quelle douleur cette séparation causa à ces bons Pères et combien de larmes coulèrent de tous les yeux. Quelques-uns ne pleuraient pas seulement, mais poussaient des gémissements et des sanglots ; les paroles nous manquaient pour nous dire le dernier adieu. Nous nous jetâmes donc dans les bras de ces frères bien-aimés, qui pendant de longues années avaient partagé nos travaux, et nous les pressions tendrement sur notre cœur.

Digitized by Google

Dans le couvent où l'on nous mena, se trouvaient déjà d'autres membres de la Compagnie, des sardes, des italiens, des allemands; le supérieur de la maison nous assigna des chambres, et nous y vécûmes ensemble huit mois et sept jours : avec quelle gêne pour ces bons Pères et pour nous ? Celui-là le sait qui manifestera toutes choses au dernier jour. Dans les étroites cellules où l'on nous avait répartis quatre, huit, douze même ensemble, nous étions obligés d'étendre nos lits par terre, sans autre ameublement que ce que nous tirions de nos malles. Jamais il ne nous fut permis de mettre le pied hors de la maison. La seule consolation qu'on nous accorda fut de nous laisser dire tous les jours la messe à l'église. Nos prédécesseurs n'avaient pas été si heureux. Comme les maux qui n'atteignent que le corps sont moins sensibles que ceux qui affligent l'âme, qui pourrait douter que nos peines intérieures ne surpassent de beaucoup celles qui n'étaient qu'extérieures ? Quel bon religieux ne sent pas les outrages qui attaquent Dieu lui-même plus vivement que ceux qui ne s'adressent qu'à sa propre personne ou à son Ordre ? C'est ce que nous éprouvâmes, surtout quand sous nos yeux on arracha du mur et l'on effaça entièrement le saint Nom de Jésus, autrefois placé sur la porte de notre maison. Ce ne fut pas un moindre cha-

Digitized by Google

grin pour les Pères de cette maison de se voir privés du Saint-Sacrement, qu'ils y avaient gardé jusque-là pour leur consolation. Que dirai-je de nos novices ? Certes, la conduite qu'on tint à leur égard ne fut pas seulement un sujet de profonde douleur pour nous, mais aussi un grand scandale pour les catholiques et même pour ceux qui ne l'étaient pas. Le décret royal qu'on leur avait lu en Amérique leur permettait de suivre la Compagnie en Europe, à cette seule condition, qu'ils ne jouiraient point d'une pension viagère comme les autres. Sur ces déclarations, ils accompagnèrent les Pères en Espagne. Mais à peine arrivés, ils furent séparés les uns les autres ; on leur enleva même leur Père maître ; on les dispersa dans des couvents, où pendant plusieurs mois, afin de les amener à renoncer la Compagnie, on employa sans pudeur et les menaces et les promesses. Des hommes, indignes de leur saint état, osèrent leur refuser l'absolution, parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à leur vocation ; d'autres leur affirmaient qu'ils y étaient tenus sous peine de péché mortel ; d'autres enfin, que le droit naturel les y obligeait ; on alla jusqu'aux menaces de mort. C'est ce que nous avons appris par le rapport de ces novices eux-mêmes. Enfin, sauf un petit nombre qui ne surent ou n'osèrent résister à ces violences, les autres au nombre de vingt-six demeurè-

Digitized by Google

rent inébranlables. Alors on les dépouilla par force de l'habit religieux, et ils furent condamnés au bannissement perpétuel avec peine de mort, s'ils revenaient sans autorisation; de plus, si au bout de trois mois, ils n'avaient pas vidé le royaume, ils encourraient les peines les plus graves. Où aller ? Le retour dans leur pays leur était interdit, et, d'un autre côté, ils ne savaient où trouver de quoi payer leur passage en Italie. La Providence leur vint en aide. La sérénissime duchesse de Borgia (de l'illustre famille de saint François de Borgia) les recueillit tous dans son palais et pourvut libéralement à leur subsistance jusqu'à leur départ. Je ferai remarquer que, un ou deux exceptés, ils avaient tous émis les premiers vœux. Le Père Provincial leur avait permis de les faire à mesure qu'ils avaient accompli le temps de la probation.

Cependant d'autres bienfaiteurs s'occupèrent de leur procurer le passage sur un vaisseau; ils leur fournirent largement le nécessaire en y ajoutant des aumônes assez abondantes, pour qu'ils pussent facilement se rendre à Rome. En attendant le moment du départ, ces braves novices venaient communier à notre couvent, les jours marqués par la règle, et ils nous édifiaient grandement par l'exemple admirable de leur modestie et de toutes leurs vertus.

Digitized by Google

Vers ce même temps arriva un incident qui nous causa beaucoup de peine. Cinq Pères, quatre de notre couvent et un de celui des Pères Augustins, furent enlevés tout à coup, avant la fête de l'Epiphanie et transférés dans un autre monastère de Franciscains pour y être emprisonnés plus étroitement. C'étaient les Pères Jean Népomucène Erlacher et Ignace Friz, de la province de Bohême, Melchior Strasser et François-Xavier Kisling, de celle de la Germanie supérieure, et Michel Meyer de celle du Haut-Rhin, qui avaient travaillé plus de vingt ans dans les îles de Chiloé. Nous ignorons de quel crime on les accusait, mais le bruit courut alors qu'ils avaient voulu livrer aux Anglais l'île de Chiloé, ce qui est aussi faux, — les honnêtes gens le savent bien, — qu'il est faux que les Pères de la Californie aient fait le commerce avec les Hollandais, puisque pendant plus de trente-six ans, hors le gallion des Philippines, aucun vaisseau n'a paru sur les côtes. Afin de nous donner nouvelle matière à la patience, on nous signifia que les Pères qui reviendraient sans autorisation en Espagne seraient punis de la prison, et les Frères coadjuteurs pendus. Mais quelles craintes pouvaient inspirer ces menaces à des religieux qui ne désiraient rien tant que de souffrir la mort! Cette grâce ne nous était pas destinée : la divine bonté préféra nous tirer de notre

Digitized by Google

glorieuse prison et nous rendre à la liberté. En effet, au moment que nous y pensions le moins, on obtint de la Cour, pour les Pères Allemands qui voudraient retourner dans leurs Provinces respectives, la permission de partir par la voie d'Ostende, tandis que les autres seraient envoyés en Italie. Cette faveur, nous la devons, après Dieu, principalement à M. le consul d'Autriche, qui l'obtint par l'entremise de Son Excellence M. le comte de Colloredo, alors ambassadeur d'Autriche en Espagne. Nous fûmes dix-neuf à profiter de cette grâce. Le 16 mars 1769, on nous embarqua sur un vaisseau hollandais, où le roi payait notre passage; il assignait pour viatique à chacun soixante-quinze thalers que nous reçûmes, la veille de notre départ. Il s'en fallut de peu que nos espérances ne fissent naufrage au port même de Cadix : après y avoir été retenus durant trois jours par le mauvais temps, nous avions eu la chance de gagner enfin la haute mer, le 19, fête de saint Joseph. Le lendemain, 20 mars, arrivait de Madrid un nouvel ordre du roi, qui commandait de retenir tous les Pères venus de Californie, dont il ne restait plus que huit, et de les jeter dans une plus étroite prison. De quel nouveau crime nous chargeait-on : nous ne l'avons jamais su. Et cependant la conscience nous rend ce témoignage qu'aucun de nous, en Californie, n'a com-

Digitized by Google

mis quoi que ce soit contre le service du roi et contre le bien de ces peuples. Le ciel nous vint encore en aide en ce péril d'incarcération : grâce au vent favorable que Dieu nous envoya, l'Espagne se déroba bientôt à nos regards.

XIV.

Il était dit qu'un jour ne se passerait pas sans que nous eussions à souffrir : dès que nous fûmes en vue du Portugal, le vent, favorable jusque-là, changea et resta presque constamment contraire pendant les vingt-six jours que dura la traversée. Une fois sa violence fut telle que la grande voile, qui s'appelle trinquette, en terme de marine, fut déchirée en un instant, puis la grande vergue se rompant sous l'effort de l'ouragan, nous fûmes saisis de crainte. Toutefois le Seigneur ne nous abandonna pas, et le 13 avril 1769, nous entrions joyeusement dans le port d'Ostende : nous étions en tout quatorze Pères et cinq Frères. Le port d'Ostende est sous la domination de l'Autriche. Son Excellence le gouverneur de la ville, quoique protestant, nous fit le plus gracieux accueil. Nos préparatifs de voyage nous retinrent deux jours à Ostende. Enfin nous pûmes heureusement traverser la Belgique et visiter ses principales villes. On eût pu croire que, du haut des clochers, des trompettes avaient annoncé notre arrivée, tant fut grand le concours du peuple, tant fut

Digitized by Google

ardent l'empressement à nous voir. A Bruges et à Gand, la foule était si compacte qu'il nous eût été impossible d'entrer en ville, si nos Pères du collége ne nous eussent envoyé des voitures. Etait-ce curiosité ou compassion ? Je ne sais : peut-être l'une et l'autre. Le lecteur en jugera; mais je le conjure instamment de s'unir à moi pour remercier le bon Dieu de nous avoir appelés à la Compagnie de son Fils et de nous avoir accordé de prendre part, quoique bien peu, au calice de sa Passion : et plût à lui que nous l'eussions épuisé jusqu'à la lie !

Enfin je supplie ceux qui liront ces pages de vouloir bien se souvenir dans leurs prières et saints Sacrifices de nos pauvres indiens, demandant à Dieu qu'il les conserve dans sa sainte religion, qu'il les fortifie dans la foi, afin que les travaux et les sueurs de tant de missionnaires ne soient point perdus, mais que nous nous retrouvions tous dans la bienheureuse éternité.

Note. Le P. François Bennon Ducrue naquit à Munich le 10 juin 1721, entra dans la Compagnie de Jésus le 28 septembre 1738, fut envoyé à la mission de Californie en 1748 et mourut pieusement dans sa ville natale le 30 mars 1779.

Digitized by Google

APPENDICE.

Comme nous l'avons promis dans notre introduction, nous donnons ici la correspondance du ministre Choiseul avec notre ambassadeur à Rome, le marquis d'Aubeterre, sur la question des Jésuites et le projet de leur totale destruction ardemment poursuivi par ces deux agents de *la philosophie*.

Cette correspondance, vive expression des sentiments et des passions de l'époque, est un document précieux pour l'histoire religieuse du dix-huitième siècle. M. le comte de Saint-Priest et, après lui, le P. de Ravignan en ont publié une partie ; mais ces fragments disséminés çà et là dans les deux volumes de *Clément XIII*, etc... ne mettent pas le lecteur à même de suivre le plan et la marche imaginés par les Cours catholiques de l'Europe, pour faire violence au Souverain Pontife et l'amener à supprimer la compagnie de Jésus.

Si les archives des affaires étrangères livraient au public leurs trésors historiques, on y trouverait assurément les révélations les plus curieuses, les plus importantes sur l'histoire religieuse du *siècle de la tolérance* et *de la philosophie libérale* : ce que nous en publions peut en donner une idée.

Digitized by Google

M. de Saint-Priest, dans le portrait qu'il nous a fait de Choiseul, nous le peint comme un modèle de distinction, de délicatesse et d'exquise urbanité. Le peintre avait sans doute saisi son modèle au moment où il posait dans les salons de la Pompadour; mais il aurait dû le peindre autrement que couleur de rose s'il l'eut étudié dans sa correspondance diplomatique pendant qu'il l'avait sous la main. Il y aurait vu que les formes et le style du noble duc semblent trop souvent empruntés au langage des valets de son antichambre. Si le fond de la pensée révolte, l'expression trop souvent soulève l'indignation, et l'on se sent ému en voyant les épithètes les plus messéantes employées à l'égard des cardinaux et du Souverain-Pontife, expressions que l'on ne rencontre pas même sous la plume des Diderot, des d'Alembert et autres producteurs des vilenies anti-religieuses du siècle de Voltaire.

Nous déclarons en terminant cette note, et la probité nous en fait un devoir, que les passages mis en italique dans les lettres II, XXIV, XXVII, XXXIII, XXXIV et XXXV ne sont pas soulignés dans les originaux. En mettant ces quelques passages en relief, nous avons voulu, non pas en exagérer la malice, mais simplement attirer l'attention de nos lecteurs sur un point déjà signalé dans une note de notre introduction (page LXVI).

Digitized by Google

Nous croyons inutile de prévenir le lecteur que les trente-cinq lettres de cet appendice sont remplies d'assertions fausses et calomnieuses : malheureusement ces erreurs, cent fois réfutées, ne sont point involontaires, du moins pour la plupart, chez les illustres signataires de nos lettres.

Nous avons dû respecter l'orthographe et le français de M. le ministre et de son ambassadeur. — Heureux si nous n'avions d'autres *fautes* à leur reprocher !

I.

Le marquis, plus tard maréchal, d'Aubeterre au duc de Choiseul.

Rome, 15 avril 1767.

Avant-hier sur les 11 heures du matin il est arrivé un courrier extraordinaire d'Espagne à M. Azpuru, ministre de cette couronne, avec une lettre du roi catholique pour le pape et un ordre de la remettre sur le champ. Ce monarque annonça à Sa Sainteté qu'il été obligé pour assurer la tranquilité de ses peuples de prendre le parti de faire sortir tous les Jésuites hors de ses États. Il les envoie à Rome avec une pension de 100 piastres pour ceux qui sont prêtres et de 80 pour ceux qui ne le sont pas. Le pape a fait appeler sur-le-champ M. le cardinal Torrigiani qui assistait alors à une congrégation. Le pontife a été vivement touché de cet événement, il en a pleuré. Le cardinal Torrigiani est aussi dans la plus grande affliction, mais la chose est sans remède. Il y avait déjà du temps qu'il transpirait qu'on était mécontent des Jésuites en Espagne, et qu'il se faisait des recherches à leur sujet. Mais on ne sçavait

Digitized by Google

rien de certain, et on n'imaginait pas que les choses pussent en venir aussi subitement à ce point. M. le cardinal Torrigiani, avec lequel j'en ai parlé hier, m'a dit qu'il ne sçavait absolument rien des motifs qui pouvaient avoir occasionné cette expulsion. Il m'a ajouté que le pape était déterminé à ne point recevoir ces Jésuites dans ses États ; qu'ils étaient ou bons ou mauvais ; que dans le premier cas ils devaient rester en Espagne, et que dans le second Sa Sainteté n'en voulait point chez elle. On compte qu'entre l'Espagne et les Indes il peut y avoir aux environs de 6,000 Jésuites. L'argent que l'Espagne doit leur faire passer tous les ans doit monter de 5 à 6 mille piastres. Cet objet, pour un pays où il n'y a presque plus de matière, mérite attention, et pourrait peut-être faire changer de résolution à cet égard.

II.

Choiseul à d'Aubeterre.

Versailles, 21 avril 1767.

Vous aurés sans doute appris, Monsieur, la détermination que le roi d'Espagne a prise de renvoyer les Jésuites de tous les pays de sa domination. Je ne puis mieux faire, pour faire connaître ce que le roi a appris à cet égard, que de vous adresser la copie des deux lettres que j'ai reçues de M. le marquis d'Ossun sur ce sujet, ainsi que la traduction littérale du décret de Sa Majesté Catholique.

Vous aurez attention de marquer dans chaque occasion où vous serés dans le cas de parler sur cet événement, combien le roi approuve le parti ferme et juste que le roi son cousin a pris contre cette société de religieux dont sans doute il avait à se plaindre grièvement. Ce n'est point ici un événement occasionné ou par l'humeur ou par l'esprit de parti ; c'est une conviction d'après des faits : or cette conviction, sur la justice de laquelle il ne peut y avoir de doutes quand elle vient du roi d'Espagne, nous semble ici une opprobre bien évidente contre la Société des Jésuites, et confirme

Digitized by Google

les accusations qu'on a toujours faites à cette Société de vouloir s'immiscer dans les affaires du gouvernement.

Je ne doute pas que le renvoi des Jésuites d'Espagne ne fasse sensation à Rome. Si le pape était sage, éclairé et ferme, il n'aurait qu'un seul parti à prendre, ce serait de dissoudre en entier cette Société par une bulle, de sorte qu'il n'existât plus une Société telle que l'Ordre des Jésuites. Je sais bien que Sa Sainteté ne prendra pas ce parti, et que le *cardinal Torrigiani frémirait de rage à la seule idée de destruction d'un Ordre qu'il chérit à tant de titres, car il en tire un revenu considérable auquel il n'est pas insensible* ; mais s'il avait une seule idée politique, pour la gloire et l'intérêt du Saint-Siége, il verrait que cette abolition est nécessaire, car il arrivera de nos jours que la cour de Rome, en soutenant les Jésuites, et, les souverains, en les renvoyant à Rome, engloberont la cause de ces religieux avec l'essence de la cour de Rome, et ce ne seront plus des Jésuites que l'on enverra à Rome, mais des nonces, des bulles et des inquisiteurs, etc. Cela sera fâcheux pour le Saint-Siége qui doit être le centre commun ; alors on sentira à Rome que l'entêtement et l'intérêt particulier a nui à la religion et au véritable bien de la cour de Rome.

Voilà, Monsieur, ce que vous pourrez dire de ma part au majordome du Pape, non pas que je croye que mes réflections puissent rien produire sur la disposition actuelle de la cour de Rome, mais pour faire connaître à ce prélat que nous prévoyons de loin les inconvénians qui peuvent arriver.

(*N. B.* — L'original est de la main du duc de Choiseul.— Voir la réponse au passage souligné, page 404.)

III.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 29 avril 1767.

On a fait part à tous les feudataires du royaume de Naples et d'Espagne et à tous ceux qui ont quelques relations avec ces cou-

Digitized by Google

ronnes de ce qui venait de se passer au sujet des Jésuites, afin qu'ils eussent à régler leur conduite en conséquence. D'après cet avis ils ont tous absolument cessé tout commerce avec la Société et retiré les enfants qui étaient dans ses colléges. Le prince de Piombino qui de père en fils fournissait depuis longtemps un carrosse au Général des Jésuites en vertu d'une fondation faite par un de ses autheurs, l'a retiré sur le champ et renvoyé son confesseur aussi Jésuite; c'est le prince Ruspoli qui fournit à présent le carrosse au Général. M. le cardinal d'Yorck a aussi renvoyé tous ceux qui étaient chez lui, de façon que ces religieux éprouvent actuellement un grand délaissement, mais ils n'en conservent pas moins leur faveur près du Pape. Le cardinal Torrigiani qui est un de leurs zélés partisans a été vivement frappé de cet événement au point qu'on a craint pendant plusieurs jours qu'il n'en tombât malade.

IV.

Choiseul à d'Aubeterre.

Marly, 12 mai 1767.

Vous pensez avec raison que le dernier arrêt que le roi a rendu dans son conseil au sujet de la réforme à faire des abus qui se sont introduits dans les maisons religieuses en France, devrait, tant pour le fonds que pour la forme, être agréable à la cour de Rome, mais malheureusement elle tient encore au faux préjugé qu'elle seule doit et peut connoître de ce qui concerne les affaires et les personnes ecclésiastiques, et elle regarde en conséquence comme une entreprise contre sa prétendue juridiction tout ce que les souverains ou leurs tribunaux jugent utile et nécessaire de statuer à cet égard. Il faut espérer que l'expérience lui fera enfin connoître qu'elle doit renoncer à des prétentions qui n'ont été imaginées et accréditées que dans les siècles d'ignorance et par les lâches adulateurs de l'ambition des Papes.

Digitized by Google

Les lumières, la piété et toutes les vertus du roi d'Espagne, ne permettent pas de penser qu'il se soit déterminé sans les raisons les plus graves et les plus justes au parti qu'il a pris au sujet des Jésuites. Il était naturel qu'en les expulsant de ses États et en leur assurant une subsistance honnête, Sa Majesté Catholique les envoyât de préférence dans le pays où réside leur Général, et qui est sous la domination du Souverain-Pontife leur premier supérieur. Il est vrai, Monsieur, que le Pape en sa qualité de souverain a le droit de ne les pas recevoir comme le roi d'Espagne a eu celui de les chasser, mais il est vraisemblable que toutes réflexions faites, Sa Sainteté leur accordera enfin un asyle qui ne lui sera point à charge au moyen de la pension annuelle que le roi catholique a eu la clémence et l'humanité d'assigner à chacun de ces religieux.

Je vous ai déjà confié, Monsieur, ce que la cour de Rome aurait de mieux à faire dans cette circonstance, et, si elle était bien conseillée, elle s'y déterminerait par les motifs supérieurs du repos public du monde catholique, du bien de la religion et, bien entendu, du Saint-Siége.

Je vous envoye, Monsieur, un arrêt que le Parlement de Paris a rendu relativement aux Jésuites; c'est un motif de plus pour la cour de Rome de prendre un parti définitif sur cette Société, car, en vérité, il me paraît démontré géométriquement que la dissolution de la Société est le bien de la religion, celui du Saint-Siége, celui des puissances catholiques et celui des particuliers qui ont été et sont Jésuites.

V.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 13 may 1767.

Rien de nouveau sur les Jésuites, il n'en est point encore arrivé; on n'a point eu non plus de réponse d'Espagne, mais on ne doit pas tarder à en recevoir. J'ai communiqué à M. le majordome la

Digitized by Google

lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 du mois passé au sujet de l'expulsion de ces religieux d'Espagne. Il est bien de votre avis, Monsieur, et pense que ce que pourrait faire de mieux le Pape en cette circonstance serait de dissoudre tout l'ordre, mais il ne faut pas se flatter qu'on puisse le lui persuader. Quant à M. le cardinal Torrigiani, il est certain qu'il est attaché jusqu'au fanatisme à cette Société, mais il n'y a guère d'apparence que cet attachement soit fondé sur l'intérêt et qu'il en tire de l'argent. Outre que pendant toute sa vie il a toujours donné des preuves de désintéressement et qu'il répand tous les ans les aumônes les plus abondantes, il jouit de son patrimoine de plus de quatre-vingt mille livres de rente, fait peu de dépenses pour lui, n'a plus d'héritiers mâles de son nom et n'a aucun besoin d'augmenter ses richesses, qui sont plus que suffisantes pour son usage. En même temps que je lui vois les plus grands défauts du côté de l'administration et que je le crois capable de perdre le Saint-Siége, je ne saurais lui refuser une âme honnête. Au reste, quel qu'en soit le motif, il est sûr que les Jésuites n'ont pas de partisan plus chaud ni plus zélé que lui.

VI.

D Aubeterre à Choiseul.

Rome, 16 may 1767.

Je profite de la poste de Turin pour vous informer que le 13 sont arrivés à Civita-Vecchia 570 Jésuites espagnols dont 21 novices, des provinces de Catalogne et d'Aragon, sur 14 bâtimens de transport escortés par trois chébecs de S. M. C. On n'a point voulu leur permettre de débarquer, et jusqu'à présent ils ont resté sur les bâtimens. Le Pape persiste toujours à ne point les recevoir, quelques instances qu'ait pu faire M. Azpuru.

Ce ministre m'a mandé hier au soir, qu'il venait de recevoir un courrier extraordinaire du ministre espagnol près la république de Gênes, par lequel on l'informait que cette république consentait

Digitized by Google

à recevoir les Jésuites renvoyés d'Espagne; ainsi, je ne doute pas qu'ils ne partent incessamment de Civita-Vecchia pour se rendre à Gênes.

Tout le monde pense que la difficulté qu'on fait ici de recevoir ces religieux provient de la défiance où l'on est qu'au bout de quelques années on ne cesse le payement de leur pension, d'autant qu'on est effrayé des conditions qui y ont été mises par la pragmatique publiée en Espagne, conditions très-justes pour ces Jésuites, mais qui ne les mettraient pas moins à la charge de ce pays, si en y contrevenant ils venaient à en être privés. Il y entre aussi beaucoup de mécontentement de ce que Sa Majesté très-chrétienne (*sic*), sans avoir rien dit au Pape, a disposé ainsi de ces religieux pour les envoyer dans ses États sans sa participation.

VII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 20 may 1767.

Les Jésuites espagnols arrivés à Civita-Vecchia le 13, ainsi que je vous en ai rendu compte, Monsieur, dans ma lettre du 16, qui doit vous être parvenue par la poste de Turin, en sont partis le 18 pour les places de la Corse qui appartiennent aux États gênois. Quoi qu'ait pu faire ici M. Azpuru, il n'a pas été possible d'engager le Pape à les recevoir; au contraire, on a fait monter et charger toute l'artillerie à Civita-Vecchia et redoubler les gardes, précaution bien inutile et qui n'était bonne qu'à aigrir davantage, attendu que le commandant espagnol ne manquait pas de moyens pour les débarquer de force et qu'il en a fait la proposition à diverses reprises. Ils sont partis furieux contre leur Général, auquel on impute la dureté avec laquelle on les a traités icy, et il y a apparence que ce n'est pas sans fondement. Le provincial espagnol qui se trouvait supérieur de ces Jésuites a répondu au Père Général, qui leur faisait faire des compliments et des offres de service, qu'il les avait

Digitized by Google

trompés, qu'ils ne le reconnaissaient plus pour leur supérieur, et qu'ils n'en reconnaissaient d'autres icy que l'assistant d'Espagne et le Pape. Le bruit est généralement répandu que dans la dispute que cet assistant a eue avec le Général, dont je vous ai rendu compte dans ma dépêche du 6 de ce mois, il lui a dit : « Je vous connais à présent, mais trop tard ; vous n'avez jamais pensé qu'à faire servir les Jésuites étrangers d'instrument à vos vues, pour les abandonner ensuite dès qu'ils ne peuvent plus vous être utiles. »

Je trouve que les Jésuites de Rome tiennent, dans cette occasion, la même conduite qu'ils ont tenue en pareille circonstance. Ils ont brouillé cette cour avec le Portugal ; il n'a pas tenu à eux qu'il n'en ait été de même avec la France, et ils cherchent actuellement à élever une rupture avec l'Espagne. Je leur ai toujours vu la même dureté depuis que je suis icy pour leurs confrères qui ont été chassés ; ils en ont très-mal usé pour nos Jésuites français qui sont venus icy, quoiqu'ils ne leur fussent point à charge, et la plupart s'en sont retournés, je ne crois pas qu'il y en reste plus de 5 ou 6, qui presque tous y étaient attachés par leurs emplois avant la dissolution, et qui payent leur pension. Bien loin de chercher à leur éviter des mauvais traitements, il semble au contraire qu'ils cherchent à les faire naître, dans l'idée de se rendre plus intéressants et de donner un air de persécution à tout ce qu'éprouve aujourd'hui la Société ; leur vanité les aveugle et ils courent à leur perte. Ce sera un grand bonheur s'ils n'entraînent pas le Saint-Siége dans leur chûte, ainsi que vous le prévoyés très-bien, Monsieur, par l'opiniâtreté avec laquelle on s'obstine à les soutenir. M. le major-dome a fait tout ce qu'il a pu pour engager le Pape à les recevoir et se prêter à ce qui était agréable au roi d'Espagne ; il y a même eu des moments où il l'avait ébranlé ; mais on a toujours détruit son ouvrage. En matière de conscience, il est trop jeune pour avoir du crédit ; dans tout le reste il a beaucoup d'ascendant sur l'esprit du Saint-Père, qui lui connaît des lumières et du goût pour lui. C'est M. le cardinal Castelli qui a décidé totalement le refus des Jésuites. D'abord M. le cardinal Torrigiani voulait les

Digitized by Google

recevoir et dissoudre leurs vœux, mais le cardinal Castelli, qui a beaucoup d'empire sur lui, l'a fait changer tout de suite; il est encore plus chaud et plus violent que celui-ci, avec moins de bonne foi. M. le cardinal Cavalchini est le seul qui ait été d'avis de les admettre, et on n'a jamais pu le faire changer d'opinion.

VIII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 27 may 1767.

Il est arrivé à Civita-Vecchia une deuxième division de Jésuites espagnols partie de Carthagène et escortée par deux frégates de S. M. C. On ne l'a pas laissé entrer dans le port, et elle a été obligée de mouiller à la vue; elle s'y est arrêtée pour faire des vivres et de l'eau et elle a suivi la première. Un des principaux Jésuites de cette deuxième division (le Père Velasco, ex-provincial de la province de Castille) est tombé en apoplexie et est mort tout de suite en apprenant qu'on ne voulait pas les recevoir dans l'État ecclésiastique.

Il est très-certain, Monsieur, et tous les gens qui ne sont pas entraînés par une aveugle prévention en conviennent, que le Pape n'a d'autre parti sage à prendre dans les circonstances présentes, que de séculariser tous les Jésuites; mais il ne faut pas se flatter qu'on puisse l'y amener; il est entouré de gens qui y sont très-opposés, et avec des scrupules on l'entraîne sans qu'il y ait moyen de l'éclairer. M. Rezzonico lui en a parlé à plusieurs reprises, mais il a toujours été très-mal reçu. On prétend que l'impératrice douairière a dit au nonce de Vienne qu'elle était contente de la conduite des Jésuites qui sont dans ses États, et qu'il ne leur arriverait rien de sa part; il est certain que ce nonce l'a mandé ainsi. Pour espérer de terminer cette sécularisation, il faudrait l'union de toutes les puissances catholiques, encore je ne voudrais pas répondre qu'on y parvint, tant je vois d'opiniâtreté et de chaleur dans

Digitized by Google

les têtes qui sont autour du Saint-Père, et tant je suis persuadé que le Pape lui-même, quoi qu'il pût lui arriver, ne saurait jamais être entraîné à rien de ce qu'on lui a fait envisager de contraire à sa conscience.

Nos ex-Jésuites français sont de grandes dupes de se tenir si étroitement attachés à leur Général. Il est certain, et je crois en être sûr, que c'est lui qui a absolument empêché l'admission des Jésuites espagnols ; il triomphera de ce qui arrive actuellement aux Français ; en un mot, il n'est pas de mauvais traitement qu'il ne leur voye essuyer avec plaisir, dès qu'il imaginera qu'il en peut résulter quelque avantage à son Ordre, et il est prêt à en sacrifier tous les individus pour ce qu'il croira être le bien de sa Société. Ne croyez pas, Monsieur, ce tableau chargé, ce Général prouve par toutes ses actions que telle est sa politique ; il n'est occupé présentement qu'à donner un air de persécution à ce qui arrive, tout ce qui peut lui en fournir le moyen lui plaît, et tous ses adhérents ne manquent pas de présenter ainsi chaque événement.

M. le cardinal Ganganelli, le seul théologien qui soit aujourd'hui dans le Sacré-Collége, m'a fait dire secrètement qu'après avoir bien examiné cette affaire, il l'a trouvait entièrement conforme aux règles de l'Église, et que si le Pape le lui demandait il n'hésiterait pas à lui dire son sentiment, mais depuis longtemps on cherche à éloigner Sa Sainteté de ce cardinal dont la théologie est fixe et décidée, sans vouloir la rendre arbitraire selon les circonstances. Que ceci soit pour vous seul, je vous en supplie, Monsieur ; s'il venait à percer, M. le cardinal Ganganelli se trouverait compromis. Vous voyés, Monsieur, la peine qu'il y a de traiter les affaires en cette cour où rien n'est simple. L'esprit de ce pontificat est de tout refuser et de se faire tout arracher.

Digitized by Google

IX.

Choiseul à d'Aubeterre,

Marly, 1er juin 1767.

Je vous ai déjà parlé, Monsieur, plusieurs fois de la sécularisation des Jésuites, et je crois que je vous démontrerai combien cette opération serait avantageuse à la cour de Rome, qui par là se raccommoderait de plus avec le Portugal sous la médiation du roi et du roi d'Espagne, combien elle serait agréable aux souverains qui ont exclus cette Société de leurs États, enfin de quelle utilité elle serait pour les individus Jésuites. Je vous confie, Monsieur, que j'ai des notions que le roi d'Espagne fera des instances directes auprès du Pape pour engager S. S. à cette dissolution totale, et que le roi appuiera l'instance du roi son cousin. Vous m'avez mandé, Monsieur, qu'il serait intéressant de donner au neveu majordome du Pape, une marque de satisfaction de la part de S. M. Voici une occasion favorable, si le roi d'Espagne demande à la cour de Rome la dissolution de la Société et que le roi appuie cette demande, le roi donnera à M. le majordome cent mille écus en cas que la proposition du roi d'Espagne réussisse, et je me fais fort que la cour d'Espagne lui en donnera autant. Vous pouvez sur ce point pressentir ce prélat, et c'est ainsi que deux grandes cours récompensent ceux qui leur sont attachés. Nous pourrions de plus lui faire envisager la protectorie de France quand il sera cardinal. Vous sentez, Monsieur, la délicatesse de ce que je vous mande, et avec quelle précaution vous devez en faire usage. Vous me répondrez par des lettres particulières sur cet article.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Digitized by Google

X.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 17 juin 1767.

J'ai reçu la lettre particulière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de votre main le premier de ce mois au sujet de la sécularisation de tous les Jésuites que S. M. C. est dans l'intention de demander à S. S. et qui doit être appuyée par le roi.

Je ne suis point en peine de la bonne volonté du majordome, et qu'il ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour servir les deux cours. Outre l'attachement qu'il m'a toujours marqué pour le roi, son intérêt personnel, excité par les grandes récompenses qui lui sont offertes, serait un motif plus que suffisant pour l'engager à faire tous ses efforts. Par tous ses propos il est aisé de juger qu'il n'aime pas la Société. Il est persuadé, et avec fondement, qu'elle a travaillé autant qu'elle a pu près du Pape, de concert avec M. le cardinal Torregiani, pour retarder son avancement et l'empêcher d'arriver au poste qu'il occupe, où il serait parvenu beaucoup plus tôt sans leurs intrigues. Actuellement ce parti fait tout ce qu'il peut pour empêcher son crédit de s'augmenter près du Pape et l'oblige à mettre la plus grande circonspection dans ses démarches et le gêne infiniment sur toutes ses vues. D'après cet exposé, je crois qu'on peut prendre confiance dans ses bonnes intentions, mais en même temps il ne faut pas se flatter que pour le présent il ait assez de force pour faire réussir un pareil projet. Il s'exposerait même en pure perte à une diminution considérable dans les bonnes grâces du Pape, s'il y mettait une certaine vivacité. Au surplus, j'en raisonnerai encore avec lui, et vous pouvez être sûr d'avance qu'il ne laissera passer aucune des circonstances qui pourront être employées par lui utilement, relativement aux vues des deux cours.

Vous avez vu, M. le duc, dans mes dépêches successives, les

Digitized by Google

difficultés que je prévois pour faire réussir cette affaire. Il faudrait absolument que la cour de Vienne agit de concert, et qu'elle chargeat un ministre particulier de la venir traiter ici de sa part sans en communiquer quoi que ce soit au cardinal Alexandre Albani. Vous savez, Monsieur, l'union intime de toute cette maison avec les Jésuites. Celui-ci ne serait occupé que de profiter des connaissances qu'on lui donnerait pour faire naître sous main tous les obstacles possibles. Tant que la cour de Vienne ne parlera pas, on sera toujours à même de présenter au Pape comme injuste la prétention de la maison de Bourbon, qui n'ayant plus aujourd'hui de Jésuites dans ses États respectifs, veut encore en priver les autres souverains, lesquels, ne manquera-t-on pas de dire, sont contents de la conduite de ces religieux et n'y trouvent rien de mauvais. Vous sentez, Monsieur, la force qu'on peut donner à ce raisonnement, surtout quand il sera tenu par ceux qui ont le plus d'ascendant sur l'esprit du Pape, et quand on y joindra encore divers autres motifs que vous imaginez aisément pour alarmer la conscience du Souverain-Pontife.

Tel est pour le présent ma façon de voir; si par la suite je puis découvrir quelque chose de mieux, je ne manquerai pas, M. le duc, de vous en instruire sur-le-champ par une lettre particulière sur laquelle il y aura *pour vous seul*. Dorénavant j'en userai ainsi pour tout ce qui pourra concerner cette affaire ainsi que vous me le prescrivez. Je me flatte que vous ne doutez pas de mon zèle à exécuter tous les ordres que vous me ferez passer à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XI.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 24 juin 1767.

Après avoir réfléchi sur l'affaire contenue dans votre lettre particulière du premier de ce mois, j'ai pensé que je devais commen-

Digitized by Google

cer la première ouverture à M. le majordome par un tiers, j'ai pris le parti de me confier à l'abbé Valentin (le Père Valentin, doctrinaire) de la discrétion duquel je crois pouvoir vous répondre et qui est dans l'usage de voir souvent et avec familiarité ce prélat. Je l'ai préféré à M. Melon, mon secrétaire, pour éviter dans ce premier entretien tout ce qui pourrait avoir l'air ministériel. Je lui ai donc dit de ma part que j'avais des notions que l'Espagne devait demander directement au Pape la sécularisation de tout l'ordre des Jésuites : que la France devait s'unir avec cette couronne pour le même effet, que les deux cours avaient toute confiance en lui, qu'elles se flattaient qu'il ferait tout son possible pour faire réussir cette demande, qu'il pouvait être persuadé qu'on lui en saurait beaucoup de gré, et qu'on chercherait à lui en témoigner la plus vive reconnaissance, qu'il était question de préparer le Pape à écouter cette proposition, et que de plus s'il croyait qu'il fut utile de gagner quelqu'un dans l'intérieur du palais, le deux cours n'auraient aucune difficulté de *faire toutes les dépenses nécessaires* pour assurer le succès de cette vue. Il a répondu qu'on pouvait compter sur lui; que depuis la communication que je lui avait faite de votre lettre particulière, Monsieur, du 21 avril, où cette idée était déjà comme annoncée, il n'avait laissé échapper aucune occasion de dire quelque chose au Saint-Père, qu'en dernier lieu il lui avait fait lire l'arrêt du Parlement d'Aix (qui exilait les Jésuites) (que je lui avais envoyé pour cet effet) que Sa Sainteté en avait paru vivement occupée, mais que jusqu'à présent elle persistait à témoigner la plus grande opposition à cette sécularisation; qu'il doutait beaucoup qu'il y eut jamais moyen d'y amener le Souverain-Pontife; qu'il serait absolument nécessaire que la cour de Vienne s'unit avec les deux autres, que sans ce concours il ne croit pas qu'on puisse espérer de réussir, qu'il ferait ses réflexions sur tout ce qui se pourrait faire, et qu'à mesure qu'il découvrirait quelque moyen, il m'en instruirait sur le champ. C'est tout ce qui a été dit dans cette première conversation que je n'ai pas cru devoir être poussée plus loin.

Digitized by Google

Lundi, dans l'audience que j'ai eue du Pape, dont je rends compte, Monsieur, dans ma dépêche de ce jour, Sa Sainteté m'a parlé des arrêts du Parlement de Paris et d'Aix en me disant qu'ils allaient un peu loin ; j'ai profité de cette occasion pour lui dire que je ne pouvais pas lui dissimuler, que je craignais que le vif intérêt qu'il prenait aux Jésuites n'attirât des affaires fâcheuses au Saint-Siége et ne finit par lui faire beaucoup de tort, que je n'entrais point dans la question si cette Société méritait ou non ce qui lui arrivait, quoiqu'il n'y eut point à douter que ce ne fut par de fortes raisons que trois grands souverains s'étaient déterminés à les faire sortir de leurs États, mais qu'on ne pouvait pas nier que cette Société ne fût perdue aujourd'hui dans l'opinion publique : que les effets d'une opinion établie et d'une vérité prouvée étaient les mêmes : que ces religieux ne pouvaient plus produire présentement aucun bien, ni être d'aucune utilité à la religion : qu'en sécularisant cet ordre en entier on finissait tout : qu'on fesait le bien de la religion, celui des individus et une chose agréable aux souverains qui avaient jugé à propos de s'en défaire, et qu'il n'y avait que ce moyen d'éviter les maux que cette affaire ne manquerait pas d'occasionner : qu'au surplus, je ne faisais que répéter à Sa Sainteté le sentiment de toutes les nations et que jusqu'ici je n'avais point reçu d'ordre de lui parler ainsi. Le Pape m'a écouté fort attentivement, mais en témoignant beaucoup d'impatience et avec l'air de *l'opposition la plus marquée à ce que je lui disais*. Il m'a répondu très-sèchement que c'était des choses auxquelles il ne fallait pas seulement penser, et que si les Jésuites ne faisaient plus de bien dans les pays d'où on les avait chassés, ils en feraient ailleurs ; il a détourné sur-le-champ le propos et il n'a plus été question de cette matière.

Dans la conversation que j'ai eue après cette audience avec M. le majordome, il m'a répété tout ce qu'il a dit à l'abbé Valentin ; il m'a reparlé du concert de la cour de Vienne, sans lequel il ne croit pas qu'on puisse rien faire. Il m'a ajouté à cette occasion ce que je vous ai déjà marqué, Monsieur, dans ma dépêche, que le cardinal Borromei, nonce à Vienne, avait rendu compte au Pape

Digitized by Google

du propos que l'impératrice-mère lui avait tenue au sujet des Jésuites et que ce cardinal l'avait rendu de façon qu'il avait beaucoup plus l'air *d'une recommandation* de cette princesse en faveur de ces religieux que d'une simple protection de sa part : que le Saint-Père l'avait pris de même, et que c'était sûrement après cette idée qu'il m'avait répondu ainsi que je l'ai dit ci-dessus : qu'il était très-possible que le cardinal Borromei eût augmenté ce propos et lui eût donné plus de valeur qu'il n'en avait, pour faire sa cour au Pape et au secrétaire d'État. Nous n'avons pas été plus loin sur ce sujet. Je n'ai pas encore jugé à propos de faire savoir au majordome tous les avantages qu'on lui propose, je me suis contenté *de lui donner beaucoup à espérer* ; peu à peu, à mesure que j'y trouverai jour, *je lui découvrirai le tout.* Pour le présent, je n'ai pas cru qu'il convienne d'en dire davantage.

J'ai l'honneur, etc.

XII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, le 8 juillet 1767.

J'ai eu avant-hier une longue conversation avec M. le majordome au sujet de la sécularisation des Jésuites. Après avoir examiné ensemble tous les différents moyens qui pouvaient s'employer pour y réussir, nous avons été obligés de convenir qu'ils étaient insuffisants et qu'il n'y avait que le concours de toutes les puissances catholiques qui pût décider le Pape à l'accorder. Ce Pontife a toujours été naturellement bien disposé pour les Jésuites, cependant il ne serait point impossible de surmonter ce penchant, qui, ainsi que toutes les autres affections, n'affectent point violemment son âme, surtout dans l'âge avancé où il se trouve, où on est plus occupé de vivre que de tout autre chose, mais il est entouré de

Digitized by Google

gens qui leur sont entièrement dévoués. Outre M. le cardinal Torregiani, il y a un secrétaire secret, l'abbé Fantini, et un valet de chambre nommé Benedette, l'un et l'autre au service du Pape depuis longtemps et en qui il a beaucoup de confiance, qui sont Jésuites jusqu'au fanatisme. Il semble même que leur zèle redouble pour la Société à mesure qu'elle éprouve de nouveaux événements. Selon le majordome, il n'est pas possible de penser à les gagner. Il est persuadé qu'ils seraient capables de souffrir le martyre pour la cause où ils sont attachés. Il est inutile de se flatter de pouvoir obtenir du Saint-Père cette sécularisation, il faut penser à *l'arracher* si on veut y réussir.

Il me semble que du refus du Pape de séculariser l'ordre des Jésuites, il résulte pour le Roi la nécessité de se mettre en possession du comtat. Il n'est pas possible en bonne politique de laisser un petit pays tel que celui-là, situé au milieu de nous entre les mains d'une puissance qui protége et entretient dans son sein une Société que désormais la France doit regarder comme son ennemie. Ce serait lui laisser le moyen d'y envoyer des émissaires toutes les fois qu'elle le jugerait à propos et d'y entretenir des correspondances capables de troubler le repos et la tranquillité des sujets du Roi : Sa Majesté en possession de cet État pourrait faire offrir de le payer. Cette proposition serait rejetée d'abord, mais à la longue, je suis persuadé qu'elle serait acceptée. Le Pape ne retire rien du comtat. La possession de cet État n'est d'aucune utilité aux Romains ; au contraire, ils semblent même redouter Avignon par le séjour que les Papes y ont fait autrefois. Ils seraient sans comparaison bien plus sensibles à voir arriver au château Saint-Ange trois ou quatre millions d'écus romains, ressource dont ils viennent d'éprouver la nécessité et qui se trouve aujourd'hui réduite à bien peu de chose, sans espérance de pouvoir la rétablir, faute de matière dans le pays.

Je n'ai point fait part, Monsieur le duc, de ces réflexions au majordome ; je n'ai pas cru non plus devoir lui découvrir les avantages qui lui sont offerts, il m'a paru inutile de lui faire envi-

Digitized by Google

sager des espérances qu'il ne savait réaliser, d'ailleurs je suis toujours à temps de lui en parler.

Je souhaite fort, Monsieur le duc, que mes idées vous paraissent justes : elles vous prouveront du moins mon zèle pour le service du Roi et combien je suis occupé de ce qui peut lui être avantageux.

J'ai l'honneur, etc.

XIII.

D'Aubeterre à Choiseul (Extrait).

15 juillet 1767.

..... doit désormais en être regardée comme une ennemie directe : quand bien même le Pape se déterminerait à ôter les Jésuites d'Avignon, ce pays serait toujours un canal pour faire passer tous les émissaires que cet ordre jugerait à propos d'envoyer et pour entretenir des correspondances dangereuses. Le Roi, maître de cet État par une suite de sa justice et de sa modération, et pour faire voir à l'Europe que c'est uniquement par nécessité et pour la conservation de la paix parmi ses sujets qu'il a été obligé de s'en mettre en possession, peut alors offrir à Sa Sainteté d'entrer avec elle en négociation pour convenir d'un prix capable de la dédommager. D'abord cette proposition rencontrerait de grandes difficultés et serait peut-être rejetée, mais en tenant ferme, je ne fais nul doute qu'elle ne fût reçue à la longue. Le Pape ne retire rien du comtat, il n'est d'aucune utilité aux Romains, qui s'en soucient peu et n'en font aucun cas : au contraire même, ils semblent conserver toujours une sorte de jalousie pour Avignon, par le séjour que les Papes y ont fait autrefois. Il ne reste guère plus d'un million d'écus romains dans le château Saint-Ange, ils viennent d'éprouver de quelle utilité a été cette ressource, ce qui a sauvé entièrement tout leur pays, ils voient avec peine et in-

Digitized by Google

quiétude qu'elle est sur le point de finir, sans espérance de pouvoir les remplacer, par le défaut de matière ; je ne fais aucun doute qu'ils ne vissent avec plaisir la vente du comtat, qui pourrait leur remettre en espèce dans le château Saint-Ange trois ou quatre millions d'écus romains (le peuple verrait probablement avec transport arriver cet argent). On pourrait y joindre secrètement un pot de vin considérable pour la famille du Pape, je crois qu'il n'y aurait aucun regret à avoir de cette dépense qui certainement ne saurait être employée plus utilement pour le bien et l'avantage du royaume.

Voilà, Monsieur le duc, tout ce que mes réflexions ont pu me faire voir sur cette affaire. Je souhaite que vous soyez content, n'ayant rien plus à cœur que de vous satisfaire et de vous donner des preuves du sincère et respectueux attachement de.....

..... Je crois fort que la nonciature de M. Giraud ne soit orageuse, mais il n'est pas encore temps de songer à Avignon ; je suis persuadé que cette réunion arrivera plutôt que la sécularisation des Jésuites, cependant il faut aussi sur cet article patienter.....

XIV.

Choiseul à d'Aubeterre.

(Extrait d'un billet du 22 août.)

Je vous prie de continuer à me donner des nouvelles particulières et surtout, à chaque occasion, de parler au secrétaire d'État avec force et hauteur afin de le tenir en sujétion devant nous ; méfiez-vous de M. Azpuru, il écrit à sa cour tout ce que vous lui dites en conversation, et le marquis de Grimaldi en fait des pots-pourris auxquels on ne comprend rien. Quand je vous dis de vous en méfier, il faut toujours vivre avec la même aisance avec lui, mais ne lui dites que ce que voudrez bien qu'il mande à Madrid.

Digitized by Google

XV.

D'Aubeterre à Choiseul.

Frascati, 16 septembre 1767.

J'ai reçu la lettre particulière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 du mois dernier. Il est sûr, Monsieur le duc, que la cour de Naples a plus de moyens pour se faire écouter à Rome que la France et l'Espagne ; mais celui de faire craindre l'expulsion des Jésuites hors des Deux-Siciles fera peu d'effet. Tout le monde et eux-mêmes s'y attendent, de façon qu'on s'est familiarisé avec cette idée, et qu'on sera peu touché de la voir se réaliser à force de l'avoir prévue, la menace de faire arriver dans l'État ecclésiastique les Jésuites d'Espagne et ceux des Deux-Siciles sans leur donner de pension fera une impression bien plus vive. Le collége romain tenu par la Société possède pour dix-huit mille écus romains de rente dans la Calabre et dans la Pouille ; ces objets, dont on craint la confiscation, causent déjà beaucoup d'inquiétude : d'ailleurs il y a à Rome une grande quantité de Napolitains et de Siciliens tant dans le Sacré-Collége que dans la prélature et dans d'autres places, le cri de tous ces gens ne saurait manquer d'occasionner une grande sensation toutes les fois qu'ils craindraient d'être obligés par une rupture d'abandonner Rome et de retourner en leur pays. Malgré ces avantages et celui du voisinage, si vous me permettez, Monsieur le duc, de vous dire mon avis : je crois que la vraie façon de bien commencer cette négociation est de l'entamer tous ensemble et de faire marcher les trois cours de front. Si on prend une résolution ferme de pousser les choses jusqu'à l'extrémité, il faudra bien que la cour de Rome cède à la fin ; quand même elle ne céderait pas d'abord, les trois monarques ont tant de moyens de lui faire éprouver leur ressentiment qu'elle n'y saurait tenir longtemps. D'ailleurs un changement de Pontificat raccommode toujours ; pour le présent, la santé

Digitized by Google

du Pape est très-bonne et il peut très-bien espérer encore six à sept années de vie, s'il ne lui survient pas quelques-uns de ces accidents imprévus, toujours fort à craindre à l'âge où il est.

Les Jésuites ne sont plus à redouter en France, mais ils le sont à Rome et dans tous les pays où ils restent. Depuis un siècle il n'est point d'État dans toute l'Europe catholique, dans le gouvernement duquel les Jésuites n'aient eu successivement la plus grande influence, le même cas peut encore arriver, et certainement le premier essai de leur crédit serait contre nous, d'autant qu'on nous regarde comme les auteurs de tout ce qui leur est arrivé, par les différents écrits contre la Société faits en France où elle a été attaquée le plus vivement, et avant qu'on y pensat dans les autres pays.

Dorénavant je prendrai bien garde à tout ce que j'aurai à dire à M. Azpuru, quoique ce soit un très-honnête homme, je le crois très-capable de défigurer de bonne foi un propos, il n'a aucune connaissance des affaires, et il n'y avait jamais pensé que depuis qu'il a été chargé par sa cour. Tout l'étonne et l'intimide, il ne s'était occupé que de jurisprudence. C'est un très-bon jurisconsulte, et il est très-estimé à la Rote où il est auditeur. Je crois qu'il ne restera pas longtemps à Rome et qu'on est dans l'intention de lui donner un évêché en Espagne; il le gouvernera fort bien étant un très-vertueux ecclésiastique; malgré le peu d'étendue de ses vues, je le verrai quitter ce pays avec regret surtout par la crainte du successeur. Nous avons ici un agent d'Espagne d'environ trente ans qui paraît désigné pour le remplacer. Je vous avoue que je me trouverai bien embarrassé si j'étais obligé de traiter quelque affaire de concert ave lui. C'est un petit intrigant qui n'a ni probité ni vérité. Il est d'une étourderie et d'une imprudence sans égales, sans aucune retenue dans les propos, capable de gâter une affaire et d'en rejeter ensuite le blâme sur les autres. Il est ennemi mortel des Jésuites, mais il y aurait à craindre qu'à force de les vouloir pousser, il ne les servit par la passion qu'il ne manquerait pas de mettre dans toute ses démarches.

Digitized by Google

D'ailleurs il est maintenant attaché à Mme la princesse Borghèse dont vous connaissez le caractère dangereux. Elle le paie, et il lui rapporte tout ce qu'il sait ; il était étroitement lié avec l'abbé du Four lorsque cet abbé était à Rome. J'ai lieu de croire qu'ils continuent d'entretenir une correspondance ensemble. Je le vois très-peu et m'en défie beaucoup. Il est bien malheureux que dans les circonstances actuelles, dom Emmanuel de Rhoda ne se trouve plus à Rome. C'est un homme de mérite et d'esprit, dans lequel on pourrait prendre toute confiance. Enfin, M. le duc, je ferai de mon mieux pour exécuter les ordres que vous me ferez passer ; vous pouvez vous en rapporter à mon zèle, à l'envie que j'ai de vous plaire, et au respecteux attachement, etc.

XVI.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 7 octobre 1767.

J'ai bien peu de chose à vous dire sur notre affaire secrète sur laquelle j'attends des ordres de votre part. J'ai su par le major-dome que M. le cardinal Alexandre Albani avait dit au Général des Jésuites que l'Empereur était bien disposé pour son Ordre ; qu'il ne manquerait pas lorsqu'il serait ici de l'entretenir dans ces bonnes dispositions et de chercher à les augmenter, et qu'il tâcherait de lui procurer à lui Général, une audience du Prince, où il pourrait s'expliquer tout à son aise. Le Général des Jésuites a rendu compte au Pape de cette conversation, qui lui a répondu qu'il n'y avait pas grand fond à faire tout ce que disait M. le cardinal Alexandre Albani, et que jusqu'ici il n'avait pas eu lieu de s'appercevoir de ces bonnes dispositions qu'on attribuait à l'Empereur pour la Société. Si le Pape qui a confié de lui-même ce propos au major-dome était laissé à son propre arbitre, il n'est pas douteux que sans grandes difficultés, on lui aurait bientôt fait prendre son parti

Digitized by Google

sur la sécularisation totale de cet Ordre ; mais ces entours qui sont absolument dévoués à cette Société, et qui savent selon leurs désirs faire naître des scrupules dans sa conscience l'engageront à la résistance la plus forte. Je crois devoir vous prévenir, M. le duc, que je serai dans le cas, au printems prochain, de demander au Roi une permission pour retourner en France ; il y aura quatre ans et demi que j'en suis sorti étant parti le 5 novembre 1763 ; vous sentez que pendant une absence aussi longue, il doit m'être survenu bien des affaires dans ma fortune particulière ; j'en ai aussi d'essentielles qui exigent absolument ma présence.

..... J'ai ici, M. Melon, mon secrétaire, très-bon sujet qui est dans le fil des affaires, et qui connaît très-bien le local de ce pays-ci. Il est tout aussi en état que moi de les suivre, et je puis vous répondre de ses talents et de son zèle. Vous pouvez en toute sûreté l'en charger pendant mon absence. Vous ne pouvez pas douter, M. le duc, que je n'ai aussi le désir le plus vif de vous renouveler de vive voix, tous les sentiments de ma reconnaissance. Je vous demande la continuation de vos bontés, et vous prie d'être persuadé du sincère et respectueux attachement de S. S.

Vous me grondez un peu fort, M. le duc, dans votre lettre du 22 septembre qui ne m'est parvenue qu'après que celle-ci était écrite, et pour une démarche assurément bien innocente de ma part dans l'affaire du sr Ruf, d'après une lettre de M. de Saint-Florentin. Je sais que je n'ai d'ordre à recevoir que de vous seul, et toutes les lettres du monde ne me suffiraient pas pour faire un pas sans en avoir de vous. Je n'ai fait celui-ci que parce que je le regardais comme indifférent et pouvant contribuer au bien s'il réussissait, en conciliant les deux cours. Outre mon devoir qui m'oblige à ne dépendre que de vous, croyez, M. le duc, que j'y suis encore plus porté par goût et par attachement. Je vous supplie d'être bien persuadé que vous n'avez pas de serviteur plus fidèle que moi.

P. S. — Je vous rends compte, Monsieur le duc, dans ma dépêche de ce jour, des projets relatifs à M. le cardinal Torrégiani.

Digitized by Google

Il est certain que ce serait un grand obstacle de moins à la sécularisation totale des Jésuites si on pouvait le faire sortir de place. D'ailleurs un commencement de concert avec l'Empereur en cette occasion, supposé qu'il ait lieu, pourrait par les suites amener ce Prince à en former un autre relativement aux vues qu'on a sur la Société, ce qui donnerait beaucoup de facilité pour les exécuter.

Je vous ai parlé, Monsieur le duc, dans ma deuxième lettre particulière, de M. Hazara (d'Azara), agent d'Espagne. Je sais, par une voie que je peux regarder comme presque sûre, qu'il cherche à présent à desservir tant qu'il peut à sa cour le majordome, en le peignant comme un homme secrètement attaché aux Jésuites, auquel on ne doit pas se fier. Ces sentiments lui sont inspirés par la Maison Borghèse, absolument dévouée au cardinal Torrégiani, et par le prélat Borghèse, maître de chambre du Pape, qui a beaucoup de jalousie contre le majordome; cet agent est instruit de toutes les vues formées par les deux cours au sujet des Jésuites; je sais qu'elles ont déjà percé, et je ne doute pas que, par les Borghèse, le cardinal secrétaire d'État n'ait tout appris. Ce brouillon gâtera toutes les affaires, si la cour de Madrid ne prend le parti de le faire rester tranquille et de ne plus l'écouter.

XVII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 14 octobre 1767.

Je vous ai déjà marqué comment toutes les idées des deux cours étaient sues ici, et que j'avais lieu de soupçonner M. Hazara (d'Azara), agent d'Espagne, de trop se confier à Mme la princesse Borghèse. Il y a quelques jours que le Pape demanda au majordome s'il était vrai que les cours pensassent à s'unir pour demander l'expulsion du secrétaire d'État, qu'on lui avait dit que lui, majordome, devait en savoir quelque chose. Celui-ci, qui n'en sait pas

Digitized by Google

un mot, et à qui je ne crois pas devoir confier cette idée, au moins jusqu'à ce qu'elle ait pris plus de consistance, répondit très-affirmativement qu'il n'en avait pas ouï parler, et que si le premier avis n'était pas plus vrai que le second, Sa Sainteté ne devait y ajouter aucune foi. Le Pape reprit que le secrétaire d'État en était assuré, et il laissa à entendre que c'était par Mme la princesse Altieri, fille de la princesse Borghèse, qu'il avait eu cet avis d'une façon certaine.

Il n'est pas possible de soupçonner d'autre que l'agent d'Espagne, qui l'aura su par dom Emmanuel de Roda, à qui M. Azpuru, ainsi qu'il me l'a avoué, avait confié cette idée il y a près de deux mois. Je veux bien croire que ce n'est pas par malice que l'agent d'Espagne révèle ainsi les secrets de sa cour, mais il est entre les mains d'une femme, Mme la princesse Borghèse, qui a passé toute sa vie dans l'intrigue et qui y est tellement rompue qu'elle sait prendre toutes les formes qu'elle veut se donner vis-à-vis de l'agent d'Espagne ; elle aura l'air d'être l'ennemie des Jésuites et du cardinal Torrégiani, qu'on ne saurait séparer ; l'agent, qui n'a aucune expérience, prend ces apparences pour des réalités, et, aveuglé par la haine qu'il porte aux Jésuites, il donne dans tous les piéges et les sert sans s'en douter. J'ai averti M. Azpuru, qui m'a dit qu'il y en a des..... cour depuis quelque temps, mais que cet agent étant en correspondance avec M. Grimaldy, dom Emmanuel de Roda, est un premier commis des affaires étrangères, il ne savait jusqu'à quel point allait la confiance de ces messieurs, il n'osait en écrire et craignait de se compromettre ; que d'ailleurs, ayant déjà eu des démêlés, cet agent qui lui rend tous les mauvais services qu'il peut et ne pense qu'à le tirer d'ici pour se mettre en sa place, il craindrait qu'on n'attribuât à inimitié de sa part ce qu'il pourrait écrire à ce sujet. Je vous avoue, Monsieur le duc, que j'ai été tenté d'écrire moi-même en droiture à M. de Grimaldy. Je n'ai point de correspondance avec lui, mais nous nous connaissons beaucoup, et il me témoignera au besoin de la confiance ; je n'ai osé le faire

Digitized by Google

sans savoir si vous l'approuveriez. C'est une terrible chose que d'avoir à traiter des affaires de concert avec d'autres cours.

XVIII.

Choiseul à d'Aubeterre.

Fontainebleau, 25 octobre.

Je vous ai grondé, Monsieur l'ambassadeur, parce qu'effectivement je suis un peu strict pour les formes dans les affaires étrangères, qu'il me paraît impossible de conduire sans cette précision, Je vous avais prié de ne plus parler de l'affaire de Saint-Ruf, j'avais mes raisons pour vous faire cette prière, et sur une lettre ridicule de M. Ménard, car M. de Saint-Florentin la désavoue, vous allez réédifier et vous faire donner un souflet à tour de bras sur une affaire dont il ne fallait plus parler, et qui ne se finira qu'en gardant le silence le plus froid et le plus méprisant, à Rome.

J'ai rendu compte au Roi de la conversation que M. de Saint-Odile a eue avec vous sur le cardinal Torrégiani. Ce monsieur de Saint-Odile dans le temps de mon ambassade était une très-ennuyeuse espèce, qui n'avait et ne pouvait avoir aucun crédit à sa cour : je doute qu'il ait reçu des instructions conformes à ce qu'il vous a dit, et quand même il les aurait reçues, le roi a trouvé qu'il n'était pas de sa dignité de se mêler d'une tracasserie subalterne, et qu'il était ridicule de faire mouvoir trois grandes puissances pour déplacer un vieux cardinal. Au fait, le Pape est maître de son ministre, et c'est à Sa Sainteté, et non pas à son ministre, à qui les cours doivent s'en prendre quand les affaires vont mal. Ainsi, Monsieur, en cas que M. de Saint-Odile vienne de nouveau vous entretenir à ce sujet, vous lui répondrez que le Roi n'a pas d'objets particuliers de mécontentement du cardinal Torrégiani; que Sa Majesté verra cependant sans peine qu'il soit déplacé, mais que dans cet état d'indifférence, l'animadversion de Sa Majesté Impériale sera suffisante pour le déplacer, à ce que pense le Roi, sans qu'il soit

Digitized by Google

besoin d'une ligue des grandes puissances pour cet effet. D'ailleurs, il n'est pas vraisemblable que l'Empereur arrive de sitôt à Rome, et les idées violentes de M. de Saint-Odile auront le temps de se calmer.

Le Roi approuve, Monsieur, que vous vous absentiez de Rome le printemps prochain, mais vous aurez encore la bonté de m'écrire sur votre congé un mois avant que de déterminer votre voyage, afin que je demande de nouveau la permission à Sa Majesté.

J'ai l'honneur, etc.

XIX.

Choiseul à d'Aubeterre.

Versailles, le 2 novembre 1767.

..... Nous ne tirerons rien de Rome sous ce Pontificat, le ministre est trop aigre et trop entêté, et *le Pape trop imbécile* ; il faut se borner à faire les affaires courantes avec une verge de fer, pour l'opposer à la tête de même métal qui gouverne le Saint-Siége. Après ce Pape nous verrons à en avoir un qui convienne à la circonstance.

J'ai l'honneur, etc.

XX.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 25 novembre 1767.

..... Je pense aussi entièrement comme vous, M. le duc, sur la conduite à tenir vis-à-vis cette cour ci, il faut absolument s'en faire craindre, si on veut en tirer quelque parti. Soyez sûr que je serai raide et haut vis-à-vis d'elle, le secrétaire l'a éprouvé plus d'une fois de ma part depuis que je suis ici, et je puis vous assurer

Digitized by Google

qu'il ne s'échappe pas vis-à-vis de moi. Mais c'est un être indéfinissable, il sent le coup de la verge dans le moment, l'oublie tout de suite ; il refuse tout et laisse tout faire sans qu'on puisse jamais le déterminer à revenir sur lui-même, ni à prendre aucun expédient pour sauver, du moins en apparence, le Saint-Siége, dont il fait consister tout l'honneur *à ne se prêter à rien.*

XXI.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 27 janvier 1768.

L'Impératrice a déclaré positivement en dernier lieu au nonce du Pape, que tant qu'elle vivrait les Jésuites n'avaient rien à craindre et resteraient tranquilles dans ses États. Elle a confirmé la même chose dans une lettre qu'elle a écrite au Général. Cette protection décidée a redonné beaucoup de courage aux partisans de cette Société, et rétabli les affaires qui commençaient à décliner.

XXII.

Choiseul à d'Aubeterre.

Paris, ce 16 mars 1768.

J'ai l'honneur de vous observer, Monsieur, que la dépêche que je vous adresse, en même temps qu'elle vous servira d'instruction, vous éclairera sur la conduite que le Roi est dans l'intention de tenir dans le cours de l'affaire que vous allez négocier à Rome, conjointement avec le ministre d'Espagne et des Deux-Siciles ; mais vous sentirez aisément que ce n'est pas pour vous instruire de tout le projet que je vous marque le dessein où sont les cours de s'emparer de Bénévent et d'Avignon, et il faut bien se garder de parler de cet article à Rome, quoique vous soyez dans le cas

Digitized by Google

nécessaire d'annoncer les représailles, il ne serait pas prudent de faire connaître de quel genre elles seront, il sera assez temps que la cour de Rome les connaisse quand elles seront faites; vous voudrez bien faire cette observation à M. le cardinal Orsini, à M. Azpuru.

Le Roi vous recommande instamment de mettre dans cette affaire de la promptitude, et dès que Parme aura adressé les pièces qui la concernent; la fermeté la plus inébranlable dans vos démarches et de l'inspirer à vos collègues. Vous sentez combien il serait dangereux de ne pousser qu'à moitié la cour de Rome dans cette occasion, il vaut mieux ne pas entreprendre une affaire avec cette cour que de ne la pas finir.

Je suis persuadé que Rome ne retirera pas son décret *Alias ad apostolatus*, je suis sur qu'elle ne voudra pas reconnaître la souveraineté indépendante de Parme; j'espère qu'elle sera piquée de ce que nous exigeons que nos affaires ne soient pas *connues* du cardinal Torregiani et des autres cardinaux moins intéressants qui sont nommés dans les Ordres du Roi et de Sa Majesté Catholique, en conséquence je me flatte que nous nous emparerons d'Avignon, que nous le garderons toujours, et qu'après ce Pontificat les choses se rétabliront comme il convient à la France qu'elles soient établies vis-à-vis la cour de Rome, l'abolition totale des Jésuites étant la première condition du raccommodement, la vente d'Avignon et de Bénévent la seconde, ensuite quelques arrangements de détails que nous verrons alors.

Le système de l'Espagne que le Roi a adopté est de traiter cette affaire comme une affaire purement temporelle, sans nous désunir quant au spirituelle du Saint-Siége, ainsi vous resterez à Rome immuablement, à moins que l'on ne vous force d'en sortir; vous vous laisserez forcer jusqu'au point de faire un manifeste sur la violence et sur les mauvais conseils que l'on donne au père commun, de se séparer du fils aîné de l'Église qui est et sera toujours attaché au Saint-Siége, et qui sait distinguer les actes d'un Pape prévenu, de l'attachement respectueux pour

Digitized by Google

le chef de l'Église, dont il se ne départira jamais. Vous vous retirerez alors en Toscane, où vous recevrez les ordres du Roi. Vous sentez bien que dans cette circonstance délicate il n'aurait pas été décent de vous accorder un congé ; je suis faché de ce retard nécessaire qui me prive de l'espérance de vous revoir quelque temps, et de vous renouveler les assurances de mon sincère attachement.

XXIII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 16 avril 1768.

Voici toute la besogne dont vous m'avez chargé terminée, je n'ai pensé qu'à éviter toute sorte de difficultés pour remettre le plus promptement possible les pièces que vous m'aviez ordonnées, afin que ces formes une fois remplies, les cours fussent en liberté d'exécuter ce qu'elles jugeront à propos. Il y a apparence qu'on ne tardera pas, suivant le plan projeté, à s'emparer d'Avignon et de Bénévent. Il ne faut se flatter que l'occupation de ces deux petits États soient capables de déterminer ces gens-ci. La chambre n'en retire rien, et ils seront bientôt accoutumés à s'en voir privés, d'autant que cette privation est peu importante pour eux. *Pour abattre des têtes de cette trempe, il faut des coups de massue.* Je ne vois qu'un seul moyen, celui de faire rassembler dans l'État de Parme un corps de vingt mille hommes, dont la plus grande partie soient des Français, afin que le général qui y serait mis par le Roi fut entièrement le maître des opérations, et de venir s'il le faut s'emparer de Rome, chose assurément très-aisée. Alors la cessation de tous les payements quelconques excitera un tel cri dans le public, qu'il faudra bien que ces gens-ci cèdent et finissent par accorder tout ce qu'on voudra. Ce n'est qu'en les prenant par la famine qu'on parviendra à les abattre. Ce moyen finirait tout et réduirait cette puissance que de longtemps on n'en entendrait plus parler.

Digitized by Google

Il est vraisemblable que l'occupation du Comtat va donner lieu à des arrangements nouveaux pour ce pays-là. S'il y entrait d'y nommer un gouverneur, ce serait une occasion bien naturelle, Monsieur, de me procurer par un emploi une grâce de subsistance, ce sont celles dont j'ai le plus de besoin; je compte sur vos bontés, et j'espère que vous voudrez bien vous intéresser en ma faveur quand l'occasion s'en présentera.

XXIV.

Choiseul à d'Aubeterre.

Versailles, 26 avril 1768.

Je vous réponds, M. l'ambassadeur, sur tous les points de votre dépêche. Je suis étonné que vous ne me mandiez pas en détail quelle contenance fait le cardinal Torregiani, quels sont les propos du palais ? *Ce petit majordome qui vous instruisait si bien autrefois, ne dit-il plus rien; craint-il l'excommunication de son imbécille d'oncle? Les propositions que vous nous faites d'envoyer vingt mille hommes à Rome est un peu forte, nous ne nous soucions point du tout de Rome que nous ne pouvons prendre qu'à grands frais, et que nous ne garderions pas, mais nous nous soucions infiniment d'Avignon que vraisemblablement nous garderons toujours.* Nous allons mettre toutes les formes pour que le gouvernement de Provence déduise les droits de la couronne sur le comtat. Cette opération nous laissera le temps de recevoir la réponse de Madrid pour l'époque des représailles, ainsi nous aurons deux titres pour notre occupation : celui des représailles qui finira quand la cour de Rome s'accommodera, cet accommodement n'est pas pressé, et celui des droits de la couronne qui est imprescriptible. *La cour de Rome a fait une grande sottise de ne pas révoquer son bref et de ne pas accepter la médiation des puissances; elle aurait fait un acte de modération. Je craignais qu'elle ne prit ce parti, mais j'avais tort de n'être pas*

Digitized by Google

sûr que ceux qui la conduisent ne sont pas capables d'en prendre un bon, ce sont des fols et des sots en fait de politique ; à présent il n'est plus temps, et vous devez vous préserver de vous mettre en mesure pour qu'elle revienne sur ces pas. Quant à votre séjour, la volonté précise du Roi et de l'Espagne est que vous restiez à Rome jusqu'à ce que l'on vous en chasse, il ne peut pas y avoir de tempéramment sur cette détermination, c'est le sort de votre emploi que la soumission à la patience.

XXV.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 11 may 1768.

J'ai reçu la lettre particulière dont vous m'avez honoré le 26 du mois dernier.

Je n'ai pas manqué de vous informer de toutes les circonstances qui ont pu venir à ma connaissance relativement à l'affaire de Parme. Le passage de la Reine de Naples et les disputes du cérémonial auxquelles il a donné lieu ont occupé tous les esprits, et depuis six semaines on ne parle pas d'autre chose. Il s'en faut bien que le majordome loue le Bref du Pape sur Parme ; il n'a cessé de le désapprouver vis-à-vis de ce Pontife et de lui en représenter les suites. Le déchaînement du parti opposé contre ce Prélat est terrible et prouve sa bonne foi. Le Pape, dans le dernier consistoire, avait eu quelque idée de le déclarer cardinal *in petto*, mais on le fit changer, et le parti jésuitique ne pense qu'à l'éloigner, tant qu'il peut de l'élévation du majordome au cardinalat.

Toutes les fois que le Saint-Père pense au mécontentement des couronnes, il est sûr qu'il meurt de peur, mais on lui a tellement persuadé qu'en conscience il est obligé de s'en tenir à ce qu'il a fait, qu'il est déterminé à être ferme et qu'il ne cédera qu'à la dernière extrémité. Il s'attend à l'occupation d'Avignon et de Béné-

Digitized by Google

vent, mais il craint beaucoup plus, et il s'en croira quitte à bon marché si on en reste là.

Il n'est pas douteux que les cardinaux Torrégiani, Boschi et Castelli ont été vivement piqués de l'exclusion publique qui leur a été donnée par les trois cours. Depuis ce temps, le cardinal Torrégiani a été d'une humeur terrible, le Pape lui-même s'en est aperçu; les deux autres, qui pensaient à la papauté, sont furieux de la tache qu'ils viennent d'avoir et qui ne leur permet plus de pouvoir espérer d'y parvenir. Le cardinal Buonacorsi est un *imbécile*, il se trouve honoré qu'on ait songé à lui, mais sa famille n'est pas aussi indifférente. Quant au Cardinal Negroni il a été bien surpris et affligé de se voir compris dans cette exclusion : il espère que les cours lui rendront justice. Pour le Pape, cette exclusion ne lui a pas fait la plus petite sensation et il la voit avec la plus parfaite indifférence. Il y a quelques jours que le Cardinal Torregiani l'exhortant à la fermeté, et lui représentant que ce n'était que par les tribulations qu'on pouvait parvenir à la sainteté, oui, lui répondit le Saint-Père, je sais cela, mais pour faire quatre ou cinq saints je vois damner des millions d'âmes. Je doute que cette façon de se sanctifier soit agréable à Dieu : propos sensé, qu'on lui fera bientôt oublier.

XXVI.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 15 juin 1768.

Je vous rens (*sic*) compte dans ma dépêche de ce jour d'une audience que j'ai eue du Pape qui a été rigoureusement. C'est le Saint-Père lui-même qui l'a fait naître, je ne songeais point à lui parler de toutes ces matières qui n'étaient en aucune facon l'objet de cette audience. Je suis persuadé qu'il n'a fait tout ce circuit que pour en venir à entretenir quelques propos sur le fonds, et essayer d'ouvrir quelque voie à une négociation; mais je n'ai ja-

Digitized by Google

mais voulu me laisser entraîner sur ce sujet quoiqu'il y soit revenu deux ou trois fois. J'en ai agi ainsi, d'après les ordres que vous m'avez donnés, M. le Duc, par votre lettre particulière du 26 avril : *de me préserver de me mettre en mesure pour qu'il ne revienne sur ces pas*, d'ailleurs ils n'en sont pas encore au point à pouvoir espérer de faire réussir les vues des cours. Ce ne sera qu'avec des termes et de la suite qu'on pourra les y amener. Ce que j'ai répondu sur le Cardinal Rezzonico, est ordonné littéralement par l'avis des cours.

Je saurai, M. le duc, dans le courant de la semaine par le majordome l'espèce d'impression que mes propos auront fait sur l'esprit du Pape ; mais quelle qu'elle soit, elle ne sera jamais que passagère, il ne faut en attendre aucun fruit.

J'ai l'honneur, etc.

XXVII.

Choiseul à d'Aubeterre (sans date d'année ni indication de lieu de départ).

Vers le 11 juillet 1768.

Le Pape a envoyé à son nonce une lettre pour le Roi, monsieur ; et pour que cette lettre ne coure pas le danger d'être refusée comme venant de la secrétairerie du Cardinal Torregiani, le Pape a écrit lui-même une lettre au nonce dans laquelle celle pour le roi est incluse ; le Pape a écrit aussi des lettres lamentables à chaque cardinal français, j'ai lieu de croire qu'il y aura eu de sa part pareilles lettres à Madrid et à Naples.

Le nonce m'a écrit pour demander une conférence, sans doute pour me parler de ces lettres, je l'ai remis au jour ordinaire de conférence. S'il veut une audience du roi, Sa Majesté compte la lui donner, et lui répondra qu'elle ne peut écouter aucune proposition, avant que préalablement le Pape ait révoqué le bref du 30 janvier, reconnu la souveraineté de l'infant son petit-fils, et

Digitized by Google

éloigné de sa personne les ministres qui le conseillent violemment et au détriment du bien de la religion et de l'Église. Si M. le nonce ne veut point audience, je lui écrirai les intentions du roi, et Sa Majesté répondra au Pape ou ce qu'elle aura dit, ou ce qu'elle m'aura ordonné d'écrire au nonce. *Quant aux cardinaux* (français), *j'espère qu'ils ne feront aucun usage de leurs lettres, sans quoi il serait assez naturel de les envoyer à Rome soutenir le fougueux Torregiani leur camarade.*

La démarche que vous avez faite de demander une conférence est inutile, vous sentez bien que Torregiani ne vous donnera que son commis, et que ce conférent sera une illusion tant qu'il ne sera pas secrétaire d'État et Torregiani hors de Rome, je ne vois pas pourquoi même, dans les petites affaires, les ministres n'aimeraient pas mieux s'adresser au pape directement, ou en lui parlant, ou en lui adressant les mémoires par la voie du majordome ; car si l'on vous donne pour conférent le Cardinal Piccolomini, ou le Cardinal de Rossi, *deux grands fripons*, les cours seront embarrassées à les refuter, et cependant l'un et l'autre seront les organes de Torregiani, aussi je n'approuve pas que vous n'ayez pas plutôt pris le parti de fatiguer le Pape et d'inquiéter Torregiani. Quoi qu'il en soit, je vous préviens que de la part de la France, il n'y aura pas d'accommodement sans la révocation du Bref, la reconnaissance de la souveraineté de l'Infant, l'acquisition d'Avignon et l'expulsion *de Rome* du Cardinal Torregiani. Les mêmes conditions pour Naples, à l'exception que cette couronne retiendra Bénévent en échange de ses prétentions sur Castro et Ronciglione. L'Espagne adoptera et soutiendra les conditions de France et de Naples.

Quant au Portugal, il demande l'extinction totale de la société des Jésuites, et je ne doute pas que les trois cours n'appuient cette demande. Voilà le tableau exact de la fin de cette affaire, soit pendant ce pontificat, soit dans le pontificat futur. J'envoie copie de ce que je vous mande en Espagne et à Naples afin que les instructions des trois cours soient uniformes.

Digitized by Google

XXVIII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Frascati, le 27 juillet 1768.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois. Les conditions que vous projetez de faire exiger par les trois cours vis-à-vis du Pape sont très-justes et très-raisonnables, mais je doute fort qu'il y souscrive ; il me paraît que les choses ne sont pas au point de pouvoir espérer que cette cour s'y soumette, et si on n'ajoute pas de nouvelles mesures à ce qui a été fait, il n'y a guère à espérer de terminer cette affaire tant que durera ce pontificat. Si l'Espagne eût fait occuper par les troupes napolitaines les duchés de Castro et Ronciglione, la cour de Rome eut bien mieux senti combien il lui importe d'acquérir les droits de S. M. C. sur ses états ; cette occupation lui donnait une bien plus grande valeur, et suffisante pour servir ensuite de compensation à la cession de Bénévent. Je dois encore vous observer, M. le Duc, que si dans l'accommodement vous ne comprenez pas l'extinction des Jésuites et qu'elle soit remise à la demande du Portugal appuyée par les trois cours, vous courez risque de la voir traîner pendant longtemps, vous vous exposez à tous les différents événements parmi lesquels il pourrait peut-être en survenir de capables de les sauver entièrement, et leur fournissez la seule ressource qu'ils aient aujourd'hui, savoir de gagner du temps.

Pour moi, M. le Duc, si vous me permettez d'en dire mon avis que je soumets entièrement à la supériorité de vos lumières, je pense qu'il faudrait presser cette affaire dans ces points par les mesures les plus actives, pour la terminer le plus promptement qu'il serait possible. Jamais l'arrangement de l'Europe ne saurait vous fournir une occasion plus favorable ; la renvoyer au temps, c'est se remettre à l'incertitude.

Digitized by Google

XXIX.

Choiseul à d'Aubeterre.

Versailles, 18 juillet 1768.

Vous demanderez, Monsieur, une conférence au Cardinal Negroni, et vous lui direz que le roi a reçu le Bref que S. S. a jugé à propos de lui écrire à l'occasion des circonstances présentes, que S. M. a trouvé que les expressions humbles de ce Bref étaient fort bien adaptées au règne de Clément XIII, mais que les principes étaient les mêmes que ceux de Grégoire VII, au surplus vous chargerez ce Cardinal de dire au saint Père que le roi ne peut se dispenser de communiquer dans une affaire commune à toute la Maison, ce bref avec les différentes branches qui la composent, et que quand S. M. aura leur avis il fera réponse à S. S. pour laquelle le roi professe en particulier un attachement très-sincère par rapport à ses vertus : vous direz aussi M. de la part du roi, au Cardinal Negroni que vos conférences avec lui ne produiront que la moitié du bon effet que l'on en attend, si le saint Père n'ote pas au cardinal Torregiani la correspondance avec le nonce de France, et ne la donne pas entièrement au Cardinal Negroni; Torregiani dirige ici le nonce, tandis que vous parlez à Negroni, cela ne se peut pas, et serait un jeu d'enfant qui ne convient point avec deux cours. Au surplus, je suis bien aise de vous dire que votre nonce est un des plus *sots* prélats que j'ai vu à Rome, une très-petite tête, un italien romain manqué, ce que l'on appelle une véritable espèce, et je vous reprocherai sans cesse de nous avoir assuré un pareil homme, car c'est vous, malgré moi, qui l'avez voulu; il fait sa cour bassement au Cardinal Torregiani, il a peur de tout, il pleure sans cesse, en même temps il n'a pas écrit ce que vous me mandiez autrefois, mais cet homme n'est nullement fait pour être ici, ni pour être chargé d'aucune affaire.

J'espère que Naples prendra bientôt Castro et alors nous attendrons avec patience la mort du saint Père, ou son acquiescement aux propositions.

Digitized by Google

XXX

D'Aubeterre à Choiseul.

Frascati, 10 Août 1768.

En conséquence des ordres que vous m'avez fait passer par votre lettre particulière du 18 juillet, je me suis rendu chez M. le cardinal Négroni vendredi dernier. Je lui ai dit tout ce que vous m'avez marqué au sujet du Bref écrit par le Pape au Roi sur les affaires présentes. Il m'a répondu qu'il ne manquerait pas d'en rendre compte à S. S. Je lui ai ensuite parlé de la correspondance du nonce en France, que M. le Cardinal Torregiani continuait à diriger. Je lui en ai fait sentir tous les inconvénients de la façon dont vous m'avez prescrit, M. le Duc, et je n'oublie aucun des motifs que vous m'avez recommandé d'employer. Il m'a dit que cet objet était pour lui bien délicat puisqu'il le regardait personnellement, qu'il craignait de déplaire au Pape en se chargeant d'une pareille commission, et il m'a fait prier de l'en dispenser. J'ai insisté en lui représentant que le Pape l'ayant nommé pour traiter avec moi, il ne pouvait éviter de lui rapporter tout ce que j'avais ordre de lui dire. Après s'être encore un peu défendu, toujours sur la délicatesse de cette commission, qui pourtant pour le fond n'a pas paru lui déplaire, il m'a proposé l'expédient que je lui écrive un billet, et qu'il le remettrait au Pape, que de cette façon, il se mettrait à couvert et qu'on ne pourrait pas lui reprocher d'avoir rien ajouté aux propos que je lui aurais tenus. J'ai pensé qu'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à lui donner une pareille demande par écrit, et je me suis rendu à ses sollicitations qui étaient très-vives et qui dans le vrai, n'étaient pas déplacées. Après l'avoir quitté, je lui ai donc écrit le billet dont je joins ici copie et dont j'attends à présent la réponse.

J'ai communiqué cette demande à M. Azpuru et à M. le Card. Orsini. Ils ne doutent point qu'il ne leur soit ordonné par leurs cours, dès qu'elles en seront instruites, d'en faire autant.

Digitized by Google

Dans la conversation que j'ai eue, avec M. le Card. Orsini, je lui ai encore parlé de l'occupation de Castro et de Ronciglione. Il est entièrement de mon avis à cet égard, et il pense comme moi, que cette mesure est celle de toutes qui feraient ici le plus d'impression. Il m'a promis d'en écrire encore très-vivement à M. de Tanucci qui est le seul qui s'y oppose. Je n'oublie pas beaucoup cet objet près de M. Azpuru qui sent également combien il serait important d'en faire usage. De votre côté, M. le Duc, si vous trouvez jour à presser l'Espagne sur cette réprésaille, il est bien essentiel, je crois, de ne rien oublier pour l'y déterminer. C'est le seul moyen dont on puisse espérer quelque succès. Il ne ferait peut-être pas tout son effet d'abord, mais à la longue, il me parait bien difficile que le Pape puisse y résister. Sans parler des..... particulières de cet État qui fournit la plus grande partie de l'approvisionnement des blés pour Rome, quelle incommodité pour lui, et quelle crainte pour tous d'avoir si près d'eux un corps de troupes, qui peut se renforcer d'un moment à l'autre. Vous sentez aussi, M. le Duc, combien dans le cas d'un conclave cette position pourrait y influer et la force qu'elle donnerait ici aux Ministres des cours de la Maison de Bourbon.

J'ai l'honneur, etc.

XXXI.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 19 octobre 1768.

Je suis averti par des avis secrets qu'on a pris au Palais un écrit en forme de Mémoire ou de Bref, je ne sais lequel des deux, qui doit être adressé aux Nonces qui résident dans les trois cours de la Maison de Bourbon, pour leur être remis ensuite, dans lequel le Pape annonce qu'il ne peut absolument consentir à la révocation du Bref du 30 Janvier, au sujet de l'Infant Duc de Parme, ni reconnaître la souveraineté de ce prince pour des raisons qu'il

Digitized by Google

explique. Je sais positivement que la minute de cet écrit est toute de la main du Card. Torregiani qui a fait cet ouvrage de concert avec le Général des Jésuites par lequel il a été entièrement dirigé. Cet écrit doit partir par l'ordinaire prochain ou le suivant.

Vous voyez, M. le Duc, si cet avis est vrai, comme j'ai tout lieu de le croire, que l'esprit de cette cour-ci est toujours le même et que ce ne peut être que par les mesures les plus fortes qu'on peut espérer de le faire changer. Si on ne prend des partis fermes, cette affaire va traîner en longueur. Les trois cours auront le désagrément de faire voir à l'Europe qu'elles ne peuvent obtenir une réparation qui leur est si justement due, et la Société des Jésuites qui selon moi n'est pas un petit objet pour les Souverains de la Maison de Bourbon peut par le temps qu'elle gagne trouver bien des moyens d'éviter une extinction totale.

Soyez persuadé, je vous prie, que rien n'est plus fidèle, etc...

P. S. Cette lettre était écrite, M. le Duc, lorsque le Cardinal Negroni m'a envoyé le Mémoire en question que je n'ai pu lire que très-rapidement pour vous le faire parvenir par cet ordinaire. Je l'ai joint à ma dépêche. J'ai su aussi depuis que le Général des Jésuites et le Cardinal Torregiani s'étaient vus beaucoup plus fréquemment qu'à l'ordinaire depuis 5 ou 6 jours, et que M. Garampi sécretaire du chiffre et leur homme de confiance avait fait plusieurs messages de l'un à l'autre avec des papiers, ce qui combine très-bien avec l'avis que j'ai eu que cet écrit est l'ouvrage des deux.

XXXII.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 26 octobre 1768.

Il y a déjà du temps que je suis averti que M. le cardinal Torrégiani est en très-bonne intelligence avec l'Impératrice, que cette intelligence a été établie par M. de Rosemberg, qui travaille à la

Digitized by Google

maintenir et à la réserver. Vous ne devez pas douter, M. le duc, que cette cour ci qui est outrée contre la maison de Bourbon ne cherche à nous rendre tous les mauvais services qu'elle pourra et qu'elle ne soit vivement appuyée par toutes les intrigues jésuitiques. Il est certain qu'elle en a eu en Angleterre, mais je ne suis pas en état d'en apprécier la valeur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on attend ici avec la plus grande impatience l'ouverture du Parlement. On y dit publiquement que les affaires des Colonies anglaises s'accommoderaient aisément en leur accordant tout, et que le vrai remède à ces discussions intérieures est une guerre au dehors. Ces gens ci ne demanderaient pas mieux que de la voir s'élever par toute l'Europe, et il n'y a pas à douter que sans moi ils ne souflent le feu tant qu'ils pourront.

Je vous demande la continuation de vos bontés, et vous supplie d'être persuadé, etc.

XXXIII.

Choiseul à d'Aubeterre.

Fontainebleau, 7 novembre 1768.

Il n'y a pas de mal, Monsieur, que vous ayez repassé le mémoire du Pape, nous aurions désiré cependant qu'en le renvoyant, que vous en feriez, de concert avec les autres ministres de la Maison, articuler les propositions des cours dont vous êtes chargé, afin de conserver le fil de la négociation; quoi qu'il en soit, il y a apparence que le Nonce qui a le mémoire, reçoive l'ordre, la semaine prochaine, de me le remettre; je me propose de l'accepter, d'y faire une réponse qui sera un peu forte, et dans laquelle je finirai par dire que les ministres des trois cours ont à Rome les véritables propositions avec lesquelles il est possible de rétablir l'union si désirable avec le Saint-Siége; comme vous serez chargé de remettre ce mémoire, vous serez à portée de vous expliquer d'après vos instructions, avec le cardinal Negroni. Si au contraire le Nonce ne

Digitized by Google

nous parle pas du mémoire, nous garderons de même le silence, mais cependant vous savez qu'il y a désavantage pour nous d'avoir annoncé les propositions ici, et que vous ne les ayez pas fait connaître ministériellement à Rome, car le cardinal Torregiani qui en a connaissance par ce nonce Giraud, doit penser que nous n'osons pas produire ces propositions, qu'il taxe d'extravagantes, et se flatte qne sa fermeté nous en impose. Voilà pourquoi j'ai toujours été fâché que les trois ministres, en remettant la réponse de leurs trois souverains, n'aient pas articulé précisément les propositions, et nous sommes à ce que je crains, sur cet article important, hors de mesure. Conférez d'après ce que j'ai l'honneur de vous mander avec M. Azpuru et M. le cardinal Orsini, et voyez pour me le mander ce que vous croyez de plus opportun à faire.

Le nonce Giraud qui est ici, est une âme damnée du cardinal Torregiani, et de plus un sot complet dans toute la signification du terme : dans les commencements il me paraissait bonhomme, à présent j'entrevois qu'outre sa sottise, il a de l'intrigue et de la méchanceté ; certainement c'est le plus mauvais choix que l'on ait pu faire que cet homme dans les circonstances où nous nous trouvons avec Rome.

XXXIV.

D'Aubeterre à Choiseul.

Rome, 30 novembre 1768.

J'ai reçu la lettre particulière dont vous m'avez honoré le 7 de ce mois. Le projet que vous avez de recevoir du nonce le mémoire dont nous avons refusé de nous charger ici est le seul moyen d'ouvrir une voie pour déclarer les conditions que nous devons proposer. La cour d'Espagne a fort approuvé le renvoi de cette pièce, et M. de Grimaldy marque, que si l'inter-nonce qui est à Madrid la lui présente, il croit que S. M. catholique lui ordonnera de la refuter. Vous sentez M. le Duc, que d'après un pareil lan-

Digitized by Google

gage il n'est pas possible de proposer aucune démarche à M. Azpuru. Tout ce que je puis faire c'est d'attendre quelque circonstance et de faire mon possible alors près de mes collègues pour les engager à en profiter pour s'expliquer. Ce n'est pas nous qui rompons le fil de la négociation, c'est au Pape à parler. S'il prétend l'avoir fait par une répétition des mêmes refus qui ont déjà occasionné les réprésailles, c'est..... qu'il ne veut pas de négociation, puisque se répéter c'est ne rien dire. Alors tout devient inutile et on ne saurait faire négocier les gens malgré eux à moins de les y forcer. On veut ici que ce différend dure et ce ne sera sûrement pas par la voie d'une négociation amiable qu'on parviendra à le terminer. De le laisser tirer en longueur, à certains égards, ne saurait nous nuire. L'Infant duc de Parme est peu gêné par le bref qui a été publié contre lui. Ses édits sont en pleine vigueur. Nous avons Avignon et le roi de Naples Bénévent. Plus ces États resteront hors des mains de cette cour ci, plus elle s'accoutumera à en être privée, et plus il y aura de facilité d'en traiter.

Mais il n'en est pas de même pour les jésuites, tout délai est à leur avantage : c'est pourtant là une affaire bien importante; c'est même de tous les objets que nous avons présentement à discuter avec cette cour ci, selon moi le plus essentiel pour la maison de Bourbon. Soyez sûr monsieur, que tant qu'il restera un jésuite, il ira aux quatre coins de la terre chercher à susciter des ennemis aux princes de cette maison. Croyez, que quand je vous tiens ce langage, ce n'est qu'après m'être bien convaincu de leur mauvaise volonté. *Je ne connais qu'un moyen pour tout terminer promptement, c'est lorsque nos affaires de Corse seront finies, de faire passer dix bataillons français dans les duchés de Castro et Ronciglione, de San Bonifacio en Corse, jusqu'à Orbitello et aux côtes de l'État de Castro, il n'y a qu'un très-petit trajet de mer qui peut se faire en 4 ou 5 heures avec un bon vent. Il faudrait que l'Espagne y en fit aussi passer dix autres. Ces vingt bataillons joints à 4 ou 5 mille napolitains, dont mille hommes de cavalerie formeraient un corps suffisant pour venir se met-*

Digitized by Google

tre sur les deux rives du Tibre autour de Rome, sans y entrer ni faire de violence à qui que ce soit : il ne ferait autre chose que d'empêcher les vivres d'arriver. On verrait bien vite le peuple se soulever dans Rome et le Pape contraint de se soumettre aux conditions qu'il plairait aux couronnes de lui imposer. C'est mon devoir de proposer et c'est au roi à décider. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si on ne prend pas quelque parti vigoureux, il faut se dévouer à voir durer le différent tant que ce pontificat subsistera, et Dieu seul sait ce qui pourra arriver sous celui qui suivra. Vous sentez bien, M. le duc, que les jésuites qui sont les maîtres ici n'ont d'autre moyen pour éviter leur ruine totale que de tenir la maison de Bourbon éloignée de cette cour-ci autant qu'ils pourront.

Soyez persuadé de la fidélité, etc.

XXXV.

Choiseul à d'Aubeterre.

Versailles, 20 décembre 1768.

Je réponds, M. à la lettre sous n° que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de votre main le 30 du mois dernier.

M. le nonce ne m'a point présenté le mémoire dont vous et les ministres d'Espagne aviez refusé de vous charger, et s'il avait voulu me le remettre, je ne l'aurais point accepté, quoique j'eusse cru pouvoir le faire sans inconvénient et même avec avantage ; mais immédiatement après vous avoir envoyé ma lettre particulière par laquelle je vous mandais que j'admettrais ce mémoire s'il m'était offert, j'appris que la cour de Madrid avait refusé de le recevoir des mains de l'auditeur de la nonciature, et je veux éviter autant qu'il est possible, dans la conduite extérieure des deux cours, la plus légère différence, relativement à un objet sur lequel elles sont parfaitement d'accord quant au fond.

Digitized by Google

Au reste, je persiste à penser qu'il faut profiter de la première occasion de faire connaître au Pape par une voie authentique et ministérielle les conditions dont les trois couronnes font dépendre leur accommodement avec la cour de Rome; et je sais que la cour d'Espagne est du même sentiment.

Il serait certainement fort à désirer que le Pape se déterminât à abolir entièrement la Société des jésuites, mais les moyens de l'engager à cette démarche ne me paraissent pas faciles à imaginer. Celui de l'y forcer en envoyant un corps de troupes sur le Tibre pour former en quelque sorte le blocus de Rome serait bien violent, et paraîtrait bien extraordinaire, je doute même que le roi fut disposé à adopter un parti aussi extrême. Le temps nous procurera peut-être des *expédients plus modérés* pour parvenir au but que nous nous proposons à cet égard.

Note. — Le *temps* allait en effet *procurer des expédients plus modérés* aux précurseurs de Garibaldi : trente jours après l'arrivée de cette dernière lettre à Rome, le Grégoire VII du dix-huitième siècle, comme l'appelait si bien le duc de Choiseul, passait de l'Église militante à l'Église triomphante, en la fête de la Purification (1769).

Depuis les Papes martyrs, peu de Souverains Pontifes, parmi les successeurs de saint Pierre, eurent à subir autant de violences de la part des princes de ce monde. Il fut remplacé par Clément XIV.

Le nouveau Pape ne ressemblait, pas au précédent, et fit naître de grandes espérances à Lisbonne, Paris, Naples et Madrid.

Digitized by Google

NOTE

SUR LE MINISTRE TANUCCI.

Nous avons vu dans le *Récit des choses advenues aux Jésuites du royaume de Naples en* 1767 (page 87) comment le ministre, marquis Tanucci, prépara l'expulsion de la Compagnie et la fit exécuter. Assuré d'avance que tous ses faits et gestes seraient approuvés par Charles III, il ne recula, ni devant l'arbitraire, ni devant l'injustice; et pour donner à tous ses actes la couleur convenable, il les voila sous un épais vernis d'hypocrisie. Puis il fut ordonné aux napolitains, comme aux espagnols, d'avoir à garder le plus profond silence sur les actes du pouvoir.

Les Napolitains n'osèrent parler, ou du moins murmurèrent si bas que le ministre ne les entendit point. Mais à Rome on ne jugea pas à propos d'imiter cet excès de prudence : le Souverain Pontife lui-même éleva la voix ; et parmi les griefs articulés par le Saint-Siége se trouvait celui d'avoir osé, malgré ses déclarations et sa volonté officiellement manifestées, conduire à main armée, tant par terre que par mer, les Jésuites expulsés de Naples, jusque sur le territoire pontifical.

A cette protestation du Pape, Tanucci se souvint qu'il avait été jadis professeur de droit civil à l'université de Pise et voulut montrer qu'il se souvenait encore assez des ruses du métier pour dissimuler l'injustice de ses actes sous le couvert d'une apparente légalité. Il fit donc un mémoire pour justifier ses actes et tout particulièrement le fait de l'exportation des Jésuites sur le territoire pontifical. Le mémoire se résume dans les affirmations suivantes :

1° *Que tous les États ont le droit d'exiler des sujets coupables.* A cela le bon sens et la justice répondent : en admettant ce droit

Digitized by Google

d'exil à l'égard des coupables,— et les Jésuites ne l'étaient nullement, — ce droit, dans la pratique, se borne à quelques individus, et encore leur laisse-t-on la liberté de choisir le lieu de leur exil et aux pays voisins celle de ne pas les recevoir. Mais jeter sur les terres de son voisin des milliers de proscrits lorsque ce voisin a préalablement et absolument refusé de les recevoir, n'est-ce pas violer insolemment les droits de ce voisin? Et si la prétention du marquis avait le moindre fondement, le Pape, usant de ce prétendu droit, aurait pu jeter sur les côtes de Naples un millier de Jésuites portugais dont ses États se trouvaient depuis sept ans injustement chargés. Comment l'illustre marquis aurait-il reçu le présent du Pape? A cela il répond :

2° Que *le Pape en refusant de recevoir les Jésuites espérait empêcher le roi de les exiler*. En admettant la réalité de cette intention, il n'en est pas moins vrai que le Pape avait le droit de faire respecter ses États et de ne pas prendre à sa charge les sujets de son voisin ; et ce droit était si clair, même pour Tanucci, que jamais il n'aurait osé faire au plus petit prince de l'Europe l'injure qu'il se permettait envers le Souverain-Pontife.

3° Le ministre trouve étrange la prétention du Pape de ne pas admettre dans ses États *quelques centaines de personnes non armées et coupables de toute autre chose que de bravoure*. Ainsi voilà M. le marquis affirmant que les Jésuites sont de bonnes gens incapables de mettre le trouble dans un État. Comme cela s'accorde bien avec ce qu'il affirme dans son mémoire, à savoir : que *trois puissants souverains ont jugé nécessaire l'expulsion des Jésuites pour assurer la sûreté de leurs États*.

Mais, M. le marquis, si trois souverains puissants avaient une telle frayeur de ces religieux, qu'ils ont dû s'en débarrasser, comment le Pape, bien moins puissant qu'eux, fera-t-il pour les contenir dans le devoir lorsque vous en remplissez ses États? Si, comme vous l'assurez, ils sont *coupables* et *dangereux*, pourquoi donc en embarrasser le Pape ; et s'ils ne le sont pas, pourquoi les chasser de chez vous? — Mais vous ajoutez :

Digitized by Google

4° Que *le Pape a bien consenti à recevoir les Jésuites expulsés du Portugal.* Mais cela vous donne-t-il le droit de forcer la main à un souverain et l'obliger à recevoir les Napolitains et les Siciliens ? Ainsi, parce qu'il a fait un acte de miséricorde, et dans des circonstances toutes particulières, vous aurez le droit de lui en imposer sans fin; et si un beau jour il plaît aux rois de l'Europe de chasser de leurs États les Franciscains, les Carmes, les Dominicains, les Enfants de saint Benoît et tous les ordres religieux, il faudra que le Pape les reçoive dans les siens ? Or une telle énormité sort de vos principes ! Et vous pensez vous excuser en disant :

5° Que *le roi de Naples aura soin de pourvoir aux besoins de ses sujets exilés.* Quoi ! vous osez faire parade de votre générosité quand vous assignez pour tout secours aux Profès, la plupart âgés et sortis des meilleures familles du royaume et de la Sicile, *quinze sous* par jour ! et que vous n'accordez rien aux jeunes religieux, espérant, en les prenant par la famine, les forcer à l'apostasie ! Et ce misérable secours, vous trouvez moyen de ne le pas payer, ou de le donner à des conditions qui le font nécessairement repousser.

Comme grande faveur, vous ajoutez la permission accordée aux ex-Jésuites de vos États de sortir des domaines du Saint-Siége, s'ils le jugent à propos. Mais de grâce où voulez-vous qu'ils aillent et en si grand nombre ? Est-ce dans les royaumes catholiques qui viennent de les bannir ? Est-ce dans les pays hérétiques qui les détestent et leur ont toujours fermé l'entrée de leurs États ? Vous saviez très-bien que le Pape serait moralement forcé de les garder. Et vous qui n'auriez osé agir ainsi avec le plus petit prince, vous l'avez fait brutalement à l'égard du Pape; vous, royaume catholique et feudataire du Saint-Siége ? Vous dites ensuite :

6° Que *de tout temps les pontifes romains ont appelé autour d'eux des chrétiens de tous les pays.* Et vous vous étonnez qu'on ne veuille pas y accueillir des religieux ? Ceci ressemble trop à une plaisanterie pour qu'on y réponde sérieusement. Aussi se bornera-t-on à vous demander si tous les étrangers qui viennent à

Digitized by Google

Rome par dévotion, par curiosité ou autres motifs de ce genre, y sont appelés et retenus par le Souverain-Pontife? Vous terminez en disant :

7° Que *le Pape en refusant de recevoir les Jésuites après les avoir favorisés plus que tous les autres Ordres religieux condamne sa propre conduite.* Quoi ! vous osez blâmer Clément XIII d'avoir protégé, défendu les Jésuites, persécutés par les princes catholiques de l'Europe auxquels il demandait, mais en vain, des preuves de leur culpabilité? Puis vous lui reprochez de ne pas vous rendre plus facile l'iniquité que vous commettez, en vous débarrassant à ses dépens des religieux injustement expulsés de chez eux et par vous! Au reste si Clément XIII s'est plus occupé des religieux de la Compagnie que des autres, c'est que seuls ils étaient alors menacés, dépouillés et jetés en exil. Devait-il donc, par un coupable silence, absoudre l'iniquité des princes catholiques?

Voilà comment le marquis Tanucci répondait à la première partie des plaintes du Pape. Quant à la seconde où il était question du droit sacré de propriété, le ministre répond aussi platement et toujours à côté de la question. Non-seulement il avait confisqué les biens des Jésuites napolitains et siciliens, mais il avait mis la main sur les propriétés des Jésuites de Rome, achetées par eux dans les États de Naples. Par ce fait il violait le droit des gens et celui de propriété, sans pouvoir en aucune façon justifier cet excès inspiré par la haine.

A cette seconde plainte du Pape le marquis Tanucci répond que *ces biens du collége romain se sont trouvés entre les mains des Jésuites et que ces religieux étant bannis, leurs biens devenaient la propriété du fisc, comme étant sans propriétaires*, et que de plus on s'était trop pressé à Rome de condamner un tel fait, attendu que *les ministres de Naples étaient disposés à user de ces biens selon la justice* et que *le Pape avait eu tort de remplir l'Europe de ses plaintes ; qu'il aurait dû préalablement s'assurer des dispositions de la cour de Naples.*

Digitized by Google

Ainsi le ministre de Naples a le droit de déclarer *biens vacants* ceux dont il lui plaît de chasser les légitimes propriétaires ! Or ces propriétaires étaient les Jésuites du collége romain qui n'étaient nullement sujets du roi de Naples et qui en aucune façon n'avaient offensé ce prince. Mais au même titre le marquis Tanucci pouvait s'emparer de tous les biens dont les propriétaires ne résidaient pas dans le royaume. Cette parité est incontestable à moins que les Jésuites soient hors la loi. Le marquis n'ose le dire et promet d'agir selon la justice ; mais pourquoi ne la rend-il immédiatement, cette justice ? Si les plaintes du Pape l'empêchent de dormir, pourquoi, en un point hors de contestation ne s'empresse-t-il de faire droit à ses justes réclamations ? Le Souverain-Pontife et les Jésuites de Rome réclament des biens injustement confisqués. Combien de temps va-t-on leur faire attendre une justice promise et si facile à rendre ?

Note. — L'injustice fut réparée, trente-sept ans plus tard ! non par le marquis Tanucci, qui trouva bon de garder ce qu'il avait pris, mais par le roi de Naples, qui rappela ces mêmes Jésuites que Tanucci, exécuteur des hautes œuvres de Charles III, l'avait, par la fraude et la violence, contraint d'exiler.

Digitized by Google

Comme nous l'avons dit dans l'introduction de ces documents sur Charles III, le Grand-Maître de Malte, cédant à la pression des rois de Naples et d'Espagne, signa le décret d'expulsion que nous transcrivons ici.

Décret du Grand-Maître des Hospitaliers qui chasse de Malte tous les Religieux de la Compagnie de Jésus.

Investis que Nous sommes, Nous et Notre Ordre, de la souveraineté de cette île, par la munificence du Roi des Deux-Siciles, le concours de tous les souverains de l'Europe et l'expédition d'un diplôme, signé par l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, en vertu duquel ce prince voulait, après que nous eûmes perdu Rhodes, Nous procurer les moyens de continuer la pratique de Notre Institut pour le bien de la chrétienté ; Notre plus grande sollicitude a toujours été d'observer et d'accomplir fidèlement, à l'exemple de Nos prédécesseurs, les conditions qui nous furent faites, avant que ces îles Nous fussent généreusement cédées, et de ne pas rejeter les moyens de témoigner Notre reconnaissance envers Notre patrie.

Dernièrement, Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles ayant eu pour agréable de Nous faire connaître le décret par lequel Elle bannissait de Ses royaumes, pour crimes d'État fort graves, tous les Religieux de la Compagnie dite de Jésus ; et Sa Majesté Nous ayant demandé, en vertu des conventions que je viens de rappeler, qu'ils fussent aussi bannis de nos îles : toujours fermes dans l'observance d'un principe dont Nous ne Nous sommes jamais écartés, Nous Nous sommes résolus à ordonner et ordonnons, par les présentes, à tous les membres de la susdite Société, de sortir de Notre domaine, et nous leur défendons, comme à tous ceux qui professeront le même Institut, d'y jamais rentrer.

Digitized by Google

Nous chargeons de l'accomplissement de Nos ordres maître Jean-Baptiste Prévost, avocat fiscal en Notre Cour suprême de la Châtellerie, suivant les instructions qu'il a reçues. Nous lui enjoignons en même temps, d'une manière expresse, d'user à l'égard des susdits religieux de tous les ménagements prescrits par l'humanité et la charité chrétienne, jusqu'à ce qu'ils soient montés sur le navire destiné à les conduire à Civita-Vecchia, lieu désigné par Sa Sainteté pour leur débarquement.

Nous députons, en attendant, pour se mettre à la tête de l'administration et du gouvernement des biens de leur collége, les procureurs de notre trésor commun; ils en dresseront exactement l'actif et le passif, et nous enverront leur travail, afin que nous puissions prendre les déterminations les plus convenables. Au reste, ils veilleront avec toute l'attention et l'exactitude possibles, à ce que les fondations, legs pieux, etc., aient leur accomplissement. De plus, suivant les instructions que nous leur avons communiquées, ils expédieront les ordres nécessaires à l'administrateur de nos revenus à Rome pour qu'il fournisse à chaque religieux qu'ils lui auront fait connaître, ou à leurs légitimes procureurs, une pension annuelle de 80 écus romains, à payer d'avance de 3 en 3 mois, sur le certificat qu'on leur présentera auparavant pour attester de l'existence des religieux; et cette pension sera prélevée sur les fonds et les revenus naguère appartenant à leur collége.

Nous ordonnons, en terminant, que cet édit, fait en forme d'acte privé, ainsi que les instructions que nous avons données pour son exécution, soient enregistrés dans les actes de notre chancellerie.

Donné en notre palais, le 22 du mois d'avril 1768.

Signé : EMMANUEL PINTO.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION VII

PREMIÈRE PARTIE.

CHARLES III ET LES JÉSUITES DE SES ÉTATS EUROPÉENS EN 1767.

PREMIER DOCUMENT. — Les novices de Villagarcia . 1

DEUXIÈME DOCUMENT. — Récit des choses advenues aux Jésuites du royaume de Naples en 1767 . . 87

TROISIÈME DOCUMENT. — Mémoires historiques sur l'expulsion de la Compagnie de Jésus des États de Parme et de Plaisance en 1768, écrits par les Supérieurs des colléges du Grand-Duché . . . 153

I. Collége de Plaisance 153
II. Collége de Parme 161
III. Collége des nobles à Parme 166
IV. Borgo-San-Donnino 173
V. Busseto 177
VI. Arrivée et réception des exilés du Grand-Duché de Parme dans la ville de Bologne 181

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

CHARLES III ET LES JÉSUITES DE SES ÉTATS D'AMÉRIQUE EN 1767.

INTRODUCTION. III

PREMIER DOCUMENT. — Journal du P. Joseph Péramas, contenant le récit des choses arrivées aux Jésuites du Paraguay en l'année de leur expulsion. . 183

DEUXIÈME DOCUMENT. — Relation du P. Pierre Weigartner, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Chili, adressée, d'Alt-Œttingen, au R. P. Joseph Érhard, provincial de Germanie 307

TROISIÈME DOCUMENT. — Notes historiques sur l'expulsion de la Compagnie de Jésus de la Province du Mexique et principalement de la Californie en 1767, par le P. Bennon-François Ducrue, missionnaire en cette même province depuis vingt ans 353

APPENDICE 397

Correspondance du duc de Choiseul avec le marquis d'Aubeterre. 399

Note sur le ministre Tanucci. 444

Expulsion de Malte 449

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Poitiers. — Imprimerie de Henri Oudin, rue de l'Éperon, 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1.98

BUCHBINDEREI
OBERMEIER
Benzstrasse 2
84056 Rottenburg
Telefon 08781 / 5 50
Bucheinbände nach BAL

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

CHARLES III ET LES JÉSUITES DE SES ÉTATS D'AMÉRIQUE EN 1767.

INTRODUCTION. III

PREMIER DOCUMENT. — Journal du P. Joseph Péramas, contenant le récit des choses arrivées aux Jésuites du Paraguay en l'année de leur expulsion. . 183

DEUXIÈME DOCUMENT. — Relation du P. Pierre Weigartner, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Chili, adressée, d'Alt-Œttingen, au R. P. Joseph Érhard, provincial de Germanie 307

TROISIÈME DOCUMENT. — Notes historiques sur l'expulsion de la Compagnie de Jésus de la Province du Mexique et principalement de la Californie en 1767, par le P. Bennon-François Ducrue, missionnaire en cette même province depuis vingt ans 353

APPENDICE 397

Correspondance du duc de Choiseul avec le marquis d'Aubeterre. 399

Note sur le ministre Tanucci. 444

Expulsion de Malte 449

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Poitiers. — Imprimerie de Henri Oudin, rue de l'Éperon, 4.

Digitized by Google